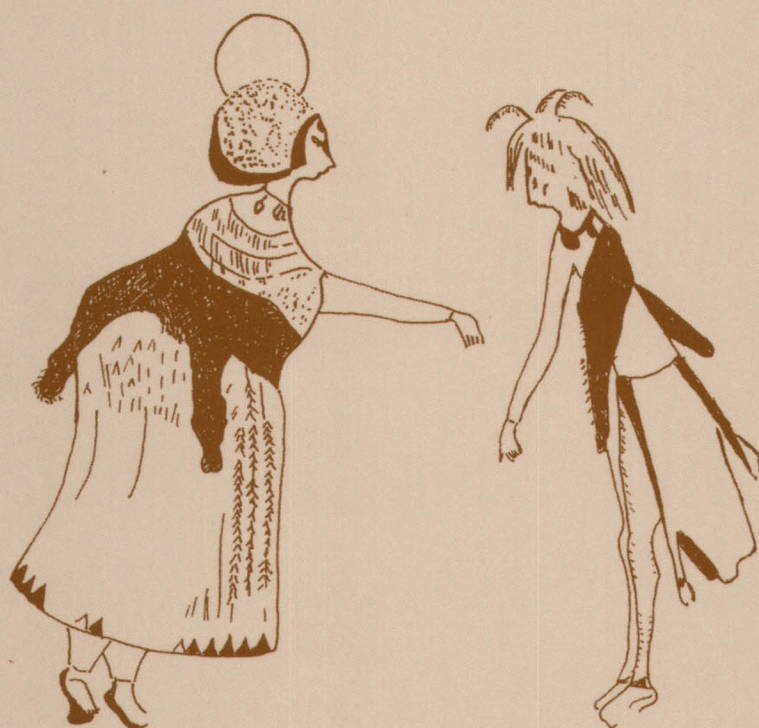


ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XXI

GLAND — HADJARIEN



EDISUD

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

GABRIEL CAMPS
professeur émérite à l'Université de Provence
L.A.P.M.O., Aix-en-Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
S. CHAKER (Linguistique)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
O. DUTOUR (Anthropobiologie)
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	J. LECLANT (Égypte)
E. BERNUS (Touaregs)	T. LEWICKI (Moyen Âge)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K.G. PRASSE (Linguistique)
R. CHENORKIAN (Préhistoire)	L. SERRA (Linguistique)
H. CLAUDOT-HAWAD (Touaregs)	G. SOUVILLE (Préhistoire)
M. FANTAR (Punique)	P. TROUSSET (Antiquité romaine)
E. GELLNER (Sociétés marocaines)	M.-J. VIGUERA-MOLINS (Al Andalus)
J.-M. LASSERE (Sociétés antiques)	

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE
INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XXI
Gland - Hadjarien

Publié avec le concours du
Centre National du Livre (CNL)
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

ÉDISUD
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France

ISBN 2-85744-201-7 et 2-7449-0097-4

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Édisud, 1999

Secrétariat : Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

G55. GLAND (Abellud en Kabyle)

La consommation du gland doux, fruit du *Quercus Ballota*, fut, jusqu'à une époque récente, une pratique très courante dans l'espace méditerranéen. L'âcreté habituelle des glands explique que sa consommation n'ait pu résister, en Europe, à la concurrence des châtaignes puis de la pomme de terre.

D'après J. Morizot la farine du gland commun est une nourriture de famine qui était consommée en toute dernière extrémité. On connaît de nombreux dictons kabyles qui dénoncent les inconvénients intestinaux dûs à cette nourriture.

Il n'en est pas de même de l'absorption des farines de gland doux mêlées à l'orge. Au milieu du XIX^e siècle, Carette décrit avec précision la préparation du gland doux depuis la cueillette jusqu'à la cuisson finale. Les glands étaient d'abord séchés au four puis décortiqués. Ils étaient ensuite broyés à la meule à main, ainsi que les grains d'orge.

Qu'ils fussent doux ou amers (ceux-ci étant consommés en temps de famine) les glands, réduits à l'état de farine ou de semoule, étaient abondamment arrosés. D'après Carette cet arrosage doit être poursuivi tant que l'eau de rinçage demeure colorée.

Dans un ouvrage récent, J. Morizot témoigne du maintien de la consommation de glands en Kabylie. Ils entrent dans la confection de galettes mais aussi figurent-ils sur les étaux des marchands dans les souks aussi bien dans les campagnes que dans les villes. Le même auteur remarque que le chêne à glands doux prospère toujours dans l'ensemble du pays Igawawen et rapporte qu'il fut chargé, en 1980, de transporter, des Ouadhias à des étudiants kabyles de l'université de Bab Ezzouar (Alger) un sac de glands qu'ils devaient se partager avec un évident plaisir.

BIBLIOGRAPHIE.

Voir « Alimentation » A164, *E.B.*, t. IV, p. 472-529.

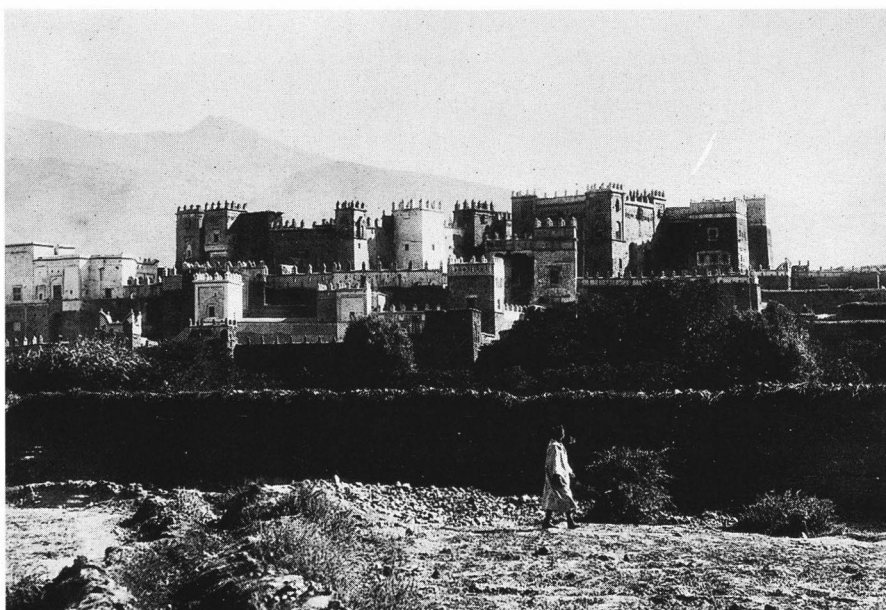
EL BRIGA

G56. GLAOUI/GLAOUA, GLAWI/IGLIWWA

Importante tribu appartenant à l'aire linguistique de la *tachelhit*, les Glaoua habitent de part et d'autre de la dorsale principale du Haut Atlas de Marrakech, principalement entre Sidi Rahal et Zerekten dans la vallée du Rdat au Nord, Telouet et l'Asif Mellah au Sud. Sortie d'un semi-anonymat dès la seconde moitié du XIX^e siècle, la tribu a acquis une certaine notoriété grâce à un personnage éminent du temps du Protectorat, Hajj Thami El Glaoui, pacha de Marrakech et dernier « seigneur de l'Atlas ».

L'essentiel de cette notice sera consacrée à ce personnage qui, ayant pris la succession d'un frère aîné sans doute plus ambitieux et rusé, quoique mal servi par le sort, va entamer une ascension aussi irrésistible qu'inattendue, qui fera de lui l'exemple le plus caractéristique de cette recherche du pouvoir personnel absolu qui a tenté bien d'autres petits chefs de la montagne berbère avant lui.

La tribu des Glaoua est un groupement essentiellement sédentaire, habitant un type de village, commun à l'ensemble du pays « chleuh » du Haut Atlas de Marrakech, dit en « nid d'abeille » (Célérrier, 1931, p. 69) qui domine un étagement de cultures en terrasse, bordées de noyers. D'autres arbres fruitiers (pêchers, grenadiers, amandiers) sont cultivés sur d'étroites parcelles irriguées, qui abritent



Le dar Glawi à Telouet, à son apogée vers 1930 (photo E. Laoust).

également des plantations de fèves, de navets et d'oignons (Martin & al., 1964, p. 137). Autrefois, les réserves de grains étaient déposées, comme à Zerekten, dans le grenier-citadelle, ou *agadir*, dont ne subsistent aujourd'hui que des ruines. En été, les troupeaux de petit bétail pratiquent un estivage à courte distance sur les pâturages d'altitude, notamment entre le Jbel Tistwit et l'Inghemar. Signe extérieur de l'importance des Glaoua à cheval sur une grande voie caravanière, le pic du Bou Oughyoul (3 575 m), qui domine le Tizi n-Tichka à l'Ouest, était autrefois désigné par les gens de Zerekten comme « Jbel Glaoui » (Harris, 1895).

De par sa situation géographique, le pays des Glaoua a été, depuis fort longtemps, une zone par où transitaient voyageurs et marchandises, mais ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle que ce phénomène fut véritablement exploité à des fins politiques.

Relativement peu de travaux ont été consacrés aux Glaoua, surtout depuis l'Indépendance, en revanche, en ce qui concerne Hajj Thami et ses proches, la bibliographie est plus riche.

Le nom d'El Glaoui ne figure guère dans les chroniques avant le règne de Moulay Ismaïl. C'est alors qu'en 1682, au moment où le souverain revient vers Marrakech au terme d'une tournée dans le Tafilalt, une tourmente de neige fait périr une partie de son armée « au col du Glaoui » (Ennasiri, 1906, p. 80). Puis, aux alentours de 1720, le captif chrétien Thomas Pellow qui participe à une *harka* dans la région de Sidi Rahal mentionne un certain caïd Abdessadik El Glaoui, lequel serait « tenu en très haute estime par Moulay Ismaïl du fait qu'il fait régner l'ordre dans sa tribu » (1890, p. 111).

Ensuite, aucun fait marquant n'intervient pendant un siècle. Selon toute apparence, ceux qui devaient devenir célèbres en tant que caïds de Telouet (Telwat) descendraient des Imzwarn de la basse Tèssawt (Delanoë, 1988, p. 72). Nous savons simplement que les *chioukh* de Telouet, petits marabouts et portiers du col voisin, percevaient au passage la *zyara* et exploitaient une mine de sel des envi-

rons. En 1858, l'*amgar* Mohammed, célèbre sous le sobriquet de *tibibit*, « petit moineau », installé chez les Aït Ounila, prend le commandement de la tribu entière et commence à étendre son autorité au sud de l'Atlas, bien que freiné dans ses ambitions premières par les caïds de Demnat, dont le commandement s'exerçait alors jusque dans le Dades. Situation que constatera le P. de Foucauld en traversant la région en 1883. *Tibibit* réussit, cependant, à s'allier aux petits chefs de Warzazat, dont celui de la kasbah de Taourirt, occupant un emplacement stratégique de premier choix, et qui constituera une bonne base de départ pour des opérations ultérieures visant à asservir les tribus de la région (Montagne, 1989, p. 330-331). Ce n'est qu'avec l'arrivée au pouvoir du très entreprenant Si Madani en 1886, que s'amorce la véritable expansion territoriale des Glaoua. Encore que, pour l'heure, le jeune chef se contente de consolider les marches nord de son fief, en construisant une kasbah à Tazzert, localité pourvue de riches terres agricoles, (Montagne, 1930, fig. 71).

Quelques années plus tard, en 1893, son action va amorcer un tournant décisif. C'est le célèbre épisode de Telouet, décrit avec fioritures et exagérations par Maxwell (1966, p. 47-50). Rentrant du Tafilalt avec une *mhalla* chérifienne fatiguée, Moulay Hassan I fait relâche à Telouet, au fameux « Dar Glaoui », où il est reçu somptueusement par Si Madani et son jeune frère Thami. Son armée est hébergée, ravitaillée, les bêtes épuisées de son train muletier remplacées.

« Charmé de cet accueil, le Sultan offrit à son hôte quelques pièces de canon, des fusils et des munitions. Ce qui fait grand effet dans la montagne, où l'imagination berbère [...] n'a cessé [...] de considérer Telouet comme un formidable arsenal » (Tharaud, 1929, p. 165/Morsy, 1979, p. 140).

Événement qui va peser de tout son poids sur les soixante prochaines années de l'histoire du pays. En effet, en un premier temps, le rapport des forces dans la région bascule du côté des Glaoua, qui, forts de cet apport en armement, doublé de la caution sultaniennne, entreprennent la conquête de leurs voisins du sud. Une première phase de conquête s'achève en 1901 avec la prise de la forteresse de Tamdakht, réduite à coups de canon, et la mort de l'amghar Ali, chef de file malheureux des Aït Waouzgit au Sud de Telouet qui avaient résisté jusqu'alors avec succès à l'expansion glaoua (Montagne, 1930, p. 19/1989, p. 336).

Pendant ce temps-là, rester dans les bonnes grâces du souverain sera l'unique préoccupation de Si Madani. Cela s'avérera tâche malaisée, au hasard des drames et rebondissements et d'autant plus que les sultans vont se succéder. Auprès du jeune Moulay Abdel 'Aziz, Si Madani est moins heureux qu'avec son prédécesseur. Outre l'échec des contingents glaoua engagés contre le « rogui » Bou Hmara dans la région de Taza, Si Madani trouve un homme déjà en place à la cour de Fès, Omar Tazi, qui ne laisse passer aucune occasion de lui infliger brimades et vexations.

Humilié, Si Madani rentre à Marrakech et, cherchant à rétablir la situation en sa faveur, se met en devoir de courtoiser un frère du sultan, Moulay Hafid. Au moment de l'intervention française à Casablanca, en 1907, sentant venir son heure, Si Madani exhorte Moulay Hafid à se déclarer contre l'incapable Moulay Abdel 'Aziz, son frère, qui a favorisé la venue des Chrétiens. Cette destitution, rondement menée est suivie d'une proclamation s'appuyant sur le loyalisme de circonstance du Glaoui, dont les contingents scandent le nom du nouveau sultan avant d'aller semer le trouble dans le camp de Moulay 'Abdel 'Aziz, lâché par ses troupes. Ainsi Si Madani fait-il son entrée victorieuse à Fès en attendant que Moulay Hafid le nomme vizir en 1909.

Brève sera cette période de félicité, la cour et ses intrigues n'étant décidément pas un terreau favorable au nouveau vizir, inquiétant personnage par ailleurs, et

dont se méfie le souverain, alors en butte à la crise qui va plonger le pays dans l'anarchie pré-Protectorale. C'est comme si, éloigné de Marrakech et par trop hors de son élément, Si Madani ne pouvait trouver ses repères dans l'entourage sultanien. De plus, en 1911, sur les recommandations pressantes de la France, Moulay Hafid est invité à se séparer de Sidi Madani. Donc, deuxième retour vers Marrakech, tenue en son absence par Hajj Thami, alors pacha de la ville, et touché, lui aussi, par la disgrâce qui frappe son frère. Pendant un an, les Glaoua se tiennent quelque peu à l'écart.

Les choses auraient pu en rester là si, en 1912, le très saint El Hiba, sorti de la Seguiat al-Hamra n'était venu, lui aussi et à l'instar de ses lointains prédécesseurs les *Al Murabitin* (Almoravides), défendre le Maroc contre les entreprises chrétiennes. Arrivé à Marrakech, il tente de rallier les Glaoua à sa cause. Si Madani et Hajj Thami temporisent, cherchent à défendre leurs intérêts, car ils savent les Chrétiens supérieurement armés et mieux entraînés que les Sahariens d'El Hiba. En attendant, ils s'assurent de la personne de certains résidents français locaux, monnaie d'échange possible selon la tournure que prendront les événements.

Mesure judicieuse, car, on le sait, une fois la *mhalla* saharienne mise en fuite et Marrakech occupée, Si Madani peut remettre au général Mangin ses concitoyens sains et saufs – magnifique gage d'amitié et de sentiments pro-français.

C'est à partir de ce moment-là que Si Madani peut estimer avoir partie gagnée. Mangin le confirme dans son commandement des tribus, alors que Hajj Thami retrouve son pachalik de Marrakech. Lyautey, accouru en toute hâte dans la capitale du Sud, semble impressionné par la somptuosité du train de vie des « seigneurs de l'Atlas » :

« ... depuis huit jours [...] ce sont les réceptions d'apparat, tant chez moi que chez ces grands caïds, seigneurs féodaux du quatorzième siècle. [...] Les Glaoui habitent de vrais palais, où les meubles d'Europe, l'argenterie de luxe, les tables servies à la française, s'évalent dans des décors babyloniens. » (Maurois, 1931, p. 224).

Sans doute entrevoit-il déjà des possibilités de collaboration plus étroite avec ces chefs berbères. Les frères Glaoui semblent tout acquis à la cause française, d'autant plus que dès 1913, Hajj Thami, à la tête d'une *harka** makhzénienne, va franchir l'Atlas sur les traces d'El Hiba et s'emparer de Taroudant, évacuée par les guerriers du Sud. L'année suivante, c'est la guerre en Europe et Lyautey, contraint d'envoyer le gros de ses forces en France, va s'efforcer de tenir le Maroc avec des effectifs squelettiques. Grâce à l'appui de Si Madani El Glaoui, toutefois, se met en place la politique dite des « grands caïds », lesquels, en tenant sous leur coupe l'Atlas occidental, garantissent la paix dans ce secteur clef, permettant à Lyautey de « tenir » sur le front de l'Atlas central. Ainsi que l'avouera plus tard (1931) le Général Catroux, « ... nous avons partie liée avec les Glaoua et nous nous sommes engagés à agir en accord avec eux. » (Bidwell, 1973, p. 120).

En se rendant indispensable aux autorités du Protectorat, Si Madani n'est pas sans ignorer les avantages politiques et matériels que sa famille pourra en tirer. Au fond, et quelles que soient ses visées ultérieures, il ne souhaite qu'une chose : qu'on lui donne carte blanche dans le sud et à l'est, dans la Feija et dans l'Atlas, régions offertes à son appétit expansionniste. Or, cela semble être chose faite.

Ces campagnes, toutefois, lui vaudront un grand deuil personnel et hâteront son déclin. Son fils préféré, 'Abdelmalek, pacha de Demnat, parti guerroyer du côté de Tanant contre les montagnards de Sidi Mha al-Hansali est tué au combat de Bou Yahia. Événement funeste qui sonnera comme un tocsin, car le père ne s'en remettra jamais, et s'éteindra en juillet 1918.

En succédant à son défunt frère, Hajj Thami hérite des pleins pouvoirs. Il lui est désormais loisible d'achever l'asservissement systématique des tribus du Dades, du Moyen Dra et du Sirwa, à présent prêtes à être proprement « mangées » selon des méthodes consacrées par l'usage, et offrant d'innombrables possibilités d'enrichissement. En s'engageant dans cette voie, Hajj Thami va connaître certains succès. Pour faire diversion, alors que l'armée française est malmenée dans le Tafilalt, il part avec sa *harka* dans le Todgha pendant l'hiver 1918-1919, et réussit à infliger deux défaites aux redoutables Aït 'Atta, déterminant ainsi le ralliement de certains de leurs chefs, dont Mhadach oul Faska.

La besogne étant toutefois inachevée, en 1920, il va récidiver. Cette fois, sur ordre de Lyautey, une somme de 200 000 francs lui est octroyée afin de lever une autre *harka* et Hajj Thami se met en campagne. Il est secondé par son neveu, le caïd Hammou de Telouet, personnage despotique et anti-français (Le Panot, 1990, p. 280), ainsi que principal bénéficiaire des conquêtes à venir sur le plan financier. L'expédition parviendra jusqu'à Tineghir ayant infligé en route deux nouveaux revers, mais aucune défaite définitive, aux Aït 'Atta. Action qui aura pour effet de stabiliser la situation dans la région pendant une décennie (Hart, 1984, p. 167), mais qui n'annoncera pas, contrairement à ce que prétend Maxwell (1966, p. 160), la fin de sa carrière militaire, *stricto sensu*.

C'est oublier un peu vite le revers militaire infligé en septembre 1922 à la *harka* des Glaoua par les montagnards de Sidi Mha al-Hansali, qu'une « déjà vieille haine animait l'un contre l'autre » (Babin, 1923, p. 26). Le Glaoui avait voulu profiter des opérations entreprises par l'armée française au-delà de Tanant pour pénétrer jusqu'au cœur du Haut Atlas central et compléter ainsi ses conquêtes personnelles dans la région. L'entreprise, menée pourtant avec plus de 8 000 hommes, tourne court. L'attaque contre les Aït Bou Guemmez est stoppée net aux Aït Hkim par 2 000 montagnards solidement retranchés. La cavalerie glaoua chargera en vain, et les maigres renforts des Aït 'Atta ne suffiront pas à redresser la balance. Après quatre journées d'arquebusades entrecoupées de trêves, la *harka* se replie sur Azilal évitant ainsi à toute une région « d'être incorporée dans l'empire des Glaoua » (Gellner, 1969, p. XXII).

Ces différentes campagnes militaires consolident néanmoins la position et la réputation de Hajj Thami El Glaoui, à présent seigneur de Marrakech et du Sud. Féodal quelque peu encombrant aux yeux des autorités du Protectorat, car entre 1919 et 1924, il sera envisagé plus d'une fois, sinon de l'éliminer, au moins de le neutraliser. La politique des « Grands Caïds », en forgeant cette alliance avec des chefs d'une autre époque équivaut, selon certains, au triomphe du « souple génie français, fait de tact, d'intuitions fines, de nuances et de sens de réalité » (Dugard, 1917, p. 97). Pour d'autres, cela n'aura été qu'un expédient, au mieux un pis-aller : « simple mesure d'opportunité (qui) ne saurait être érigée en méthode suivie » (L'Africain, 1925, p. 95-97). Toutefois, la crainte mal fondée de voir le Sud se lever, tel un seul homme, en cas de destitution du Glaoui, milita finalement en un respect du *statu quo*.

« Ainsi comblés de biens, assurés de la paix par une rude domination qui maintient les tribus dans la crainte et la pauvreté, les chefs de l'Atlas peuvent à présent quitter leurs forteresses pour leurs palais de Marrakech. Ils apprennent l'art d'y vivre en grands seigneurs [...]. Le plus habile d'entre eux découvre en même temps la précieuse valeur de l'amitié des hommes politiques de notre pays... » (Montagne, 1989, p. 370).

En effet, perçu en haut lieu comme garant de la présence française au Maroc, apparemment légué par Lyautey (cela fait partie du « mythe du Glaoui »), Hajj Thami a désormais le champ libre. C'est pour lui la belle époque où, échappant

aux brumes et pluies d'Europe, toute une cohorte d'hommes de lettres (de femmes, aussi, car le Glaoui est connaisseur en la matière), journalistes, politiciens ou simples curieux, se rendent à Marrakech afin d'admirer ce paladin de l'Atlas (baptisé diversement « la panthère noire » ou « le châtelain de Telouet »), dont on vante la distinction, la courtoisie raffinée, ainsi que l'élégance et la générosité. Le Glaoui jouit désormais d'une réputation internationale, confortée par les nombreux voyages entrepris chaque année à grands frais vers Paris, Londres et d'autres lieux. Dans les anti-chambres et salons de l'Europe entière, il est de bon ton de se prévaloir de la *diffa* à laquelle on aura été convié à l'occasion d'une récente visite à Marrakech. Les grands de ce monde se succèdent dans ses palais, jouent avec lui sur un golfe aussi somptueux que coûteux aménagé à l'orée de la palmeraie de Marrakech. Winston Churchill lui rendra plusieurs fois visite, et ils s'entendront comme larrons en foire ; ce qui n'a rien d'étonnant, aux yeux de Gavin Maxwell (1966, p. 191) « lorsque se rencontrent deux forbans de cet acabit » !

En effet, les décors exotiques, les pastillas, les couscous et tajines succulents dont le Glaoui régale ses invités, suffisent à éblouir les opportunistes qui, maniant fort bien la langue de bois, se montrent intarissables d'éloges au sujet de leur hôte. Cependant, il est un côté assez peu flatteur du personnage, qui n'échappe pas aux invités plus perspicaces. Exemple : la célèbre romancière américaine Edith Wharton, lors d'une réception chez Hajj Thami, en 1917 à Marrakech, sait nuancer son propos lorsqu'elle le qualifie de :

« ... héros de l'Atlas qui passe la moitié de son temps en tribu avec ses partisans armés [...], l'autre moitié à foncer à cent à l'heure dans sa "torpédo" sur de belles routes, (mais qui) dédaigne les objets exquis de l'artisanat fassi au profit du clinquant bon marché de nos grands magasins. » (1927, p. 156).

Certains observateurs, il est vrai, ne sont pas dupes quant à la « face cachée » du pacha de Marrakech, qui se résume en une foule de non-dits concernant ses innombrables sources d'enrichissement personnel : olivettes, orangeries, banques, mines, consortiums divers et maisons closes. Sans parler des tribus du Nord (auxquelles s'ajouteront celles du Sud dès la mort en 1934 du caïd Hammou de Telouet) allégrement dépouillées pour financer un train de vie luxueux. Car, malgré toutes les affaires où il a des intérêts, le Glaoui est fortement endetté (Bidwell, 1973, p. 121/Delanoë, 1988, p. 76), à tel point qu'il se voit contraint à emprunter à l'état belge ; dette qui ne sera apurée qu'après 1945 (Le Panot, 1990, p. 280).

Du reste, la description assez élogieuse que font de lui les frères Tharaud, est tempérée par une allusion claire aux violences et exactions que subissent les tribus, saignées à blanc par ses séides :

« grand homme d'affaires [...] habile à tirer des ressources de tout ce qui dépend de lui [...] homme de poudre, guerrier superbe qui sait [...] risquer vingt fois sa vie pour notre intérêt et le sien, incendier des kasbahs, procéder à des justices sommaires. » (1929, p. 162-163).

D'autres visiteurs (Scott O'Connor, 1929, p. 299/Euloge, 1952, p. 177), n'hésitent pas à dénoncer les sources peu recommandables d'une partie de ces revenus, ainsi que le scandale des morts-vivants des oubliettes de Telouet. En 1932, un écrivain de l'époque, Gustave Babin, publie *Son Excellence*, un véritable brûlot, dans lequel il expose les infamies, supposées ou réelles, à mettre au compte du Glaoui. Ce dernier réagit promptement, faisant interdire l'ouvrage, achetant la majeure partie des stocks qu'il livre aux flammes, publiant des démentis dans lesquels il clame haut et fort son attachement à la France, tout en faisant état des actions menées en sa faveur.

C'est que le personnage est chatouilleux et prompt à se montrer offensé. De nombreux officiers français, notamment des A. I. (Affaires Indigènes) en poste dans des régions soumises au Glaoui, en feront l'expérience. Chaque fois que l'un d'eux conteste son règne de l'arbitraire, il est aussitôt accusé de vouloir « casser la *horma* des Glaoua », c'est-à-dire : porter atteinte à son prestige. Tel fut le sort de Justinard, le célèbre *qebtan chuh*, à qui l'amitié et le soutien dont il fit montre envers le Goundafi, rival malheureux du Glaoui et déchu en 1924, lui valut une intervention du pacha de Marrakech, à la suite de laquelle son avancement se trouva compromis. (Bidwell, 1973, p. 120). Ce fut aussi le cas de Spillman, alors lieutenant, qui fut muté en 1932, à la suite d'un conflit d'autorité ayant opposé ses hommes à des serviteurs armés du Glaoui, près d'Agdz. (Spillman, 1968, p. 127).

Épisodes qui ne faisaient que renforcer une vérité connue de tous : le Glaoui « n'oubliait jamais, ni ne pardonnait » (Maxwell, 1966, p. 287).

À son époque de gloire, le Glaoui régnait sur un « empire » comptant environ un million d'habitants, depuis les tribus Guich de Marrakech au Nord-Ouest jusque chez les Aït 'Atta du Sahara (du reste imparfaitement « pacifiés ») au Sud-Est ; des Aït Mhand de la région d'Azilal au Nord-Est aux Aït Waouzgit du Sud-Ouest. Au sein de cette importante entité, les Glaoua jouaient un rôle de choix, secondés efficacement par des éléments des Aït Waouzgit, et servaient d'hommes de mains pour effectuer des expéditions punitives en tribu, soit pour détruire l'*agadir* d'une fraction rebelle, soit pour lever l'impôt en espèces et en nature ; ou encore pour fournir des garnisons aux imposants châteaux que fit bâtir le Glaoui aux quatre coins de son « empire », comme à Tineghir ou à Aït Mouli (Dades).

Le temps aidant, alors qu'il semblait s'installer dans la pérennité, aux yeux d'observateurs contemporains le Glaoui passait pour un personnage éminemment respectable. Bien que cherchant par ailleurs à contrecarrer ses abus dans le « bled », certains officiers des A. I. ne pouvaient s'empêcher de constater que :

« El Hajj Thami jouissait d'une popularité considérable [...] personnage légendaire, manifestement détenteur de la "baraka" et célèbre par ses élans de générosité occasionnels. » (Bidwell, 1973, p. 124).

Un officier français appelé à travailler en étroite collaboration avec le Glaoui à Marrakech, exprimera à son égard une admiration à peine nuancée :

« Tout au long de l'année 1942 je pus apprécier la constance du pacha dans son amabilité à mon égard. Jamais je ne le vis en colère. Lorsque notre point de vue sur une affaire concernant la municipalité ne correspondait pas au sien, il me faisait répéter notre position et réfléchissait devant moi. [...] Après sa réflexion survenait la décision. Il se levait ensuite [...] et j'avais devant moi un grand personnage, flottant dans sa djellaba noire et blanche, dont la petite tête de profil le faisait ressembler à un grand rapace... » (Mathieu, 1981, p. 226).

Il est hors de notre propos de retracer dans le détail l'évolution du mouvement indépendantiste au Maroc, phénomène des temps nouveaux, et qui provoquera, en définitive, l'effondrement du Glaoui et de son système. La période de la Deuxième Guerre Mondiale, loin de hâter son déclin, devait permettre, en fait, au Glaoui de renouveler ses preuves d'attachement et de loyalisme envers la France, d'autant plus que son fils Mehdi est mort en 1944 en Italie alors qu'il combattait du côté des Alliés (Juin, 1957, p. 76).

La période d'après-guerre, toutefois, va être marquée par une accélération du processus d'émancipation auquel le Maroc n'échappera pas. L'engagement inéluctable du Palais dans cette dynamique, ne tardera pas à l'opposer au Glaoui et tous les autres Marocains qui s'étaient fortement compromis avec l'occupant.

Le Glaoui, dont la tradition familiale s'inscrivait dans la mouvance sultanienne, se sentant menacé par l'action de l'Istiqlal, dont le manifeste prévoit l'élimination des « grands féodaux » et autres « traîtres à la nation », modifie quelque peu son attitude au point de faire bientôt figure de chef de file de cette tendance, ou « conjuration », avec l'accord plus ou moins tacite de la Résidence.

Une première crise survient à la fin 1950. Lors d'un entretien au palais de Rabat, le Glaoui, n'ayant pu obtenir du souverain que ce dernier se démarquât vis-à-vis de l'opposition nationaliste, finit par le traiter de « sultan de l'Istiqlal » (Barbour, 1965, p. 180). Esclandre qui fit grand bruit, d'autant plus que le sultan Mohammed ben Youssef interdit aussitôt au Glaoui l'accès de ses palais.

La rupture sera consommée au fil des mois suivants alors que Hajj Thami, soutenu par un nombre important de caïds et de pachas qui partageaient sa méfiance envers l'Istiqlal, prenait ses distances avec le souverain. À l'occasion de diverses manifestations officielles il apparut aux côtés du général Juin, alors Résident, laissant croire qu'il incarnait une sorte de makhzen de substitution s'appuyant sur le Protectorat, dont il assurait, par-là même la continuité.

Ceci cadrait avec les efforts des groupes de pression, représentant les intérêts des colons et hommes d'affaires du Maroc français, puissamment aidés par la presse dite « Mas », visant à :

« minimiser le pouvoir du Sultan aux yeux des Ministres de la métropole, (et) persuader ces derniers que seuls les Berbères sont les amis de la France et qu'ils reconnaissent pour chef le Glaoui, lequel, par voie de conséquence représente les deux tiers du peuple marocain. » (Delanoë, 1988, p. 103).

L'amalgame, un peu trop facile, faisait partie de la vulgate coloniale de l'époque, toute en demi-vérités et idées reçues. En effet, le rayonnement du Glaoui était minime, voire inexistant, chez les *imazighen* du Moyen-Atlas ou dans le Rif, alors que dans son propre « empire », sauf parmi ses hommes de main et autres fidèles, il était plutôt impopulaire.

Toujours est-il que fin février 1951, sur ordre du Glaoui, et, semble-t-il, avec la connivence de la Résidence, de nombreux contingents de cavaliers berbères firent mouvement sur Fes et Rabat, dans une vaste manœuvre d'intimidation dirigée contre le Sultan. Celui-ci accepta de désavouer publiquement « un certain parti politique », toutefois sans se sentir lié par ce désaveu qui lui avait été arraché par la force, et au prix d'une mise en scène dont certains des acteurs mêmes, s'estimant bernés par le côté équivoque de la manifestation, ne furent guère longtemps dupes quant à sa portée réelle.

À la fin août 1951, le général Juin est remplacé par son collègue Guillaume, lui aussi « vieux Marocain » et fidèle au maintien du *statu quo*. Les événements, marqués par de nombreux rebondissements trop complexes pour être narrés ici dans le détail, vont alors s'accélérer.

Plus que jamais décidé à destituer le Sultan, le Glaoui s'efforce de rallier à sa cause la majorité des chefs traditionnels en place, dont le chérif Kettani, en recourant, au besoin, à la force ou à l'intimidation. Alors que divers incidents et attentats dans les villes creusent l'écart entre les autorités du Protectorat et le peuple marocain, le pacha de Marrakech s'emploie activement à combattre l'Istiqlal, dont les membres et sympathisants, sont incarcérés sur ses ordres. Ainsi que le précise Maxwell (1966, p. 214) « les cachots de ses kasbahs du Sud affichaient complet, chose jamais vue depuis la fin de la "pacification". »

Lors de l'été 1953, le Glaoui s'estimant prêt à jouer les faiseurs de rois, entame son fameux coup de force dirigé contre le sultan Mohammed ben Youssef. En une répétition du scénario déjà bien rôdé de février 1951, les cavaliers berbères

se dirigent sur Rabat, alors que les forces de l'ordre entourent le Palais, ostensiblement pour le protéger, en fait pour inciter le souverain à se soumettre. Contraint et forcé, celui-ci accepte finalement cette destitution le 20 août 1953, et part en exil, tandis que Hajj Thami fait déclarer un sultan fantoche.

Le Glaoui pensait sans doute avoir remporté là une victoire décisive. Le destin en décida autrement. L'abdication forcée du sultan eut pour résultat de gagner à sa cause une portion appréciable de ces tribus berbères sur lesquelles la Résidence comptait pour maintenir en place le Protectorat. Longues à se réveiller, elles ne vont se déclarer en faveur du nationalisme qu'en 1955, passant à l'action pendant l'hiver suivant, notamment dans le Rif et le Moyen-Atlas, prenant par surprise une opinion longtemps habituée à pouvoir compter aveuglément sur le loyalisme des Berbères du bled contre l'élément citadin frondeur (Duclos, 1972, p. 225). D'ailleurs, une équipe d'universitaires britanniques, séjournant à cette époque dans un village près de Telouet, devait constater à quel point le Glaoui et son régime étaient haïs (Clarke, 1959, p. 142). Cette complication inattendue, venant s'ajouter aux attentats et au contre-terrorisme, aboutissait à un pourrissement de la situation politique au Maroc et achevait de miner l'édifice.

C'est alors que le 25 octobre 1955, ne se sentant plus soutenu par la France, le Glaoui se rallie enfin au sultan, de retour d'exil, et auquel il fera sa soumission, quinze jours plus tard. Aussitôt, l'« empire » glaoui s'effondre, les khalifas glaoua en place étant impuissants à enrayer une irrésistible montée de nationalisme au cœur des tribus. Ce qui fait remarquer à certains officiers français de l'époque « que les pieds du colosse, tout comme son corps, étaient faits d'argile. Seule la tête, en bronze, avait fait illusion. » (Bidwell, 1973, p. 124).

Miné par la maladie, Hajj Thami ne survivra guère au retour du sultan qu'il avait destitué, il décéda à Telouet le 30 janvier 1956. Étant donné les excès innombrables du régime qu'il avait instauré dans le Sud, et malgré le pardon royal, le Glaoui entraînera sa famille ainsi que sa tribu dans une déconfiture totale : exil et/ou emprisonnement pour certains d'entre eux ; confiscation des biens, dont l'immense cheptel des Glaoua, et interdiction aux hommes de porter le poignard d'apparat. *Væ victis!* C'était comme si la tribu, solidaire de la punition qui s'abattait sur ses chefs, avait cessé d'exister ; du reste, la documentation qui lui est consacrée depuis 1956 est pour ainsi dire inexistante. Quant au « nid d'aigle » de Dar Glaoui à Telouet, il fut pillé, puis laissé à l'abandon ; ruine lugubre dans un décor aride de montagnes austères, devenue un objet de curiosité pour touristes de passage...

Ainsi disparut le Glaoui, grand féodal berbère qui n'est pas sans rappeler un Charles le Téméraire, ou un Warwick « the Kingmaker » de l'histoire d'Europe. Également homme de poudre et d'intrigue, dont la brillante carrière ne pouvait que mal se terminer, vu qu'elle se déroulait à contresens des grands courants de l'histoire. Hajj Thami, avec son appétit de pouvoir absolu et son fastueux train de vie, sans parler du régime despotique qu'il imposait à ses ouailles, relevait d'une époque révolue. Il n'avait plus sa place dans le Maroc moderne. Personnage tout de même exceptionnel, il représentait le dernier de ces « Grands Caïds » auxquels la France coloniale avait recouru en situation de crise. Si la mesure était politiquement défendable dans le contexte de l'époque, le maintien en place d'un chef féodal de cette envergure, ne pouvait, à long terme, qu'entacher le prestige de la puissance tutélaire qui avait, sinon accepté, du moins cautionné en apparence les abus que l'on sait.

BIBLIOGRAPHIE

- Un Africain, *Manuel de politique musulmane*, Brossard, Paris, 1925.
- BABIN G., *La Mystérieuse Ouaouizert*, Lib. Faraire, Casablanca, 1923 (p. 7-39).
- BABIN G., *Son Excellence*, Ficher, Paris, 1932.
- BARBOUR N., *Morocco*, Thames & Hudson, Londres, 1965 (p. 158, 181-184).
- BIDWELL R., *Morocco under colonial rule*, F. Cass, Londres, 1973 (p. 98-127).
- BONJEAN F., *Au Maroc en roulotte*, Hachette, Paris, 1950 (p. 230-232).
- CELERIER J., *Le Maroc*, Armand Colin, Paris, 1931.
- CLARKE B., *Berber village*, Longmans, Londres, 1959.
- DELANOË G., *Lyautey, Juin, Mohammed V : fin d'un protectorat*, L'Harmattan, Paris, 1988.
- DUCLOS L.-J., « The Berbers and the rise of Moroccan Nationalism », *Arabs and Berbers*, E. Gellner & C. Micaud, Duckworth, Londres, 1972 (p. 217-229).
- DUGARD H., *Le Maroc de 1917*, Payot, Paris, 1917.
- ENNASIRI A., *Kitab Elistiqsa* (trad. E. Fumey), *Archives Marocaines*, t. IX, Paris, 1906 (p. 80).
- EULOGE R., *Les derniers fils de l'ombre*, Tighermt, Marrakech, 1952 (p. 155-184).
- GELLNER E., *Saints of the Atlas*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1969.
- HARRIS W.-B., *Tafilet*, Blackwood, Edinburgh, 1895.
- HART D.-M., *The Ait 'Atta of Southern Morocco : daily life & recent history*, Menas Press, Cambridge, 1984 (p. 162-169).
- JORDAN A., *Textes berbères : dialectes tachelhait*, Ed. Omnia, Rabat, 1935 (p. 72).
- JUIN A., *Le Maghreb en feu*, Plon, Paris, 1957 (p. 74-76, 84-85, 98).
- JULIEN C.-A., *Histoire de l'Afrique du Nord*, Payot, Paris, 1986.
- LE PANOT A., *Le guide du Maroc*, M.A. Éditions, Paris, 1990 (p. 279-281).
- MARTIN J. & al., *Géographie du Maroc*, Hatier, Paris, 1964 (p. 134-139).
- MATHIEU M. (Col.), *Une vie exaltante*, Gardet, Annecy, 1981.
- MAXWELL G., *Lords of the Atlas : the rise and fall of the House of Glaoua (1893-1956)*, Longmans, Londres, 1966.
- MONTAGNE R., *Villages et Kasbahs berbères*, F. Alcan, Paris, 1930 (p. 18-20, fig. 70-74).
- MONTAGNE R., *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc*, Afrique Orient, Casablanca, 1989 (p. 364-381).
- MORSY M., « Comment décrire l'histoire du Maroc », *Actes de Durham : recherches récentes sur le Maroc moderne*, B.E.S.M., Rabat, 1979 (p. 139-140).
- PELLOW T., *Adventures : 23 years a captive (1715-38)*, T. Fisher Unwin, Londres, 1890 (p. 111).
- RAVENNES J., *Aux portes du Sud : Le Maroc*, A. Radier, Paris, 1930 (p. 27, 35, 119).
- ROUZE M., *Le Maroc*, Ed. Rencontre, Lausanne, 1962 (p. 42-45).
- SAMAMA Y., « Les femmes et la représentation de l'espace : l'exemple de Télouet dans l'Atlas marocain », *Atwal*, n° 13, 1996 (p. 27-42).
- SCOTT O'CONNOR V.-C., *A vision of Morocco*, Butterworth, Londres, 1929 (p. 296-302).
- SITWELL S., *Mauretania : warrior, man and woman*, Duckworth, Londres, 1940 (p. 53-55, 102-108).
- SPILLMAN G., *Souvenirs d'un colonialiste*, Cité, Paris, 1968 (p. 155-184).
- THARAUD J. & J., *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*, Plon, Paris, 1929.
- WEISGERBER F., *Au seuil du Maroc moderne*, Ed. La Porte, Rabat, 1947 (p. 161-163).
- WHARTON E., *In Morocco*, Jonathan Cape, Londres, 1927 (p. 155-160).

G57. GLIDE (voir semi-voyelle)**G58. GLOTTOCHRONOLOGIE**

La glottochronologie est une utilisation à orientation diachronique de la lexi-co-statistique. C'est une technique élaborée par M. Swadesh (1952) qui : « se donne pour tâche d'étudier le rythme de changement du vocabulaire dans les langues » (Penchoen, 1968, p. 865). La thèse centrale est : « le fait que le vocabulaire de base – par opposition au vocabulaire dit culturel ou spécialisé – change dans toutes les langues selon un rythme relativement constant » (Swadesh, 1952). Si cette thèse est fondée, on comprend qu'il soit possible d'élaborer une formule mathématique permettant de calculer la durée pendant laquelle deux langues, que l'on sait apparentées, ont évolué depuis leur période d'unité. À l'image des techniques du Carbone 14, le lexique de base se renouvelant, dans toutes les langues selon un rythme constant, il devrait être possible de remonter le temps et d'évaluer la durée de la divergence, à partir de la quantité d'éléments lexicaux communs dans le vocabulaire fondamental de deux langues, à une date donnée. Pour permettre de tels calculs Swadesh a proposé une liste-diagnostic (en fait plusieurs), constituée de notions considérées à la fois comme fondamentales et universelles et un taux moyen de renouvellement par millénaire de ce lexique, établi à partir de l'étude d'un certain nombre de cas de langues dont on connaît l'évolution sur de longues périodes (égyptien/copte, latin/langues romanes modernes, chinois classique/chinois moderne, etc.).

L'intérêt de cette hypothèse est évident et considérable puisque, pour des langues dont on ne connaît pas l'histoire – ce qui est le cas largement majoritaire des langues du monde! –, mais dont on a des raisons sérieuses de penser qu'elles sont apparentées, on pourrait démontrer cette parenté sur des bases statistiques et situer dans le temps la période d'unité linguistique.

La glottochronologie a fait l'objet d'assez vives critiques dont on perçoit immédiatement les bases :

— Que signifie réellement la notion de vocabulaire de base ? Y a-t-il vraiment une partie du vocabulaire que l'on puisse considérer comme « universelle » et « non-culturelle » ? L'utilisation de la liste-diagnostic pose, dans chaque nouveau contexte, des problèmes redoutables qui remettent à chaque fois en cause – ou à tout le moins relativisent fortement – son caractère universel...

— Peut-on admettre l'idée d'un renouvellement de ce lexique à un rythme (relativement) constant et universel alors que l'histoire des sociétés et des cultures humaines, donc des langues, est très diverse et peut être plus ou moins heurtée ?

On trouvera une présentation en langue française, très complète et mesurée, de la glottochronologie et de ses problèmes dans Penchoen 1968.

Le berbère, langue pour laquelle on n'a que des témoignages rares et fragmentaires de ses formes anciennes et de son évolution mais dont la parenté avec les langues chamito-sémitiques est sérieusement établie (cf. Chaker 1989, 1990, 1995), paraît être a priori un champ d'application intéressant pour la glottochronologie. Cette technique pourrait permettre de situer dans le temps la phase d'unité linguistique (avec le sémitique et les autres branches de la famille) et donc de jeter quelque lumière sur la préhistoire linguistique des régions concernées. Il n'y a pas eu pour l'instant d'approche systématique et complète du champ berbère mais certains auteurs ont opéré des sondages de ce type (notamment Chaker 1990).

On a ainsi obtenu un chiffre de 20 % de recoupements lexicaux à partir de la liste-diagnostic de 116 notions de David Cohen (1970), adaptée de celle des 100 notions de Swadesh. Les convergences n'atteignent que 10 % pour le couple berbère/égyptien et 13,5 % pour le couple berbère/couchitique. Ces résultats sont à considérer comme l'indice net d'une parenté berbère/chamito-sémitique : bien que ces pourcentages soient faibles, ils sont néanmoins supérieurs au seuil que l'on peut attribuer à des recoupements aléatoires non significatifs (5 %; Hymes, 1960).

Si l'on admet les taux de recoupements avancés ci-dessus entre le berbère et les différentes branches du chamito-sémitique, l'application de la formule glottochronologique donnera les résultats suivants :

$$d = \frac{\log c}{2 \log r}$$

d = durée de la divergence en millénaires ; c = vocabulaire commun en pourcentage ; r = taux de résistance par millénaire (85,4 %),

- soit : — 5,1 millénaires pour le couple Sémitique/Berbère
- 6,3 millénaires pour le couple Égyptien/Berbère
- 7,3 millénaires pour le couple Couchitique/Berbère.

Mais, indépendamment des interrogations générales que soulève la glottochronologie, se pose immédiatement dans ce cas le problème du repère chronologique de départ, puisque ces valeurs ne sont pas obtenues par la comparaison de deux langues réelles entre elles, mais par celle de deux « proto-langues » (« berbère commun »/« sémitique commun », couchitique, égyptien) : la recherche des recoupements lexicaux s'appuyant, simultanément, sur les données de *tous les dialectes berbères*. L'utilisation de ces chiffres dans le cadre de la glottochronologie doit donc être recadrée par rapport à la phase supposée du « berbère commun » : il faut probablement les relever de 1 à 1,5 millénaires pour tenir compte du taux de divergence lexicale interne au berbère (recoupements interdialectaux variant de 60 à 70 %).

Ces chiffres, que l'on avance avec beaucoup de prudence – car le remplissage des listes est une tâche d'une complexité redoutable – ne sont pas aberrants et restent compatibles avec une contrainte incontournable sur laquelle on a souvent insisté : le stade d'unité chamito-sémitique remonte nécessairement à une époque antérieure (d'un ou plusieurs millénaires) aux plus anciennes formes linguistiques connues de la famille (égyptien ancien et akkadien).

En tout cas, ces chiffres indiquent aussi une proximité (lexicale) du berbère plus grande avec le sémitique qu'avec les autres branches de la famille, ce qui confirmerait les indications de la comparaison grammaticale (cf. Rössler, Vycichl, Chaker...). Mais on ne peut exclure que le pourcentage plus élevé soit dû à la présence en berbère d'emprunts sémitiques très anciens – notamment puniques. Des mots comme *iles* « langue », *isem* « nom », qui font partie de la listetest, sont « suspects » : l'identité de forme et de signification avec le sémitique est si immédiate qu'il y a lieu de les traiter avec circonspection. Il en va de même pour la majorité des noms de nombres berbères (2, 5, 6, 7, 8, 9; Zavadovski, 1974) qui pourraient provenir d'un emprunt massif au sémitique. Quelques indices culturels militent en faveur d'une telle hypothèse : la numération primitive des Berbères était probablement quinaire (5 = *afus* « main ») : il a donc pu y avoir emprunt de la numération décimale et d'une majorité des noms de nombres au punique.

En définitive, ce sondage confirme que la piste glottochronologique mérite d'être explorée de manière approfondie dans le domaine berbère.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET A., *La langue berbère*, IAE, Londres, 1952 (1969).
- BEGUINOT F., « L'unità linguistica semito-chamitica », *Atti dell' VIII. Convegno : l'Africa*, Rome, 1938.
- BYNON J., Berber and Chadic « The lexical evidence », *Current progress in Afro-Asiatic Linguistics, Third International Hamito-Semitic Congress*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 1985.
- CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (Introduction au domaine berbère)*, CNRS, Paris, 1984.
- CHAKER S., « Apparemment (de la langue berbère) », *Encyclopédie berbère*, VI, 1989 (p. 812-820).
- CHAKER S., « Les bases de l'apparemment chamito-sémitique du berbère : un faisceau d'indices convergents », *Études et documents berbères*, 7, 1990 (p. 28-57).
- CHAKER S., *Linguistique berbère. Études de syntaxe et de diachronie*, Peeters (notamment chapitre 15 & 16), Paris/Louvain, 1995.
- COHEN D., « Les langues chamito-sémitiques », *Le langage*, NRF-Gallimard (« La Pléiade »), Paris, 1968.
- COHEN D., *Études de linguistique sémitique et arabe*, Mouton, La Haye, 1970.
- COHEN D., *Dictionnaire des racines sémitiques ou attestées dans les langues sémitiques*, Peeters, Paris/Louvain, 1993.
- COHEN M., « Les langues chamito-sémitiques », in Meillet et Cohen : *Les langues du Monde*, Paris, 1924/b.
- COHEN M., *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique chamito-sémitique*, Champion, Paris, 1947.
- DIAKONOFF I.-M., *Semito-Hamitic Languages*, Moscou, 1965. Réédition révisée : *Afrasian languages*, Nauka, Moscou, 1988.
- GALAND L., « La langue » (art. « Berbère »), *Encyclopédie de l'Islam*, 1960 (p. 1216-1217).
- GALAND L., « Le berbère », *Les langues dans le monde ancien et moderne*, (3^e partie : Les langues chamito-sémitiques), Éditions du CNRS, Paris, 1988 (p. 207-242).
- GARBINI G., Configurazione dell'unità linguistica semitica, *Le Protolingue (Atti del Ivo Convegno Internazionale di Linguisti)*, 1965/a.
- GREENBERG J., *Studies in African Linguistic Classification*, New Haven, 1955.
- GREENBERG J., *Languages of Africa*, The Hague, Mouton, 1966.
- HYMES D.-H., « Lexicostatistics So Far », *Current Anthropology*, 1, 1960 (p. 3-44).
- HYMES D.-H., « More on Lexicostatistics », *Current Anthropology*, 1, 1960 (p. 338-345).
- MUZZOLINI A., « Les Nilo-sahariens et l'archéologie », *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*, Orstom, Paris, 1993 (p. 77-101).
- LEES R.-B., « The Basis of Glottochronology », *Language*, 29, 1953 (p. 113-127).
- PENCHOEN Th.-G., « La glottochronologie », *Le langage*, NRF-Gallimard (« La Pléiade »), Paris, 1968.
- RÖSSLER O., « Der semitische Charakter der libyschen Sprache », *Zeitschrift für Assyriologie...*, n. F., 19, 1952.
- RÖSSLER O., « Libysch-Hamitisch-Semitisch », *Oriens*, 17, 1964.
- RÖSSLER O., « Berberisch-Tschadisch Kernvokabular », *Africana Marburgensia*, 12, 1979 (p. 1-2).
- SWADESH M., « Lexicostatistic Dating of Prehistoric Ethnic Contacts », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 96, 1952 (p. 452-463).
- VYCICHL W., « Problèmes de linguistique chamitique : morphologie et vocabulaire », *Glecs*, XVIII-XXIII, 1981 (p. 1973-79) (3).
- VYCICHL W., « Contacts chamito-sémitique : un seul groupe ou deux groupes distincts ? », *Glecs*, XVIII-XXIII, 1983 (p. 1973-79) (3).
- VYCICHL W., « Linguistica comparativa camito-semitica », *Atti della terza giornata di studi camito-semitici e indoeuropei* (= *Studi Semitici*, n. s. 1), Rome, 1984.

ZABORSKY A., « The Stages of Hamito-semitic », *Rocznik Orientalistyczny*, 1984 (p. 43).
 ZAVADOVSKIJ J.-N., « Les noms de nombre berbères à la lumière des études comparées chamito-sémitiques », *Actes du premier Congrès International de Linguistique Sémitique et Chamito-Sémitique*, Mouton, La Haye/Paris, 1974.

S. CHAKER

G59. GNAWA

La confrérie religieuse des Gnawa s'inscrit dans une aire culturelle qui englobe l'ensemble de l'ancien Soudan occidental : le Niger, une partie du Nigeria, le Mali, le Sénégal ainsi que le Sahara et l'ensemble de l'aire maghrébine, de Tripoli à Marrakech. Si l'on peut dire que cette confrérie se rattache d'une façon générale au Soufisme populaire, au même titre que d'autres confréries sœurs, comme celles des Hamadša ou des Cīṣāwa au Maroc, il faut néanmoins insister sur le fait que la culture des Gnāwa entre dans la catégorie plus large des rites de la « diaspora nègre » que Georges Lapassade regroupe en deux grands ensembles : l'ensemble afro-américain d'une part, couvrant les Antilles, le Brésil, ainsi que d'autres zones géographiques de l'Amérique latine. L'ensemble afro-maghrébin d'autre part, trouvant ses origines chez les Aoussa et chez les Bambara, ainsi que dans certaines cultures de la zone sénégalaise et englobant aussi bien les rites du Stambali tunisien que la *lila* des Gnāwa. Cette bipolarité originale fait incontestablement entrer la confrérie des Gnāwa dans la catégorie du syncrétisme culturel puisqu'elle est en effet à la croisée des chemins entre Islam et animisme, ses pratiques culturelles empruntant tout autant aux rites de possession de la « diaspora nègre » (vaudou, macumba, ndöp), notamment dans leur fonction thérapeutique introduisant des rythmes et des musiques liés à ses origines négro-africaines, qu'aux pratiques musulmanes plus orthodoxes. Cela ne signifie pas pour autant qu'elle fasse des adeptes parmi une population exclusivement d'origine négro-africaine, puisqu'on connaît l'existence de zāwiya (monastère, lieu de retraite) berbères dont la présence est attestée notamment dans la zone de Illigh, au sud du Maroc, mais elle se réclame tout de même de la négritude, comme beaucoup de confréries sœurs, ce qui apparaît à travers la référence incontournable à Bilāl, l'esclave éthiopien affranchi du Prophète Mahomet devenu premier muezzin de l'Islam. Cette « négritude » se manifestera dans les rites Gnāwa à travers les instruments de musique, percussions, castagnettes en fer (*qrārāb*), l'emploi de semailles métalliques pour obtenir des sons particuliers aux musiques d'Afrique noire et aussi l'usage du Bambara qui, même s'il se limite à quelques formules, litanies ou chants introductifs au rite fondamental de la confrérie, la *lila* ou *derdeba*, se voit promue au rang de langue quasi-liturgique. D'une façon générale, on peut dire que la confrérie des Gnāwa présente des caractéristiques communes à toutes les confréries populaires d'Afrique du Nord en ce sens qu'elle mêle des éléments anté-islamiques, animistes et des croyances qui font partie de l'Islam, comme la croyance en l'existence des *jinūn* (génies*), entités surnaturelles mentionnées à plusieurs reprises dans le Coran au même titre que les anges (*malā'ik*) et les hommes. Il n'est cependant pas convenable, lorsque l'on est un représentant de l'Islam officiel et tout à fait littéraliste de l'élite masculine et citadine d'exhiber de telles croyances et de participer aux transports du mysticisme populaire. Tout au plus peut-on les tolérer et admettre qu'elles font partie de l'Islam, en constituant la religion des femmes et des milieux défavorisés. C'est ainsi que cette religion n'est méprisée qu'en apparence car on craint, en réalité, les forces avec lesquelles elle est en contact et qu'elle peut manipuler et on lui reconnaît de surcroît une fonction

thérapeutique, la maladie étant largement assimilée à la possession ou au mauvais sort. Ainsi, les grandes familles citadines, notamment à Fès ou à Meknès, organisent dans leur maison, pendant le mois de ša^cbān et pendant la période qui suit la ^cid el milūd des séances ^cisāwas Jilāla et Gnāwa. On peut en trouver de nombreuses évocations littéraires, comme dans le livre du marocain Abdelkrim Ghalab intitulé « *dafannā-l-māḍī* » (nous avons enterré le passé), de la même façon que l'on peut trouver dans le fameux livre de Najib Maḥfouz *Les enfants de notre quartier* la description d'une séance de « zār ».

Concernant le problème de l'origine de la confrérie, on a souvent tendance à traduire le terme de Gnāwi par celui de Guinéen, mais il semble plus juste de faire référence à celui de Ghana, tant sur le plan linguistique que sur celui de l'histoire. Si l'archéologie atteste que le peuplement noir en Afrique du Nord n'est pas un fait récent, il n'en reste pas moins qu'il faudra attendre la période s'étendant de 667 à 670 pour enregistrer la mention plus ou moins légendaire des premiers échanges historiques entre l'Islam naissant et l'empereur du Ghana. Celui-ci aurait envoyé des dizaines de milliers d'hommes pour assister ^cUqba bnu Nafi^c dans la guerre sainte. C'est cependant à la suite de l'islamisation effective de l'Afrique du Nord que les contacts vont se consolider, d'abord sous les Almoravides avec Youssef ben Tachfin (1076), puis les Almohades (1163) qui étendent leur empire de l'Andalousie et de tout le Maghreb actuel à de vastes régions sub-sahariennes connues sous le nom de Soudan. Des contingents d'esclaves noirs vont être épisodiquement ramenés de ces régions et utilisés dans l'armée pour souvent fermer la marche au rythme des tambours *ganga*, terme qui finira par désigner ces esclaves eux-mêmes. Il faudra attendre le xvi^e siècle, après la prise de Tombouctou sous la dynastie chérifienne des Saâdiens pour repérer les premières grandes migrations de population noire. L'ordre d'organiser systématiquement des caravanes d'esclaves à partir de Tombouctou en direction de Marrakech reviendrait au Sultan Aḥmed al Mansour (1578-1603) qui put ainsi se procurer une abondante main-d'œuvre pour développer et exploiter les plantations de canne à sucre dans le Sous, le Haouz* de Marrakech et la région d'Essaouira sur les bords de l'oued Qsob, dans le pays berbère des Haha*. La situation de ces esclaves va évoluer avec l'avènement de la dynastie ^cAlaouite dans la mesure où ils vont prendre une importance considérable en devenant la garde de confiance du Sultan Moulay Ismaïl (1672-1727), les fameux buḥārī, ainsi nommés en raison de leur serment de fidélité fait sur le Ṣaḥīḥ al Buḥārī, célèbre recueil de Ḥaḍīṭ. À la mort de Moulay Ismaïl, ces troupes d'élite sont dispersées dans les forteresses du pays et cités impériales, Meknès, Fès, Marrakech, et c'est la construction du port d'Essaouira en 1764 par le Sultan Mohammed ben ^cAbdallah qui occasionnera l'arrivée d'une autre vague importante d'esclaves en provenance du Soudan. À partir de la fin du xviii^e siècle la baie de Mogador (Essaouira) mérite véritablement son nom de port de Tombouctou : elle est aussi bien le point d'aboutissement des caravanes venues du Sud sous la conduite des buḥārī que celui des navires chargés de marchandises et d'esclaves en provenance du golfe de Guinée. Les navigateurs Portugais ont aussi contribué à ces importantes migrations, et on peut noter que l'esclavage bien qu'officiellement aboli depuis longtemps en Afrique du Nord, en accord avec les principes coraniques d'égalité entre les hommes, persistera jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale...

Si les membres de la Confrérie des Gnāwa assument pleinement ces origines historiques en se reconnaissant comme les descendants des esclaves noirs, les ūlād bambara, arrachés à leur terre globalement sub-saharienne, cette affirmation de leur « négritude » n'est pas exclusive, car ils revendiquent aussi leur appartenance à l'Islam en général et en particulier leur rattachement au soufisme à travers le

patronage (wilāya) du Saint soufi Abdelqader al Jilāni enterré à Bagdad dont les adeptes ont fondé la ṭariqa (voie spirituelle) Qadiriyya. Les adeptes de la confrérie respectent donc les obligations canoniques de la prière individuelle et collective, du jeûne, des différents pèlerinages (*ziyāra*) et de l'aumône légale ; ils pratiquent aussi, à l'instar des confréries sœurs, de séances de *dīkr* et de *wird* (répétitions collectives des noms divins ou de formules coraniques) au cours des séances (*ḥadra*) destinées à approcher la présence divine. C'est aussi à partir d'éléments proprement islamiques qu'ils trouveront l'occasion d'affirmer leur « négritude », d'abord à travers Bilāl, personnalité hautement symbolique en sa qualité d'esclave affranchi et de premier muezzin de l'Islam, qui devient une référence incontournable de la confrérie, et ensuite à travers la croyance en l'existence de ces entités surnaturelles que l'on nomme les *jnūn*. Ce syncrétisme culturel s'inscrit dans une rigoureuse logique historique puisque ces hommes qui constituent une minorité exilée, ont bien dû s'adapter et s'accommoder de l'Islam en Afrique sans pour autant renier leurs croyances et pratiques anté-islamiques. Le rituel central de la confrérie, la *lila* (nuit) ou *dardaba* qui peut être domiciliaire et dans ce cas à but thérapeutique, ou simplement correspondre au calendrier de la confrérie, en fournit un exemple indiscutable. Les invocations purement musulmanes attachées à la personnalité du Prophète Mahomet qui ouvrent le rituel, les litanies tirées du *Dalā'il al ḥayrāt* (le guide des bonnes actions) du Cheikh al Jazūlī, les prières adressées à Sidna Abdelqader ou Sidna Bilāl, vont en effet progressivement laisser la place à d'autres invocations beaucoup moins orthodoxes liées à de nombreuses cohortes de *jnūn*, dont certaines sont explicitement d'origine sud-saharienne. Ces litanies, récitées, chantées sur fond rythmique et musical tout à fait spécifique, introduites par un rituel précis et fort complexe, aboutissent souvent à des états de transe, trances de possession souvent provoquées dans un but thérapeutique. On peut en fait se demander, à l'instar d'Émile Dermenghem, si sous le symbolisme des génies, les buts profonds de la *lila*, outre les effets sociaux, ne sont pas une catharsis, une purification des énergies, guérison des maladies nerveuses ou pacification de l'âme par l'extase : « C'est la forme que devait facilement prendre la mystique d'une minorité déplacée, opprimée, exilée, et qui s'est accommodée de l'Islam en Afrique comme du Christianisme en Amérique. Les génies du Soudan venus en Afrique du Nord y trouvèrent des génies arabes et berbères avec lesquels ils firent bon ménage. Les uns et les autres devinrent les *riḡāl Allah*, les hommes de Dieu, et les confréries qui cultivaient leur présence se placèrent sous l'égide de Sidi Bilāl, le muezzin du Prophète, l'Abyssin racheté par Mohammed aux persécuteurs de La Mecque, un des premiers musulmans, un des plus indiscutables compagnons. On ne pouvait trouver référence islamique plus vénérable. »

C'est donc bien la question du syncrétisme ou du métissage culturel qui semble centrale si l'on veut essayer d'en savoir davantage sur la confrérie des Gnāwa, mais il faut cependant noter en conclusion que l'évolution actuelle de la confrérie tendrait à montrer une activité accrue en direction de la musique de divertissement au détriment des activités liées à la musique liturgique, support de la transe de possession. Cette évolution s'inscrit dans un contexte social et économique difficile pour les Gnāwa des nouvelles générations fascinés par un Occident qui leur semble d'autant plus idyllique que sa jeunesse, souvent désemparée et désillusionnée, aspire justement à une sorte d'intensité collective à travers de gigantesques concerts de « transe-dance » ou de musique « techno » rappelant curieusement la musique gnāwa. Reste donc la question de savoir si cette confrérie s'inscrit toujours dans une civilisation homogène spirituellement en dépit de toutes les fractures et bouleversements qui peuvent l'affecter à notre époque et si elle le restera longtemps.

BIBLIOGRAPHIE

- BRUNEL R., *Essai sur la confrérie religieuse des Issawas*, Geuthner, Paris, 1926.
 DERMENGHEM E., *Le culte des saints dans l'islam maghrébin*, Gallimard, Paris, 1954.
 DURING J., *Musique et extase*, Albin Michel, Paris, 1988.
 LAPASSADE G., *Gens de l'ombre, trances et possessions*, Méridiens Anthropos, Paris, 1982.
 LAPASSADE G., *La transe*, P.U.F. collec. Que sais-je ? Paris, 1990.
 PÂQUES V., *La religion des esclaves. Recherche sur la confrérie marocaine des Gnawa*, Moretti & Vitali editori, 1991.
 PÂQUES V., *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du nord-ouest africain*, Paris, Institut d'ethnologie, 1964.
 ROUGET G., *La musique et la transe*, Gallimard, Paris, 1990.
 Westermarck E., *Ritual and belief in Morocco*, London, Macmillan, 1926.

J.-M. LESAGE

G60. GOLIATH (voir Djalut D57, E.B. XVI, p. 2375-2376)

G61. GŌNIŌTAE

Ptolémée (IV, 5, 12, éd. C. Müller, p. 694) signale des Gōniatae dans la partie intérieure et occidentale du nome Maréotis. Mais la documentation papyrologique incite à préférer la forme Gōniōtae (cf. déjà le papyrus de Vienne *Rainer*, 259, de 237 de notre ère, exploité par C. Wessely, dans *Rev. Ét. Gr.*, 32, 1919, p. 504-507). Ces Libyens, qui constituent une menace pour l'Égypte des Sept Nomes, attaquent *Nesmimis* dans l'Oxyrhynchite entre 259 et 264 (*P. Oxy*, XLVI, 3292). Dans le cours du III^e siècle, on les voit utilisés par les Romains contre une autre tribu libyenne du nome Maréotis, les Mastitae* (*P. Oxy*, XXXIII, 2681). Au III^e ou au IV^e siècle, alliés au contraire aux Mastitae, ils attaquent *Heracleopolis Magna*, dans la région du Fayoum (*Aegyptische Urkunden aus den Museen zu Berlin : Griechische Urkunden*, III, 935). On pourrait penser à mettre en rapport les Gōniōtae/Gōniatae avec *Gonia*, localité apparemment côtière, mentionnée par le *Table de Peutinger* (segm. IX, 1) dans la région d'*Antipego* (sic), c'est-à-dire *Antipurgos* (Tobrouk). Mais *Antipurgos* est en Marmarique, et non dans le nome Maréotis; de plus, Ptolémée fait des Gōniatae une tribu éloignée du littoral.

BIBLIOGRAPHIE

- WAGNER G., *Les oasis d'Égypte à l'époque grecque, romaine et byzantine d'après les documents grecs*, Le Caire, 1987 (p. 395) (= *Bibl. d'étude IFAO*, 100, 1987).

J. DESANGES

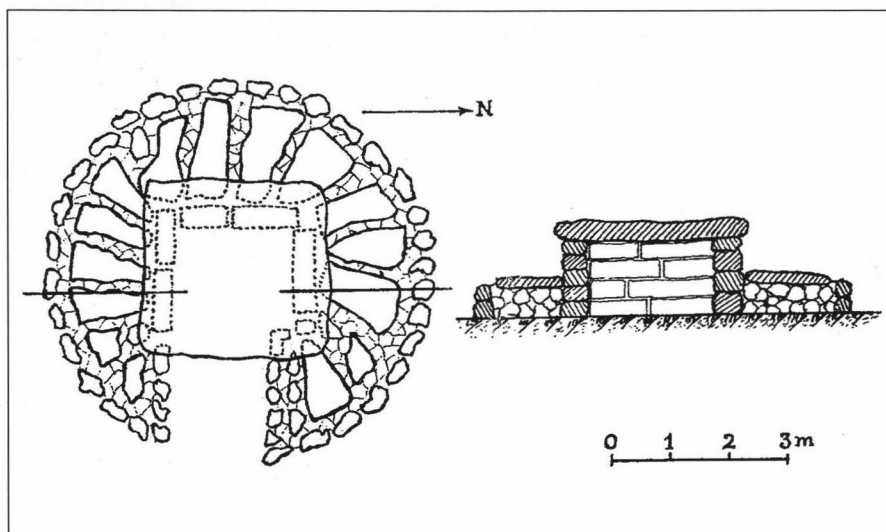
G62. GORAA (DJEBEL)

Le plateau de Goraa est un synclinal perché dépendant de la Dorsale tunisienne* situé à cinq kilomètres à vol d'oiseau, à l'ouest de Téboursouk. Il culmine à près de 1 000 m. Sa longueur, suivant un axe sud-ouest-nord-est, atteint une dizaine de kilomètres mais sa largeur varie de un à quatre kilomètres. Il présente l'ensemble mégalithique le plus important et le plus intéressant de la région de Dougga. Il fut décrit avec une certaine précision par le docteur Carton qui donna les plans de plusieurs monuments (1895).

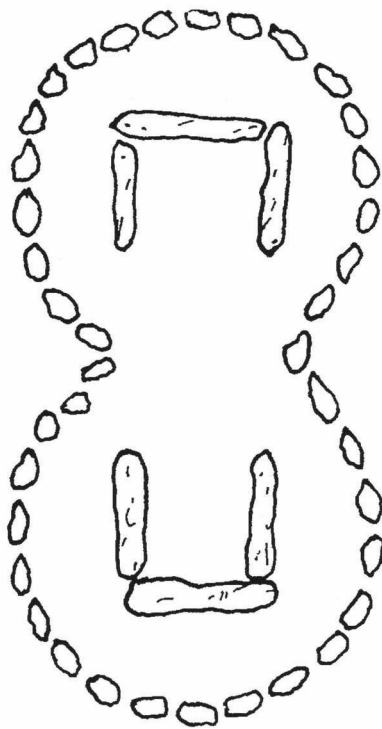
La nécropole mégalithique du Djebel Goraa possède une grande variété de monuments funéraires qui prouve la vitalité de la tradition mégalithique dans la région en particulier et dans la Tunisie centrale en général. On reconnaît les types de monuments suivants :

- Simple dalle mégalithique calée par des pierres de petites dimensions.
- Dalle reposant en partie sur une saillie naturelle du rocher et les autres côtés sur des orthostates ou des murets en pierres sèches.
- Dalle reposant sur trois orthostates ou trois murets. Ce sont les dolmens de cette catégorie qui présentent les formes les plus complexes. L'un d'eux est remarquable en raison de sa structure et de ses dimensions : la chambre a 1,20 m de hauteur et 2,50 m de longueur, elle est recouverte par une dalle carrée de trois mètres de côté. Construite en gros parpaings quadrangulaires, cette chambre est noyée dans un socle de pierraille soigneusement recouvert de petites dalles ayant la forme de secteurs de cercle. Ce socle est interrompu par un couloir à ciel ouvert, donnant sur l'est et débouchant sur le long côté du dolmen.
- Dolmen double ou multiple. L'un des plus intéressants est le dolmen double dont l'enceinte en deux parties jointives dessine un 8 en respectant l'individualité de chacune des sépultures placées face à face.

Malheureusement, aucun mobilier ne provient de ces dolmens du Goraa qui ne semblent jamais avoir fait l'objet de fouilles régulières, en dehors des tentatives des chercheurs de trésors.



Djebel Goraa, grand dolmen à couloir engagé dans un socle à plate-forme dallée (d'après Carton).



Dolmens affrontés du djebel Goraa dans une même enceinte (d'après Carton).

Le Goraa, qui avait longtemps échappé aux destructions, subit actuellement de nombreuses déprédations dues à l'extension des cultures et à un épierrement systématique s'accompagnant de la destruction des monuments mégalithiques dont certains pourtant avaient longtemps servi d'habitat et les cercles de pierre d'enclos pour le bétail, mais l'essor démographique a pour conséquence la multiplication des constructions et la disparition des dolmens. Le plateau du Goraa constituant un relief élevé et bien dégagé il fut établi un relais de télévision à son sommet, là où se trouvaient les dolmens les plus complexes et les plus grands.

Les rebords du plateau sont entaillés par des grottes, dont certaines furent aménagées pour servir d'habitat ou de sanctuaire (*Château des Sept Dormants*). À l'extrémité nord-ouest du plateau, au lieu-dit Kouchbatia, l'Atlas préhistorique de la Tunisie signale trois haouanet* et un autre, à l'autre extrémité, à Henchir Chett, l'antique Suttua.

BIBLIOGRAPHIE

- CARTON Dr L., « Découvertes épigraphiques et archéologiques faites en Tunisie », *Mémoires de la Société des Sciences de Lille*, 1895, p. 326-344.
- GRAGUEB A., CAMPS G., HARBI-RIAHI M., M'TIMET A., ZOUGHLAMI J., *Atlas préhistorique de la Tunisie*, 5, Tunis. École française de Rome, 1987, p. 47-51.
- KRANDEL-BEN YOUNES A., *La nécropole rurale de Thigibba Bure*, REPPAL, VII-VIII, 1992-1993, p. 179-217.

G63. GOUDRON

L'extraction du goudron végétal est connue en Afrique du Nord et au Sahara depuis des temps très anciens, sans que nous puissions dater exactement ses origines.

— *Berkenda* en tamâhaq désigne le goudron issu de la distillation de pépins de la coloquinte (*Colocynthis vulgaris* L.) très courante au Sahara, du bois de tamaris (*Tamarix gallica* L.) ou même de vieux os.

— *Akwa* (akoua) est synonyme de *berkenda*.

— *Kedrân* (mot d'origine arabe) est employé chez les Touaregs pour désigner tout goudron d'origine minérale, alors que ce même vocable chez les arabophones (*el qatrân, elgedrân*) désigne soit le goudron d'origine végétale, soit celui d'origine minérale (appelé aussi *el godron*, déformation du français « goudron » qui lui aussi vient du mot arabe).

Dans la plupart des autres langues berbères c'est le vocable arabe qui est actuellement employé avec quelques variations régionales (*geṭran, gaḍrân, qatrân...*).

« La question des poix, résines et goudrons végétaux et minéraux est étonnamment compliquée par la confusion qui règne dans les termes employés par les Anciens et les Arabes, et par leur correspondance imparfaite avec l'acception moderne des mêmes mots... » (H.P.J. Renaud et G.S. Colin, *Tuhfat al-ahbâb*, 1934, s.v. *zift* : poix, p. 68).

Nous n'avons trouvé aucun équivalent local des différentes expressions françaises concernant les différentes sortes de poix ; la *poix noire* étant une résine impure de couleur noire obtenue par distillation de bois résineux ; la *poix blanche* étant issue de la fusion de résine impure (galipot) avec de la térébenthine, et émulsionnée d'eau ; la *poix de Bourgogne* ou *poix des Vosges* faite de parties égales de résine et de cire jaune (utilisée en pharmacie) ; la *poix-résine* résidu encore fluide de la distillation de la térébenthine émulsionnée dans l'eau et utilisée comme allume-feu dans les torches ou la fabrication des savons ; la *poix de houille* ou *poix*

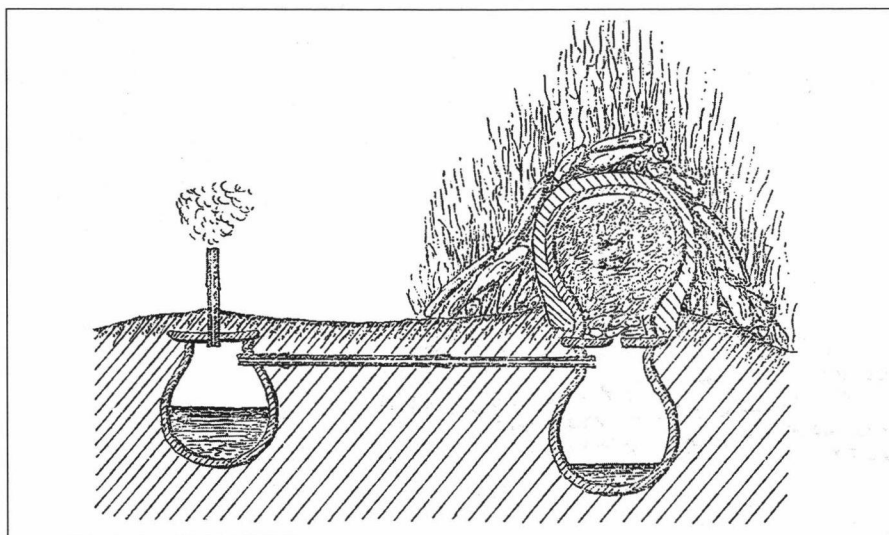


Schéma d'un four à goudron végétal (d'après L. Voinot).

de *Judée* issue de la distillation des goudrons minéraux ; la *poix navale*, mélange de brai sec, de poix commune et de goudron...

Seuls sont différenciés les goudrons épais des goudrons fluides, les goudrons issus de la distillation de végétaux et ceux d'origine minérale.

Fabrication du goudron

Plusieurs auteurs ont signalé au Maghreb du Nord comme au Sahara la fabrication de goudron végétal. Bien que Jean-Léon l'Africain (*Description de l'Afrique*, Paris 1956, t. 2, p. 575) parle de poix (c'est du moins le terme utilisé par ses traducteurs), il ne semble pas qu'il s'agisse de poix mais de goudron-bitume d'origine minérale d'une part, et de goudron végétal issu de distillation de différents bois d'autre part.

Selon les régions et la disponibilité des essences, les distillations peuvent être celles issues du genévrier oxycèdre, du genévrier rouge, du thuya, mais aussi du pin d'Alep, du sapin de Chechaouen (*Abies Pinsapo* Boiss. Var. *maroccana* Trabut appelé aussi « sapin d'Espagne » en Provence), du cèdre, des tamaris au Sahara (voir Voinot 1909, p. 142) et de graines comme celles de la coloquinte sauvage au Sahara central (voir L. Musso 1920, p. 29-34 et Ed. Sergent, L. Parrot 1961, p. 210), voire de vieux os.

La pyrogénéation du bois à l'abri de l'air est une technique ancienne déjà connue dans l'Antiquité et dans tout le bassin méditerranéen, particulièrement pour l'extraction de l'huile de cade et du goudron de différentes espèces végétales. Mais si en Europe, et comme en Provence (où les derniers fours traditionnels ont existé jusqu'en 1955) les fours avaient de grandes dimensions permettant une charge de 150 à 250 kg de bois (voir L. Portes 1994, p. 18), en Afrique du Nord et au Sahara, ces distillations ont toujours concerné de petites installations provisoires, discrètes, apanages de nomades ou ruraux qui ne tenaient pas toujours à dévoiler leur technique. Ces installations détruites après usage ne semblent pas avoir laissé de traces matérielles durables.

Voici ce qu'écrit Jean-Léon l'Africain au XVI^e siècle (1956, t. 2, p. 575) sous la rubrique « poix » : « Il y a deux sortes de poix. L'une est naturelle, on la ramasse sur les pierres qui se trouvent au milieu de certaines sources dont l'eau répand une très mauvaise odeur et a le même goût. L'autre est artificielle et se tire du genévrier ou du pin. Je l'ai vue préparer dans l'Atlas. On fait un four rond et profond avec, à sa partie inférieure, un trou correspondant à une cavité en forme de vase. On prend des branches vertes de genévrier ou de pin, on les coupe en petits morceaux et on les met dans le four dont on obture l'orifice et que l'on chauffe à feu doux. Le bois distille à la chaleur et le produit coule dans une cavité par le trou aménagé à cet effet, au fond du four. On recueille la poix de cette façon et on la met dans les outres ».

Cette même technique a été signalée au Tidikelt par L. Voinot à propos de la distillation du bois de tamaris et dont il donne un croquis très précis. Le capitaine Coursimault fait aussi une description rapide avec un croquis du four utilisé au début du siècle chez les Zemmour du Maroc, ainsi que G. Boris (1951) pour le Nefzaoua en Tunisie. (Ed.) Sergent et (L.) Parrot décrivent en 1961 la distillation des graines de coloquinte chez les Touaregs (p. 210).

Mathéa Gaudry dans son livre : *La femme chaouia de l'Aurès* (1929) nous fournit des renseignements précis sur la fabrication du goudron observée à son époque :

« ... En principe, cette fabrication incombe à l'homme, mais il est plus juste de dire qu'il en a la direction car la femme fournit souvent un travail qui, bien que subalterne, ne saurait être négligé : il y a véritablement division des tâches.

« L'homme choisit l'emplacement : un roc en plan incliné, présentant un sommet plat, et creuse une rigole sur la pente ; il s'en servira chaque fois qu'il voudra faire du goudron, jusqu'à ce qu'il ait épuisé tous les arbres des environs. Cela fait, il n'a plus qu'un rôle de surveillant.

« La besogne de la femme, au contraire, est toujours à recommencer ; elle consiste à couper des branches vertes de pin, de genévrier oxycèdre et de genévrier de Phénicie, à en arracher les feuilles et l'écorce et à les casser en morceaux.

« Le travail étant ainsi préparé, on procède à la distillation. Une marmite contenant les morceaux de bois vert est renversée sur l'espace plat de la roche, à l'extrémité supérieure de la rigole. La femme l'entoure de branchages auxquels elle met le feu et entretient la combustion. Le goudron s'écoulant dans la rigole, vient se déverser dans un récipient.

« Les procédés de fabrication varient suivant les localités et les fabricants... »

Les fabricants de goudron et de charbon demeuraient en forêt jusqu'à l'exploitation de tous les arbres, arrêtant irrémédiablement la reproduction des essences. Ils utilisaient des bois verts, alors qu'en Provence, les derniers témoins affirment avoir utilisé des bois secs. Il est certain que les produits de ces distillations devaient accuser une différence de densité en rapport avec les demandes locales.

Usages du goudron

Les usages techniques et thérapeutiques du goudron végétal sont nombreux. Sur le plan technique le goudron sert à imperméabiliser certaines sparteries (bols à boire, puisettes de puits à balancier dans l'Aurès, l'oued Souf, la Saoura, etc.) en même temps qu'il donne à l'eau un goût agréable et rafraîchissant. On peut noircir aussi l'encre fabriquée à partir de la laine et du suin de mouton à demi carbonisés, dans les petits flacons où l'on trempe le *qalam* de roseau pour écrire sur les tablettes de bois enduites d'une mince couche de glaise (utilisées dans les écoles coraniques).

L'usage le plus généralisé du goudron végétal concerne l'imperméabilisation des outres en peau de chèvre. Hormis le pays touareg qui utilise surtout le beurre fondu pour préparer, après tannage, les outres, le reste du Maghreb affectionne particulièrement le goudron végétal dans les outres réservées à l'eau de boisson. C'est parce que l'on attribue toujours au goudron végétal (quelle que soit l'essence qui l'a fourni) une indéniable valeur thérapeutique. Pour l'homme, en légère dilution dans l'eau, c'est un stomachique calmant les douleurs d'ulcère stomacal. En usage externe il est surtout employé en antiseptique contre les dermatoses, les blessures et les contusions, et aussi pour traiter la teigne. En médecine vétérinaire, il est très utilisé sur les plaies des animaux et sur toutes les affections cutanées.

En de nombreuses régions (comme la Kabylie et l'Aurès), le goudron – comme le noir de fumée – a une valeur antimaléfique. « Pendant les grosses chaleurs et au cours des périodes d'épidémies, les Aurasiennes en mettent sur le front, dans les oreilles et dans le nez de leurs enfants, car il assure une bonne santé ; elles s'en font également des anneaux autour des poignets et des chevilles ; l'accoucheuse y recourt pour protéger le nouveau-né et lui trace sur la tête une grande croix, allant d'une oreille à l'autre et de la nuque au bout du nez ; il est enfin utilisé pour soigner les plaies des bêtes ; c'est une véritable panacée ; aussi a-t-on coutume



Restes d'un four à goudron dans le djebel Doum,
Monts des Ouled Naïl (photo G. Camps).

de dire des gens qui le préparent qu'ils sont immunisés contre les *jnoûn* » (M. Gaudry 1929, p. 226).

J. Nauroy (1954) rapporte que l'on distingue au Maroc le goudron épais (*gadrane el relid*) tiré de la distillation du *Cedrus atlantica* Man. (ou cèdre de l'Atlas), du goudron liquide (*gadrane er-rekik*) tiré du thuya (*Callitris quadrivalvis* Vent.).

L'huile de cade tirée du genévrier oxycèdre (*Juniperus oxycedrus*) est aussi appelée *el getrân*. Elle est surtout consacrée aux usages vétérinaires. Mais elle n'a pas la spécificité qu'on lui accorde en Europe. Le vocabulaire ne la différencie pas des autres goudrons.

La fabrication du goudron végétal et de l'huile de cade est aujourd'hui très réduite étant donné l'usage généralisé des contenants à eau de fabrication industrielle, en matière plastique ou en métal, et de produits vétérinaires et pharmaceutiques facilement accessibles. Seuls quelques amateurs d'outres à eau en peau de chèvre enduite de goudron, à Ghardaïa ou dans quelques oasis sahariennes, peuvent encore s'offrir une eau fraîche, désaltérante et parfumée plus savoureuse que celle des réfrigérateurs ou des bouteilles d'eau minérale.

BIBLIOGRAPHIE

BORIS G., *Nefzaoua*, Paris, 1951 (p. 196-198).

COURSIMAUULT Cap., « Note sur l'extraction du goudron liquide du bois de 'arar (thuya) chez les Aït Bou Zemmour du Sud », *Hesperis* I, 1921 (p. 223-224).

JEAN-LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, trad. A. Epaulard et annotée par A. Epaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny, Lib. d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, Paris, 1956, 2 t.

GAUDRY M., *La femme chaouïa de l'Aurès, étude de sociologie berbère*, Lib. orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1929.

MUSO L., « Traitement de la gale du dromadaire par le goudron de coloquinte (deuxième note) », *Bull. de la Soc. Exotique*. 13, 14 janv. 1920 (p. 23-34).

PORTES L., « Fours à cade, fours à poix dans la Provence littorale », *Les Alpes de Lumière*, 104, Salagon, Mane, 1994, 56 p.

SERGEANT Ed. et PARROT L., *Contribution de l'Institut Pasteur d'Algérie à la connaissance humaine du Sahara (1900-1960)*, Institut Pasteur d'Algérie, Alger, 1961 (voir p. 210 croquis de l'appareil à distiller les graines de coloquintes).

Tuhfat al-Ahbâb, Glossaire de la matière médicale marocaine. Trad. et notes de H.P.J. Renud et G.S. Colin, Lib. orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1934 (voir *Qirân* n° 352, p. 153-154 et *zift*, poix n° 150, p. 68).

VOINOT L., *Le Tidikelt*, Impr. L. Fouque, Oran, 1909, 155 p., XXI pl.

M. GAST

G64. GOULMIMA (Maroc)

Localité située à 58 km à l'Ouest de Ksar-Es-Souk. Cette région est particulièrement intéressante en raison de la complexité de la population. La population du Ksar le plus proche de Goulmima est blanche et musulmane, mais ne prie pas pour ses ancêtres au-delà de trois générations car ceux-ci auraient été juifs et ne se seraient convertis qu'au XIX^e siècle. Il faut distinguer soigneusement deux populations noires : l'aristocratie noire, les « Magamanes » seigneurs de l'eau et ancien Maghzen, peuplant les ksours de Hart (Aït Herba) et des Aït Yahia dont ils ont chassé les blancs ; et les Imsenranes (esclaves noirs) peuplant Igli.

Deux populations berbères bien connues se sont longtemps affrontées dans la région : les Aït Morrhad et les Aït Atta* dont le terrain de parcours est centré sur le Djebel Sagho. Enfin le ksar des Aït Kettou est peuplé d'Arabes, chassés du Ksar des Aït Yahia par les noirs Magamanes... Ainsi chaque ksar a une population caractérisée par un type physique, des traditions, une histoire et parfois un dialecte particuliers.

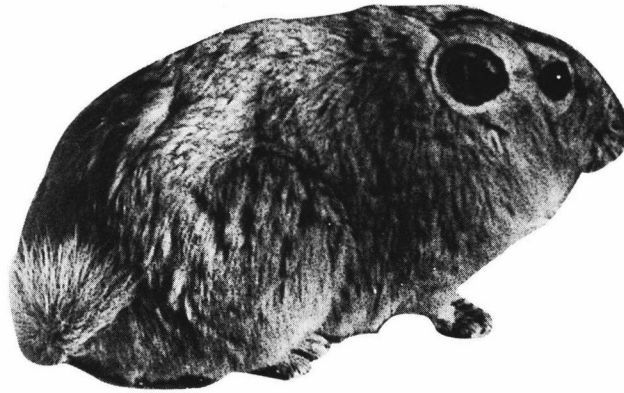
Dans cette même région, il est également possible de reconnaître plusieurs types de ksours, depuis le petit ksar entouré d'un seul fossé, jusqu'au grand ksar de la fin du XIX^e siècle aux remparts et aux rues rectilignes, non circonscrit de fossé, donc construit pendant une époque de sécurité, en passant par les stades intermédiaires : ksar éclaté hors d'un premier fossé ; ksar doublement éclaté de sa double enceinte et de ses deux fossés.

Fr. LABURTHE-TOLRA

G65. GOUNDI

têloût en tamahaq ; pl. *têlouên* (de Foucauld, III, p. 982). Goundi est le nom arabe

Le goundi est un rongeur de la famille des Cténodactylidés étroitement adapté au milieu rupestre et niche dans les fentes des roches et de préférence entre les dalles gréseuses superposées. Le corps est d'une texture très molle, s'aplatissant très aisément et le crâne est extrêmement comprimé. Cet animal, aux formes ramassées, est pourvu d'une queue courte, garnie de poils assez longs et portée relevée. On observe sur certains de leurs doigts des touffes de poils raides en forme de brosse qu'on désigne souvent sous le nom de peignes. Les membres

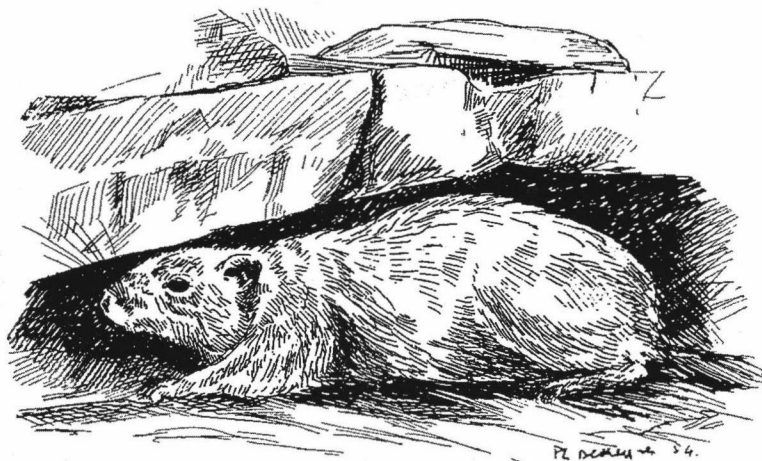


Goundi de l'Ahaggar (photo G. Camps).

postérieurs n'ont que quatre doigts; la dentition comporte de 20 à 24 dents mais on la trouve rarement complète.

Deux genres diffèrent par leurs caractères dentaires : le premier est le genre *Massoutiera* Lataste, représenté dans l'Aïr et le Hoggar par l'espèce *Massoutiera Rothschildi* Thomas et Hinton. Le second (*Felovia vae* Lataste), occupe le Haut-Sénégal et l'Adrar maurétanien.

Ces animaux, difficiles à distinguer les uns des autres d'après les caractères externes, sont de mœurs diurnes et vivent en colonies nombreuses. On ne connaît pratiquement rien de leur biologie. D'après Petter (cité in Malbrant), *Massoutiera Rothschildi* se nourrirait surtout de Salsolacées.



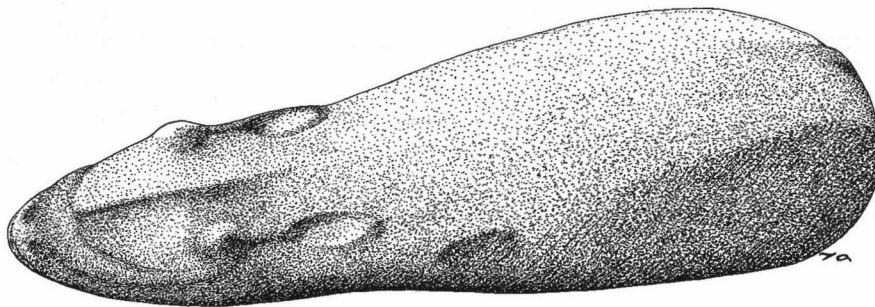
La souplesse du corps du goundi lui permet de se glisser facilement entre les fentes des rochers (dessin de Keyzer).

Au Maghreb, *Ctenodactylus* Pallas est présent dans les escargotières capsienes ainsi que dans le Néolithique de Redeyef (Vaufrey, *Préhistoire de l'Afrique* t. I, p. 394).

Le goundi a été représenté dans le Néolithique saharien, sur une statuette à Anou oua Lelioua* (erg d'Admer*).

Cette statuette, de forme allongée mais non cylindrique, longue de 28,7 cm dont la base est aplanie, fut, en 1966, la première découverte d'une sculpture représentant un animal entier sur une pierre de forme allongée. Le sculpteur avait choisi, comme à l'habitude, une roche lourde (2,530 kg), de forte densité (2,4). Il s'agit d'une microsyénite à amphiboles.

Cette silhouette animale fut assez difficile à identifier. Les lignes à concavité orientée vers le haut correspondent aux moustaches et non à des cornes comme le laisserait croire un examen rapide ; l'allure générale du museau évoquait l'image d'un rongeur. Comparée à un goundi, aussitôt les ressemblances apparurent entre la sculpture et ce gracieux petit animal. Certes, contrairement aux autres sculptures, la taille de l'animal est exagérée sur la ronde-bosse. Mais, il est représenté dans sa position de détente. Généralement de forme ramassée, il peut, son corps étant d'une texture molle, s'aplatir aisément sous une simple pression de la main. La queue elle-même relevée et assez volumineuse, est parfaitement rendue sur la pierre par un relief plat et large dans la partie inférieure et qui se redresse verticalement en s'amenuisant.



Sculpture d'Anou oua Lelioua (Erg d'Admer) figurant un goundi (dessin Y. Assié).

Tous ces caractères sont très nettement reconnaissables, chacun étant étudié et pensé, semble-t-il, pour condenser, à l'aide de détails les plus suggestifs, l'image de ce rongeur. Masse volumineuse de l'arrière-train correspondant bien à celle du pelage moelleux de l'animal, amenuisement de la silhouette à mesure que l'on s'approche de la tête, à la fois en largeur et en hauteur, pour suggérer cette aptitude physique de l'animal à s'étirer. Enfin, tête d'un surprenant réalisme avec ses gros yeux proéminents, ses oreilles dressées, peut-être un peu plus longues que sur l'animal vivant et surtout les moustaches disposées au-dessus de l'ovale du museau si bien rendu.

Cette sculpture offre donc un intérêt considérable, intérêt dû au sujet représenté et au fait qu'elle soit entière. Elle apporte la preuve que les artistes de l'erg d'Admer n'ont pas limité les représentations artistiques à des animaux domestiques.

Le goundi qui, généralement, habite dans les fentes horizontales des dalles gréseuses peut, quand il est capturé, vivre assez familièrement avec l'homme. Mais en Tunisie du Sud, les sédentaires du Djebel Demer* le chassent dans les reliefs voisins où il niche habituellement. La chair est particulièrement appréciée. Les enfants surtout les recherchent, les prennent dans leur terrier et les rôtissent sur le champ.

BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS-FABRER H., « Les sculptures néolithiques de l'erg d'Admer. Leurs relations avec celles du Tassili n'Ajjer », *Libyca*, t. XV, 1967, p. 101-123
- DEKEYZER P.-L., *Les mammifères de l'Afrique noire française*, IFAN, Initiations africaines, I, Dakar, 1955.
- JOLEAUD L., « Remarques zoogéographiques sur le Sahara marocain », *Hesperis*, 1930 (1931), t. II, p. 145-152
- LOUIS A., *Tunisie du Sud et villages de crêtes*, Études tunisiennes. Paris, CNRS, 1975, 370 p.
- VAUFREY R., *Préhistoire de l'Afrique, t. I, Maghreb*, Publ. de l'Institut des hautes Études de Tunis, p. 394

H. CAMPS-FABRER

G66. GOUR

Gour est le pluriel de *gara*, terme qui désigne une butte témoin ou une colline isolée à pentes raides ou encore un plateau tabulaire dégagé par l'érosion.

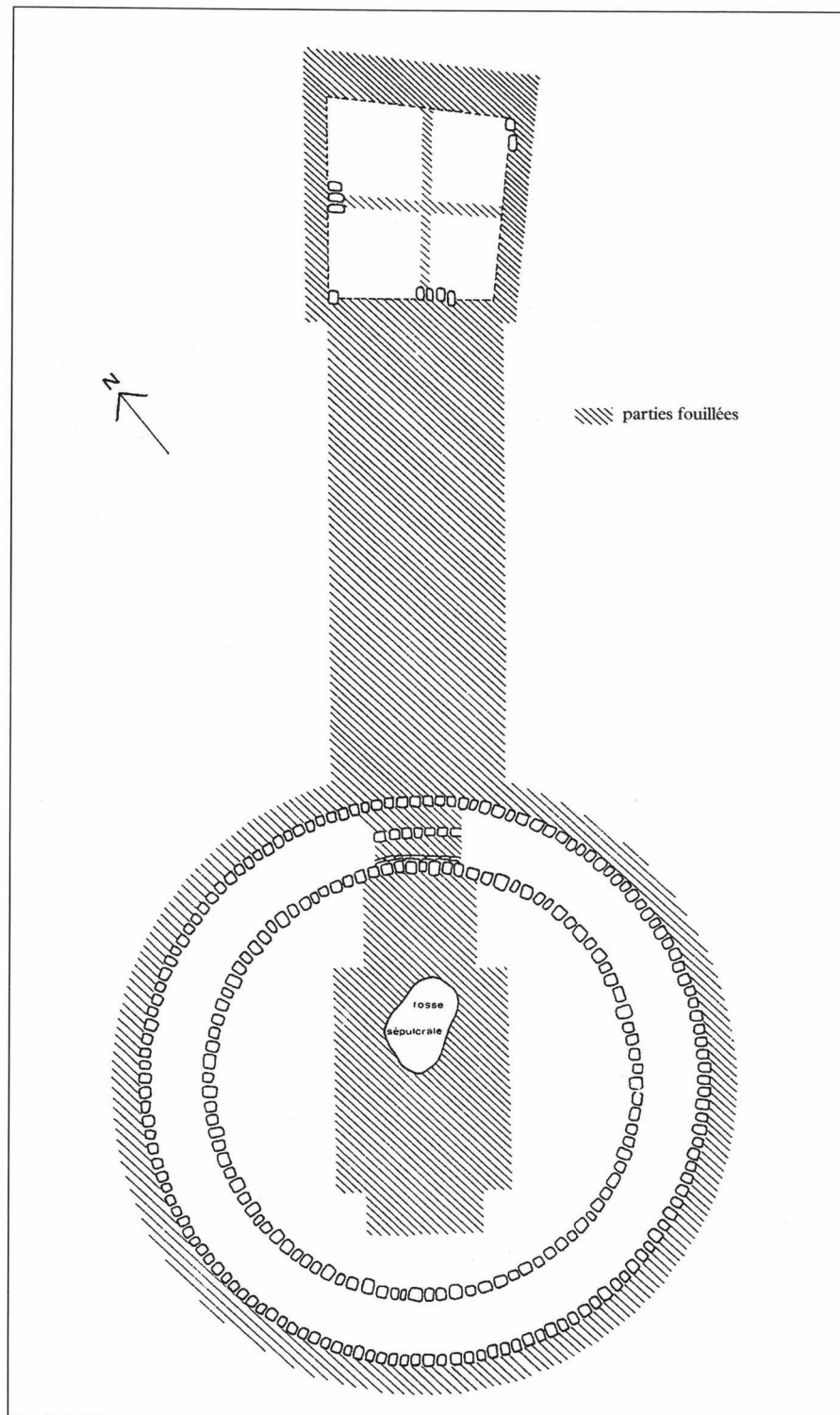
Le nom de Gour, traité au singulier, a été donné à un important ensemble funéraire de la région de Seba Aïoun (Maroc) situé à 8 km au sud-sud-est de cette localité. Le monument, visible de loin, s'élève sur la rive gauche de l'oued Djedidah, chez les Aït Bou Bidmane. Sur la feuille « Seba Aïoun » de la carte au 1/50 000 du Maroc, le lieu-dit est orthographié « Souk-Jemâd el-Gour », ce qui est incorrect : il faut lire « Souk Jemâa », le marché du vendredi.

Le Gour a été signalé dès 1903, par le marquis de Segonzac qui, en outre, décrit sommairement les ruines voisines de Sidi el Mokhfi ; celles-ci furent relevées avec une précision satisfaisante par le capitaine Pizon. Ces ruines vraisemblablement d'une installation agricole, ont complètement disparu depuis la construction d'une ferme sur les lieux mêmes.

Au Souk, signalé par la présence du mausolée circulaire, subsistaient deux monuments, le Gour proprement dit et une plate-forme rectangulaire située au nord-est. Pour un observateur placé au sommet du Gour, elle indique le levant au solstice d'été. Deux campagnes de fouilles menées en 1959 ont fait connaître la structure de ces monuments.

La plate-forme extérieure

La plate-forme extérieure reconnue par tous les visiteurs a subi au cours des siècles de tels remaniements qu'il serait difficile de reconstituer son aspect primitif si de telles constructions, toujours rectangulaires, (même si, comme au Gour, elles sont associées à des monuments circulaires), n'étaient connues à proximité immédiate de nombreuses sépultures protohistoriques (Medracen*, Tombeau de la Chrétienne*, Djedars*, Mausolée de Blad el-Guitoun* etc.).



Zones fouillées en 1959 (dessin J.- M. Lenne).



Le Gour, vue aérienne. Le mausolée circulaire et l'autel rectangulaire, au Nord-Est, que contourne encore la piste (photo Service des Antiquités du Maroc).

Ces annexes sont considérées comme des autels destinés au culte funéraire, d'où le nom d'autel* qui leur est généralement donné. À l'origine, la plate-forme du Gour, actuellement bombée, devait être horizontale bien qu'implantée sur une surface en pente sensible vers le sud-est. Pour compenser cette dénivellation les constructeurs donnèrent à la face sud-est deux assises superposées alors que les trois autres côtés n'en présentent qu'une seule. L'assise supérieure de la face sud-est est légèrement en retrait vers l'intérieur, détail architectural qui se retrouve dans l'enceinte intérieure du Gour.

L'autel a une orientation telle que chacun des angles du quadrilatère indique un point cardinal. Le plan initial était un carré dont les côtés oscillaient entre 12,40 m et 12,70 m de longueur. La construction est simple : les pierres de taille, en calcaire lacustre, de dimensions variables (0,58 m à 0,80 m de côté) reposent sur un lit de moellons les uns calcaires les autres en basalte. Jusqu'à sa destruction totale intervenue après nos fouilles entre les années 1960 et 1967, la plate-forme fut l'objet de plusieurs remaniements. À l'angle nord fut construite une habitation couverte de tuiles rondes et possédant une pierre de seuil. Par la suite, des tombes occupèrent la surface de la plate-forme, surtout dans la partie est ; ces tombes semblent avoir constitué la phase primitive du petit cimetière rural voisin placé sous le patronage de Sidi Ben Aïssa.

Le mausolée

Le mausolée du Gour est un monument circulaire de 40 m de diamètre ; il est, après le tertre de Mezora*, le plus grand monument funéraire du Maroc. Vu à

quelque distance, il apparaît comme un cylindre assez bas surmonté d'un tronc de cône en degrés, constitué de trois assises ; ce qui permet de le ranger dans la catégorie abondante des bazinas à degrés*. La hauteur totale ne dépasse pas cinq mètres. Les fouilles de 1959 permirent de reconnaître que cette bazina était très originale. Le couronnement en gradins qui apparaît au-dessus et en retrait du cylindre n'est, en fait, que la partie visible d'une construction circulaire en gradins inscrite dans l'enceinte circulaire externe. Cette construction intérieure, qui a un diamètre de 30 m au sommet, était vraisemblablement dallée à l'origine comme le sont la plupart des grandes bazinas et mausolées paléoberbères, mais ce dallage a entièrement disparu à la suite des déprédations et pillages que subit le monument au cours des âges. La grande bazina du Gour est donc d'une originalité certaine. Faut-il penser que l'aspect actuel est dû à l'adjonction d'un manchon cylindrique postérieurement à la construction d'une bazina à degrés classique, cette construction supplémentaire ayant pour but l'agrandissement du monument ? Le mausolée peut fort bien avoir été conçu dans son aspect actuel : l'enceinte intérieure à degrés, dont seul le couronnement est visible, a un rôle fort utile. Cette armature interne enserre la masse du tumulus et lutte par sa disposition en degrés contre l'énorme poussée des terres et des moellons. L'enceinte extérieure, constituée d'assises verticales ne résisterait pas seule à cette poussée, le mur à degrés de l'intérieur a donc un rôle important : il réduit la poussée des matériaux du remplissage et assure en même temps le dispositif architectural du couronnement.

L'enceinte cylindrique, externe, est constituée de plusieurs assises qui n'ont pas une épaisseur constante le long du monument. On peut voir sur une même partie sud de l'enceinte extérieure, une assise de gros blocs cubiques brusquement remplacés par une double rangée de pierres de dimensions moindres. Nous avons tout lieu de penser que ces imperfections, auxquelles s'ajoutent quelques appareils à crochet, qui permettent de rattraper les différences d'épaisseur dans une même assise, n'étaient pas visibles car nous avons retrouvé des traces d'enduit en plusieurs points de l'enceinte extérieure où il avait été protégé. De même le sommet de l'enceinte intérieure, porte quelques traces de ce mortier très pauvre qui avait, semble-t-il, pour fonction principal de cacher les nombreuses imperfections de l'appareillage et surtout les défauts des blocs en calcaire lacustre. L'aspect primitif du Gour était, avec son enceinte cylindrique peu élevée et son couronnement en retrait, fort peu différent de l'actuel. Peut-être faut-il voir le Gour, non plus avec ses pierres sommairement taillées à surface écaillée, mais comme un monument entièrement revêtu d'un enduit. Il importe de noter qu'aucun élément stylistique : fragments de statue, colonnes, dalles polies... n'a jamais été signalé à proximité du Gour.

Les fouilles de 1959 ont débuté par l'ouverture d'une tranchée entre les deux enceintes qui permit de trouver précisément l'enceinte intérieure et ses huit assises disposées chacune en retrait de 16 à 20 cm sur la précédente. Le remplissage entre les deux enceintes comprend deux parties : une couche supérieure épaisse d'un mètre est constituée de terres brunes et de cendres ; au-dessous et jusqu'au sol naturel, la fouille rencontra un amoncellement de terres jaunes truffées de moellons de basalte et de calcaire lacustre. La fouille fut poursuivie au-delà de l'enceinte intérieure, dans le prolongement de la première tranchée. Elle avait pour but de rechercher la sépulture qui pouvait être aussi bien en fosse que dans un caveau construit, et d'étudier le remplissage de cette bazina. L'amoncellement très *aéré* de la partie centrale, dont les moellons n'étaient mêlés qu'à très peu de terre, rendit la fouille très difficile et à certains moments, après les pluies de janvier 1959, dangereuses.

On peut, dans la masse du remplissage, reconnaître trois ensembles au-dessous d'une mince couche humifère. L'une (couche B) est constituée de terres



L'autel rectangulaire vu du sommet du Gour (photo G. Camps).



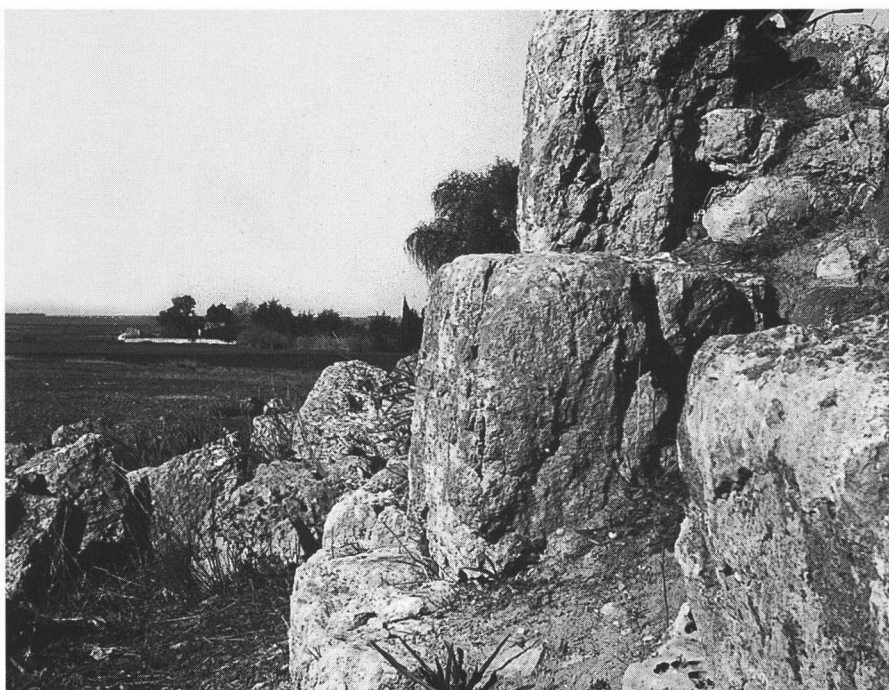
Aspect de l'enceinte extérieure : assises de hauteur variable (photo G. Camps).



Appareil à crochet dans l'enceinte extérieure (photo G. Camps).

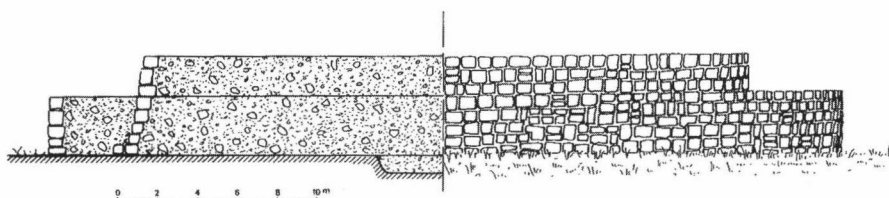


Traces d'enduit conservées à la base de l'enceinte extérieure (photo G. Camps).



Partie sommitale du Gour constituée des trois derniers degrés de l'enceinte intérieure (photo G. Camps).

noires, mêlées de cendres, l'autre (couche C) de cendres presque pures, mais ces différents sédiments ne forment pas une chape continue. Ils se présentent comme une succession de poches entamant la masse du tumulus. La plus importante de ces poches a une épaisseur de 2,50 m et n'est constituée que de cendres, de tessons, d'ossements de moutons, en grande abondance, de bœufs et de poulets. La présence de ces restes s'explique facilement par le maintien d'une tradition certainement très ancienne : jusqu'à une époque récente dont le souvenir s'est parfaitement conservé, la coutume voulait que le caïd (ou son khalifa) présidât un méchoui sur le Gour aux jours de marché. L'épaisseur considérable de la poche de cendres témoigne de l'ancienneté de cette coutume.

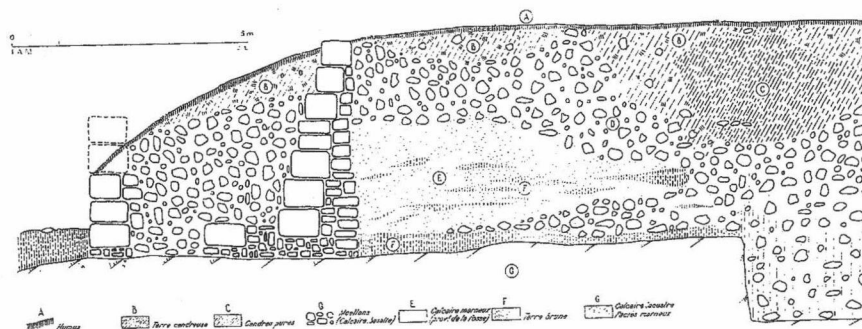


Aspect extérieur et coupe du Gour : une bazina à degrés entourée d'un manchon cylindrique.

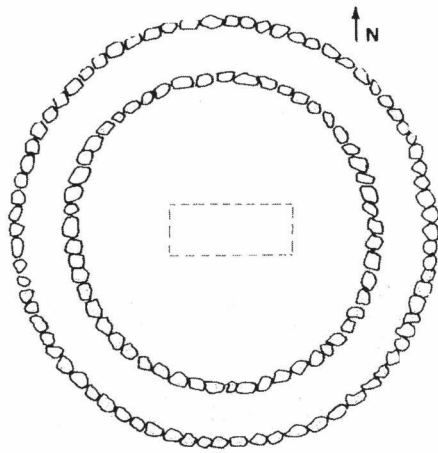


Tranchée entre les deux enceintes, l'extérieure cylindrique, l'intérieure à degrés.
Les blocs entassés au sommet proviennent de la tranchée intérieure,
poursuivie au-delà de l'enceinte à degrés (photo G. Camps).

Des restes d'ossements d'animaux sont épars dans la masse des matériaux ; on en recueille jusqu'au niveau du sol. Ce sont certainement des restes d'offrandes ou des reliefs de banquets funéraires. À l'est, entre la partie centrale et l'enceinte intérieure, le remplissage prend un aspect différent, les pierres et les moellons se raréfient et cèdent la place à un sédiment de couleur jaune d'aspect marneux, qui constitue une énorme lentille de plus de 7 m de longueur. Au niveau du sol, apparaît, sous cet amas de sédiments jaunes, le sol brun rouge identique à celui des champs sur lequel le Gour fut construit. La poursuite de la fouille apporta l'explication de cette curieuse anomalie. Le dépôt de terres jaunes provient tout simplement du creusement de la grande fosse sépulcrale. Celle-ci n'occupe pas

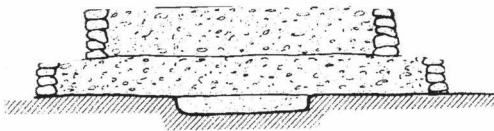


Coupe de l'enceinte extérieure à la fosse d'où provient le sable jaune (E)
(calcaire marneux lacustre) accumulé sur le sol naturel de couleur brun-rouge (F).

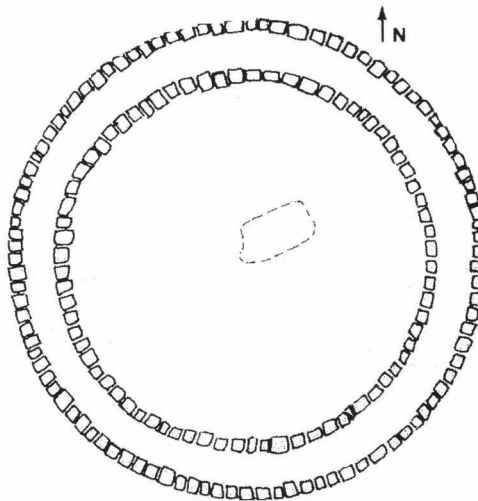


Comparaison entre le Gour
et une bazina
du Djebel Mistiri
(Algérie orientale).

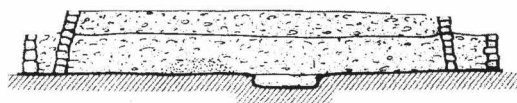
0 1 2 m



Djebel Mistiri



0 10 20 m



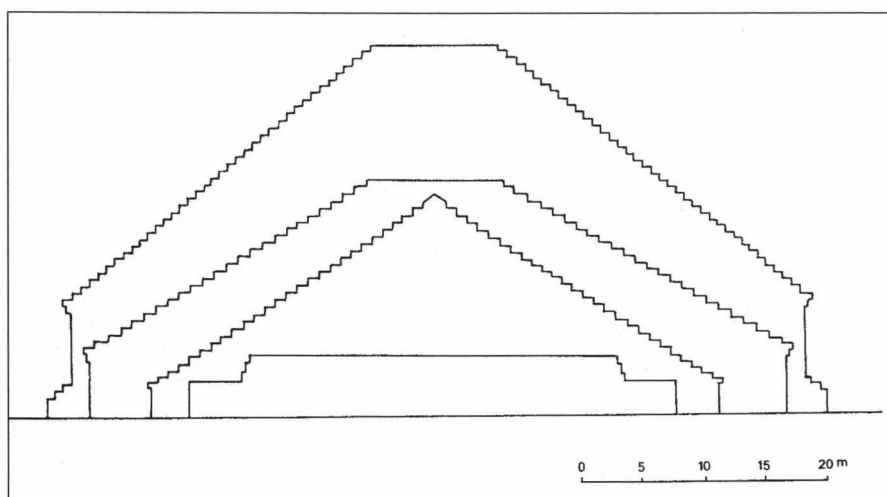
Gour

le centre du monument mais une position légèrement excentrée dans le quartier nord-est; elle est déportée de trois mètres vers l'est, de sorte que le centre du mausolée se situe à quelques centimètres en arrière du bord ouest de la fosse. Cette anomalie n'est pas spécifique du Gour; il arrive que les constructeurs de monuments protohistoriques aient sciemment excentré les sépultures par rapport au tumulus qui les recouvrent. L'exemple le plus proche du Gour est le monument en briques crues caché sous le tertre de Sidi Slimane du Gharb*.

La fosse du Gour a des dimensions impressionnantes : dans son grand axe est-ouest elle dépasse 6 m, (non compris le seuil) et sa largeur varie entre 4 et 5 m. Contrastant avec l'irrégularité du plan, l'orientation est rigoureusement est-ouest. Le remplissage de la fosse ne se distingue guère de celui du reste du tumulus. Il est impossible de savoir si elle était couverte, ce qui paraît peu vraisemblable. Une telle couverture ne pouvait être qu'en bois, plutôt des troncs juxtaposés, comme dans le monument de Sidi Slimane ou la galerie du Médracen, qu'un plafond en planches. Aucune trace ou fragment de bois n'a été recueilli lors du tamisage du sédiment de la fosse; aussi avons-nous abandonné l'idée qu'une surface pareille aurait pu être couverte. Les pillards, qui ont atteint la fosse en creusant un cratère depuis le sommet du monument, ne nous ont laissé aucun élément qui permette de prendre position.

La fouille de la fosse s'avéra particulièrement décevante. Du personnage important pour qui avait été élevé un tel monument, il ne subsistait que de menues esquilles osseuses éparses dans la partie est. Du mobilier funéraire qui devait être important, il ne restait qu'un fragment d'anneau de fer, une pendeloque en bronze faite d'une lamelle enroulée en spirale, quelques tessons de céramique rouge appartenant à de grands vases, un fil de cuivre torsadé et une minuscule anse en verre. Ces restes misérables étaient répartis sur toute la surface, mais les tessons étaient plus abondants le long de la paroi ouest. Des cendres, des brindilles carbonisées et des fragments de charbon furent recueillis le long de la paroi est et correspondent, sans doute, à des feux rituels.

Des éléments se rapportant à une autre sépulture furent mis au jour lors du creusement de la tranchée intérieure. Entre 8,50 m et 10 m à partir de l'enceinte intérieure, des blocs, de taille nettement supérieure à celle des moellons



Coupes des mausolées princiers d'Afrique classés selon leur grandeur; Tombeau de la Chrétienne, Médracen, Djédar F, Gour (dessin J.-M. Lenne).

de calcaire ou de basalte qui constituent la masse du tumulus, étaient rassemblés le long d'un demi-cercle, à une profondeur de 3,50 m. À l'intérieur du demi-cercle furent recueillis des ossements humains sans connexion et dans un très mauvais état de conservation ; ces fragments se rapportaient à un tibia, un cubitus, deux métacarpiens, trois phalanges et une prémolaire. Ces restes étaient enrobés dans un humus très gras, de couleur noirâtre dont le criblage donna un tesson de poterie modelée et un fragment d'anneau en fer. Cette sépulture d'un squelette incomplet et désarticulé nous a paru être antérieure à la « fouille en cratère » du Gour par des chercheurs de trésor qui ont dû la détruire au cours de leur pillage.

La chronologie

La rareté du mobilier dans la fosse et la faiblesse des données stratigraphiques ne permettent guère de fixer, avec une précision suffisante, la date de la construction du Gour. La céramique abondante qui fut recueillie dans le remplissage du tumulus est constituée de poteries modelées indatables et de vases faits au tour. Aucune des formes ne se rapporte à la céramique romaine, aucun tesson de céramique sigillée ne vient apporter la moindre précision chronologique. Ce sont des formes qui sont encore en usage, marmites à profil très caréné, plats à bord vertical, lampes grossières. D'autres poteries ont été tournées dans une pâte rose claire ou blanchâtre, voire grise ; ces différences trahissent de simples variations de cuisson. Les formes les plus caractéristiques sont des vases à une anse, des cruches ovoïdes à long col et des récipients dont la base était cylindrique. Ces céramiques auraient-elles une valeur chronologique (ce qui n'est pas) qu'elles demeureraient inutilisables puisque ce sont des objets introduits au cours des festivités et banquets dont la tradition ne s'est perdue que depuis quelques décennies à peine.

Dans une première étude qui avait suivi immédiatement les deux campagnes de fouille, j'avais rassemblé les arguments qui me paraissaient dater la construction de ce mausolée d'une époque assez basse. Cette proposition ayant fait l'objet d'une controverse, je fis soumettre des charbons trouvés dans la fosse à l'analyse radio-métrique. L'âge donné par le C 14 est de $1\,310 \pm 90$ ans, soit 640 ± 90 de notre ère. La cause est entendue, le Gour est donc contemporain de la série d'inscriptions funéraires chrétiennes de Volubilis (de 595 à 655 après J.-C.), et aussi des Djedars* qui, en Maurétanie Césarienne occupent une situation comparable à celle du Gour, au sud de l'ancien *limes* romain effacé par la poussée maure. On peut considérer comme acquis que le Gour, à la fois puissant et barbare dans sa conception, fut élevé pour quelque prince maure inconnu du VII^e siècle, contemporain des constructeurs des Djedars et resté fidèle à une vieille tradition funéraire africaine, celle de la bazina* à base cylindrique et couronnement à degrés, qui fut en usage pendant une période d'une durée extrêmement longue, depuis la fin des temps préhistoriques jusqu'à l'islamisation des Berbères.

BIBLIOGRAPHIE

- CAPOT-REY R., CORNET A., BLAUDIN de THÉ, *Glossaire des principaux termes géographiques et hydrogéologiques sahariens*. Institut de recherches sahariennes, Alger, 1963.
 CAMPS G., « Un mausolée marocain ; la grande bazina de Souk el-Gour », *Bulletin d'Archéologie marocaine*, t. IV, 1960, p. 47-92.
 Id., « Le Gour, mausolée berbère du VII^e siècle », *Antiquités africaines*, t. 8, 1974, p. 191-208.

Id., « De Masuna à Kocella, les destinées de la Maurétanie aux VI^e et VII^e siècles », *Bulletin archéologique du C.T.H.S.*, 19 B, 1985, p. 307-325.

CHATELAIN L., *Le Maroc des Romains*, Paris, 1944, p. 20.

EUZENAT M., « L'archéologie marocaine de 1955 à 1957 », *Bulletin d'Archéologie marocaine*, t. II, 1957, p. 199-230.

JODIN A., « La datation du mausolée de Souk el-Gour (région de Meknès) », *Bulletin d'Archéologie marocaine*, t. 7, 1967, p. 221-261.

Marquis de SEGONZAC, *Voyages au Maroc*, Paris, 1903, p. 105.

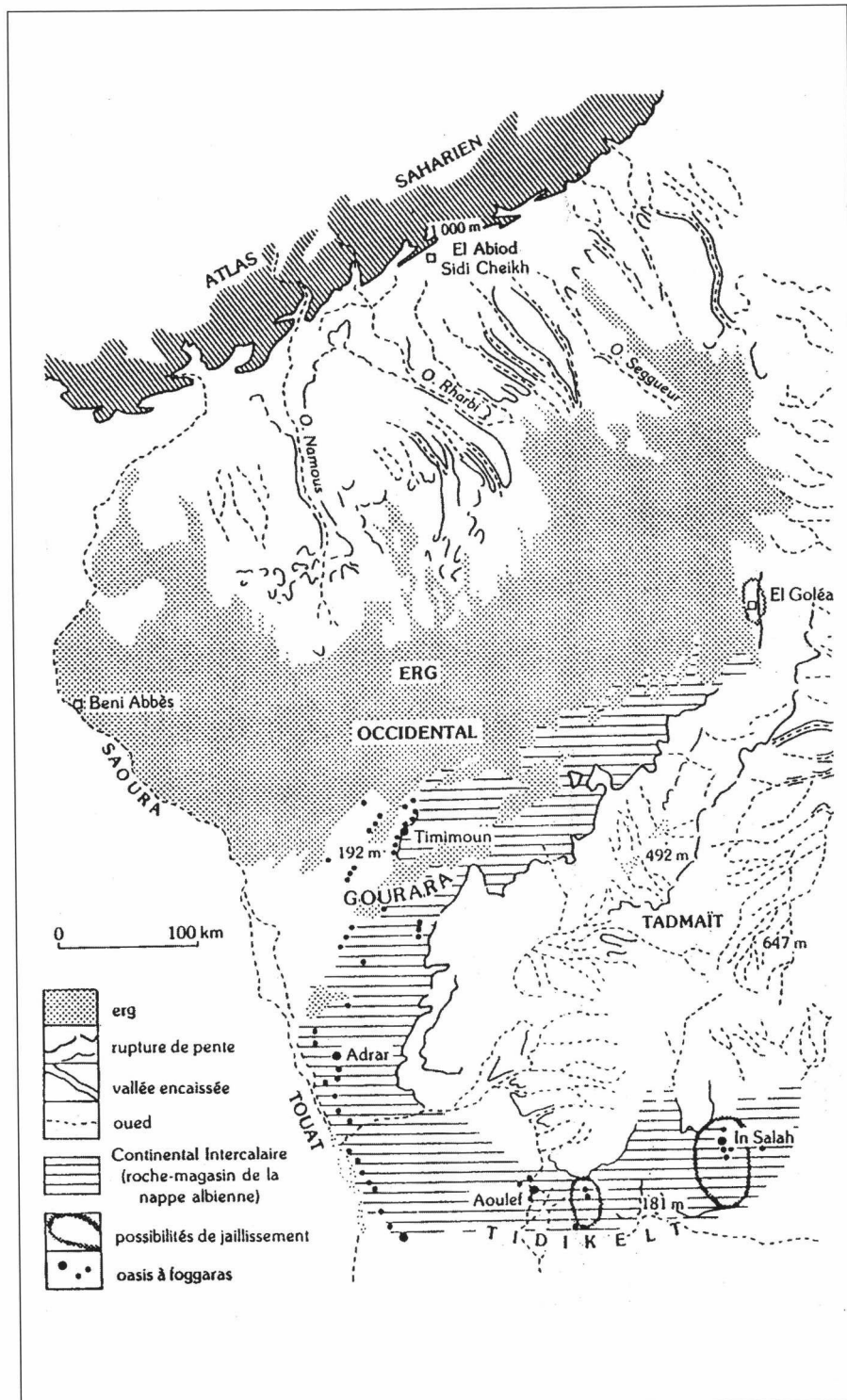
G. CAMPS

G67. GOURARA

La centaine d'oasis qui se dispersent entre le plateau du Tadmaït à l'est et les cordons dunaires de l'extrémité sud du Grand Erg Occidental à l'ouest, sont regroupées sous le nom de Gourara. C'est l'une des entités les plus originales du centre-ouest saharien, d'une part, parce que les Gouraris constituent l'une des paysanneries les plus vigoureuses du Sahara, d'autre part parce que plus des deux tiers des ksour et des agglomérations abritent des populations qui utilisent le parler berbère, zénatiya ou tazennatit, apparenté à celui des Berbères du Maghreb occidental (M. Mammeri et alii., 1973).

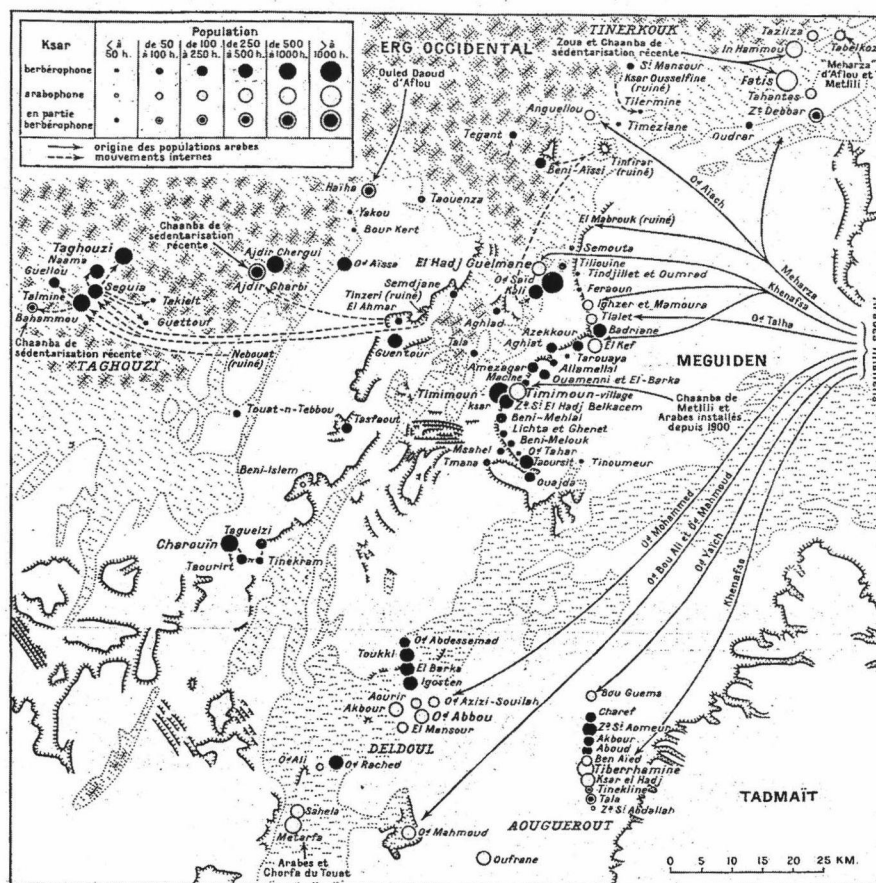
L'étymologie du nom Gourara serait pour certains d'origine arabe, pour d'autres berbère. En arabe classique, *qarara* (قارار) signifie *séjour fixe* (enquête de Ph. Marçais au Mzab, 1954) ; sans doute le même mot que *grara* (غرارة) pluriel *graïr*, *grayer*, qui, au Sahara mauritanien, est une *plaine couverte d'herbages*, ou encore *cuvette où se réunissent les eaux, étendue plate, plaine... souvent couvertes d'une végétation buissonneuse ou d'un pâturage toujours vert* (Pierret, 19 ; R. Capot-Rey et alii., 1963). Toutefois, à l'appui d'une origine berbère, on citera Léon l'Africain (XVI^e siècle) qui nomme le Gourara *Tégorarin*, tout comme l'avait fait Ibn Khaldoun dans son *Histoire des Berbères* (« Tous ces endroits – Tsabit et *Tigorarin* – servent de point de départ aux caravaniers qui se rendent au Soudan »), et récemment Mouloud Mammeri (1984) qui fait dériver Gourara du berbère *tigurarîn*, féminin pluriel de *agrur* : enclos, par suite : campement, lieu habité. La logique incline à opter pour un toponyme d'origine berbère, arabisé par la suite, dans la mesure où ces étymologies ne sont nullement exclusives les unes des autres ; en effet, l'axe majeur autour duquel s'organise l'espace gourari, c'est-à-dire la Sebkha de Timimoun – qui n'est pas le fond d'un lac complaisamment décrit par nombre d'auteurs (J. Bisson, 1987) – est une cuvette dissymétrique, bordée à l'est par un vigoureux talus qui permet à l'eau d'une nappe profonde (cf. *infra*) d'affleurer sous forme de suintements – site préférentiel pour la fixation d'une population –, et qui collecte les rares eaux de ruissellement ainsi que les eaux qui, depuis des siècles, irriguent et lessivent les terroirs pour finalement s'évaporer et donner, par accumulation de sel, une sebkha.

L'ancienneté du peuplement zénète se traduit dans la toponymie des ksour, tantôt typiquement berbère (Azekkour, Allamellal, Irhzer, Taoursit, Oudrar, Tindjillet...), tantôt sous une forme à peine arabisée dont le plus bel exemple est cet El Hadj Guelmane, déformation vraisemblable de *aguelmane*, car à l'aval de l'oasis de ce nom se forme chaque hiver une large flaque d'eau. Quant à l'importance actuelle de la population berbérophone, elle s'explique non seulement par la présence de ceux qui se déclarent zénètes et que l'on peut considérer comme les descendants du noyau zénète originel, berbère et judéo-berbère (quelques familles mhadjriya, islamisés de vieille date, en sont les actuels représentants),



Le Gourara, croquis de situation.

mais encore par la forte proportion de Noirs (46,5 % de la population en 1952), descendants d'esclaves par métissage, qui, eux, se classent parmi les Zénètes ou les Arabes selon la langue qu'ils parlent et qui est celle de leurs anciens maîtres. Un comptage effectué dans les années 1950-1952 (Jean Bisson, 1957) précise que sur 25 114 habitants que compte alors le Gourara, 15 402 sont berbérophones (soit 61,3 %) et 9 712 arabophones (soit 38,7 %), les proportions variant d'un groupe d'oasis à un autre. C'est dans les oasis du sud-ouest du Grand Erg Occidental que les Berbérophones forment une écrasante majorité : 95,8 % au Tarhouzi dont 1/5^e seulement de Noirs, 100 % dont plus des 2/3 de Noirs dans les villages qui entourent la petite ville de Charouïne, sur la hamada dite de Ouled Aïssa (qui porte les derniers cordons dunaires de l'Erg), ainsi que sur la rive orientale de la Sebkha de Timimoun, notamment au sud et au nord de Timimoun (87,6 %, dont moitié noire). Et si, dans le nord de la Sebkha, un habitant sur deux (48,3 %) est berbérophone, ce n'est que dans les oasis du sud du Gourara que les Berbérophones sont notoirement minoritaires : 41,4 % dans le groupe de l'Aougrout, 36,2 % dans celui du Deldoul (et dans les deux cas, près des 2/3 Noirs). En revanche, dans le nord-est du Gourara, c'est-à-dire dans le Grand Erg Occidental et ses bordures, les Arabophones sont largement majoritaires : 80,3 % au Tinerkoug; la sédentarisation récente et massive de nomades



Répartition des ksour arabophones et berbérophones du Gourara (J. Bisson, 1957).



Ighzer, oasis du Gourara. Le grenier fortifié, construit sur une butte témoin détachée de la corniche de grès, domine le ksar. Palmeraie irriguée par les foggaras. Palissade de palmes accumulant le sable et protégeant les jardins (photo J. Bisson).

chaanbas dont les territoires de parcours se situent dans et autour du Grand Erg Occidental l'explique pour une bonne part. Ces clivages socio-raciaux doublés de l'appartenance linguistique que le recensement (à usage interne) mettait en valeur pour des raisons variées (le rapport Blancs/Noirs traduisait un clivage social très net) sont désormais occultés par la statistique : pour autant, cette répartition a-t-elle été modifiée ? Probablement peu, sauf dans la ville de Timimoun (afflux de fonctionnaires en majorité arabophones au chef-lieu administratif), encore qu'il soit impossible de le préciser, car aucun dénombrement officiel ne concerne la langue parlée prioritairement par les quelque 70 000 habitants qui vivent au Gourara dans les années 90.

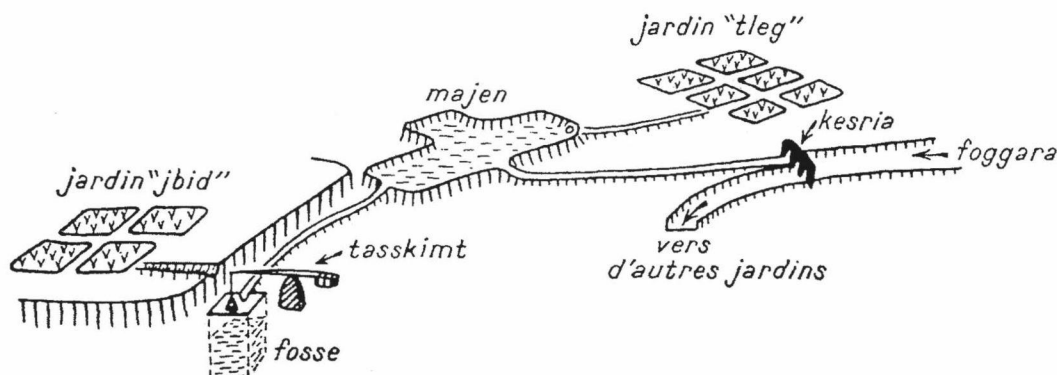
Comment expliquer la permanence de ce peuplement zénète dans un milieu caractérisé par un climat hyper-aride (R. Capot-Rey, 1953) ? La relative abondance de l'eau d'irrigation constitue un élément de réponse. Car cette eau provient pour l'essentiel du réseau des foggaras* (galeries souterraines révélées en surface par les alignements de puits d'évent et d'évacuation des déblais) – une singularité en matière d'équipement hydraulique qui, au Sahara algérien, n'est partagée de nos jours que par les oasis du Touat et du Tidikelt situées dans la même position géographique, c'est-à-dire en fer à cheval à l'extrémité ouest et sud du long glacis qui borde la corniche du Tadmait ; à noter que ces deux groupes d'oasis comptent de nombreux toponymes berbères, même si les populations sont totalement arabisées, à l'exception de quelques rares familles. Avec des moyens techniques limités, ce réseau de foggaras a pu être aménagé parce qu'elles exploitent la nappe dite du Continental Intercalaire (autrefois qualifiée, improprement, d'*albiennne*, un qualificatif qui lui est resté), ici affleurante du fait du relèvement vers l'ouest des grès d'âge secondaire qui constituent le réservoir hydraulique le plus important du

Sahara – alors que cette même nappe, située à une profondeur de 1 000 à 1 500 m au Bas-Sahara algéro-tunisien, ne peut y être exploitée que par des forages coûteux. L'abondance relative de cette nappe, le fait que son affleurement, à hauteur de la corniche dominant la Sebkha de Timimoun, ait entraîné la présence de suintements et sources qui sont à l'origine de la technique des foggaras, expliquent la localisation préférentielle des palmeraies tout au long de la corniche orientale de la Sebkha de Timimoun ainsi qu'à l'Aougrou et au Deldoul. Quant aux palmeraies du groupe d'oasis situées dans l'ouest du Gourara, elles sont alimentées par la nappe dite de la Hamada, beaucoup moins abondante, d'où la dissymétrie du peuplement de part et d'autre de la Sebkha de Timimoun. Dans les oasis du Grand Erg Occidental, l'eau provient de la nappe dite de l'Erg, à fleur de sol, que les habitants du Tarhouzi et du Tinerkouk exploitent soit en aménageant des fosses de grandes dimensions et de faible profondeur afin de permettre aux racines des palmiers d'atteindre directement la nappe (une technique analogue à celle qui est pratiquée dans le Souf), soit en puisant l'eau au moyen de puits à balancier, aujourd'hui renforcés par des motopompes. En résumé, la nappe albien est, au Gourara, la seule importante, et c'est la raison qui fait que les aménagements agricoles récents, gros consommateurs d'eau, sont tous localisés sur les affleurements des grès du Continental Intercalaire, donc à l'est.

De ce contexte hydrogéologique, il résulte deux types de terroirs de palmeraie traditionnelle. Les plus nombreux, densément occupés, se disposent en éventail (J. Bisson, 1962) au débouché des foggaras dont l'eau est partagée en volume entre chaque ayant droit au moyen d'un peigne-partiteur, car, du fait du coût du



Un peigne-partiteur au débouché d'une séguia de foggara dans la palmeraie de Timimoun (photo J. Bisson).



Croquis de l'irrigation d'un jardin du Ksar el-Hadj (Aougrou) (d'après J. Bisson).

creusement du tunnel puis de son entretien, une foggara est très généralement la propriété d'un groupe. De ce peigne-partiteur partent les seguia qui éclatent en éventail en direction des jardins pour aboutir dans un bassin où s'accumule l'eau, avant d'être « lâchée » vers les planches de culture. Par contre dans l'Erg, la mise en valeur individuelle consécutive au creusement des fosses a pour résultat une nébuleuse de terroirs éclatés qui juxtaposent des cuvettes ceinturées d'une dune artificielle. Il est à noter que cette différence dans la mobilisation des ressources hydrauliques, donc le mode d'occupation du sol – et, partant, l'organisation sociale, beaucoup plus égalitaire dans les oasis de l'Erg (sa traduction en est la faiblesse de la population noire) –, est à mettre en relation avec un peuplement récent de l'Erg, lui-même conséquence des migrations des populations zénètes. Car ces palmeraies d'Erg sont postérieures à celles qui sont irriguées par foggaras : les traditions orales, confortées par les traces visibles sur la photographie aérienne, le confirment ; c'est, en effet, par essaimage de populations zénètes à partir d'oasis à foggaras que se sont peuplés le Tarhouzi, en quasi-totalité zénète, et le Tinerkouk de l'ouest appelé Souani, également zénète. Seule exception, ces petites fosses aménagées par les nomades (arabophones) lorsqu'ils se fixent durant les mois d'été en bordure de l'Erg, et plus particulièrement au Tinerkouk, pour y semer quelques pieds de pastèques.

Déplacements des populations à l'intérieur même du Gourara, migrations des terroirs sur de courtes distances, ont eu pour résultat une abondance des lieux abandonnés ou des ksour en ruine (J.-C. Echallier, 1973) : l'explication est à rechercher dans les modalités de l'évolution du système hydraulique. Car l'eau qui alimente les foggaras est fossile dans la mesure où elle ne se renouvelle que très lentement et très faiblement sur sa bordure septentrionale, au pied de l'Atlas Saharien (J. Savornin, 1947) : elle est héritée des séquences humides du Quaternaire (P. Rognon, 1995) ; aussi bien, faute de renouvellement, toute exploitation se traduit par un rabattement du toit de la nappe – précisément la tranche d'eau dans laquelle viennent s'alimenter les foggaras –, ce qui oblige à abaisser le plancher de la galerie, voire à creuser un second réseau au-dessous du premier, afin que la partie productive de la galerie plonge à nouveau dans la nappe (A. Cornet, 1952). Il en résulte l'obligation de créer de nouveaux jardins situés à une cote inférieure à celle des jardins originels, d'où un glissement vers les points bas, si l'on veut continuer à bénéficier d'une irrigation par gravité, avan-



Un Zénète récoltant le blé de son jardin, dans une oasis au sud de la Sebkha de Timimoun (photo J. Bisson).

tage qu'offre toute forte dénivellation topographique. Telle est la raison, foncièrement déterministe, de la permanence des populations zénètes en bordure de la corniche dominant la Sebkha, ce trait majeur de la géographie du Gourara, en somme son axe structurant.

Toutefois, la généralisation des motopompes, le plus souvent affectées à l'irrigation d'un seul jardin, parfois greffées sur un conduit de foggara pour en détourner une partie du débit (J. Bisson, 1992), se présente comme une authentique révolution, puisque, pour la première fois dans leur histoire, les terroirs agricoles peuvent s'affranchir des contraintes topographiques : en effet, il n'est désormais plus nécessaire de rechercher systématiquement des points bas (toujours engorgés d'une eau saumâtre pour la raison qu'ils recueillent depuis des siècles les eaux d'irrigation qui ont lessivé les terroirs de culture) pour y installer de nouveaux jardins, ce qui autorise une conquête de terrains vierges, voire une reconquête des points hauts par l'agriculture. Il en résulte des mises en valeur qui se multiplient à l'écart et en amont des palmeraies traditionnelles, et que les nouvelles dispositions légales favorisent (A.P.F.A. : accès à la propriété foncière agricole). C'est pourquoi, tout en restant largement tributaire du réseau de foggaras (un tel investissement, résultat de siècles d'effort, ne peut être abandonné : certaines foggaras



Irrigation dans une palmeraie du Gourara. Au premier plan, le peigne répartiteur et le départ des séguia dont l'une alimente le bassin réservoir (photo J. Bisson).

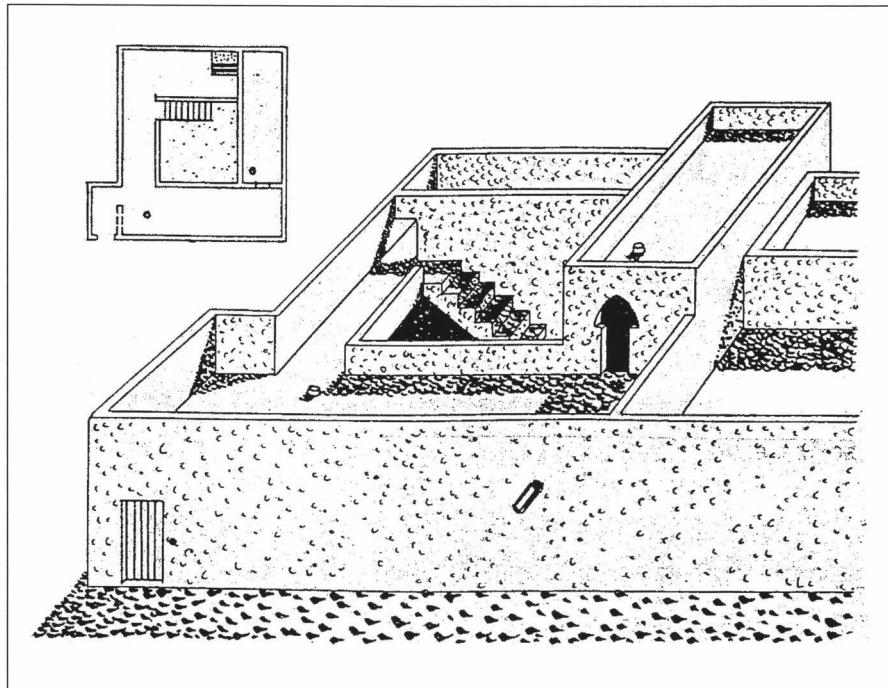
bénéficient d'un renfort à partir d'un pompage qui vient relever un débit déclinant), la morphologie agraire du Gourara (comme celle du Touat ou du Tidikelt voisins) se diversifie, tantôt par adjonction à proximité des vieilles palmeraies de jardins individuels organisés pour la production de légumes sous abris plastiques, tantôt par étalement de grappes de cercles de 30 à 50 hectares irrigués par des rampes-pivot alimentées par des forages, à l'Aougrout tout particulièrement – une forme de céréaliculture hautement capitaliste qui a l'avantage d'être trois fois moins gourmande d'eau qu'une palmeraie (D. Dubost, 1992). Et comme un simple puits à motopompe fournit dix fois plus d'eau que 2 000 mètres de galerie, la relation survie du réseau de foggaras : pérennité du peuplement perd beaucoup de sa spécificité dans un système économique qui tend à la productivité et rend obsolètes les formes d'agriculture héritées.

Il n'en demeure pas moins que les activités rurales restent le fondement de la vie du Gourara – exception faite pour la capitale, Timimoun (F. Colonna, 1989), qui a vu se multiplier les activités tertiaires : administration, commerces, services. Elles reposent sur des cultures d'autosuffisance, sur les dattes, principalement vendues dans les pays sahéliens, sur la production de légumes pour le marché local ou l'exportation vers les villes du Nord (tomates, piments...) – toutefois beaucoup

moins qu'au Touat voisin, placé dans de meilleures conditions climatiques : absence de gelées, précocité des légumes-primeur – mais elles sont inséparables des migrations de travail temporaires qui conduisent nombre de chefs de ménage vers les bassins d'emploi du Bas-Sahara, celui des pétroliers en particulier, celui des grandes villes en pleine croissance plus généralement. Car les rentrées d'argent qui en résultent sont investies dans l'habitat, la modernisation agricole, avec en priorité l'installation de motopompes, voire l'achat d'une camionnette pour les transports à faible distance : une double activité qui explique pour une large part le retour des émigrés vers leur communauté d'origine, d'où le surprenant maintien des populations dans les ksour, même isolés en plein erg (J. Bisson, 1983).

Depuis les années 60, l'amélioration du réseau routier, la fréquence du recours aux liaisons aériennes pour les commerçants et les travailleurs des chantiers lointains, le glissement vers des emplois salariés, l'application d'une grille d'équipements jusque dans les oasis les plus isolées, ont profondément modifié les conditions de vie d'une région qui, depuis le siècle dernier, souffrait d'être localisée dans un angle mort, entre d'une part l'axe Saoura-Touat-Soudan (aujourd'hui Mali), d'autre part l'axe Ghardaïa-El-Goléa-Niger, destituée qu'elle était dans son rôle de relais caravanier en direction du Tafilelt marocain, ou de Ouargla, autre « port » du désert – en somme, c'est au caractère fortement insulaire du groupe que le Gourara était redevable d'une personnalité fortement accusée (M. Mammeri, 1973). Sans doute, le Gourara, du fait de son appartenance au monde zénète, et parce qu'il se trouvait sur les grands axes caravaniers du Sahara occidental (contrôlés durant des siècles par les Berbères de rite ibadite, comme ailleurs au Sahara, de Sigilmassa au Fezzan par Ghardaïa et Ouargla : il en reste une parenté architecturale mzabite dans les mosquées de quatre agglomérations du Gourara, Timimoun, Badriane, Charouine et Ouled Saïd), a longtemps – c'est-à-dire du ^{xv}^e siècle au début ^{xx}^e – maintenu d'étroites relations avec le Maroc, plus par l'intermédiaire des confréries religieuses (du Tafilalt ou d'Ouezzane) que par le biais de représentants du pouvoir chérifien dont l'autorité s'était considérablement affaiblie. Certes, à partir de l'occupation française (1901), le rattachement administratif aux Territoires du Sud de l'Algérie coloniale non seulement l'a fait basculer du côté algérien, mais encore (et surtout) a entraîné l'arrivée d'une catégorie sociale arabophone, les Chaanbas de Metlili, qui a rapidement su accumuler du capital (grâce à des activités commerciales amplement favorisées par un efficace réseau de relations tissé à travers le Sahara), puis réussi à s'introduire dans les associations de propriétaires de foggaras et par ce biais contrôler la possession du sol, enfin à s'insérer dans les nouvelles structures administratives, avec l'agrément des autorités. Aussi bien, dès les premières années de l'Algérie socialiste, la société zénète s'est trouvée prise dans une ambiguïté majeure : d'un côté elle était politiquement marginalisée, d'un autre elle se trouvait contrainte pour survivre (par suite de la perte de sa force de travail : les Noirs qui ont vu dans le travail salarié un moyen de briser leur statut social inférieur) à s'intégrer économiquement dans les circuits modernes (migrations de travail vers le Nord-Est saharien ou embauche sur un chantier régional, adoption de cultures pour la vente), comme l'ensemble des régions sahariennes (J. Bisson, 1993).

Conséquences de ces flux croisés, la région connaît un certain brassage des populations, plus particulièrement sensible dans la capitale, Timimoun. Malgré tout, le Gourara, enserré dans un maillage de relations internes dont la vitalité est attestée par l'importance que revêtent les fêtes de zaouïas (quand bien même la fête aurait tendance à se muer en un spectacle folklorique), de surcroît bénéficiaire des infrastructures étatiques (notamment en équipements scolaires et sanitaires), avec une agriculture soutenue par la double activité que procurent les migrations temporaires de travail, affirme une vigoureuse cohésion : sa



Maison gourari typique (Ksar d'Ouajda). Entrée coudée, cour intérieure étroite, pièce de réception sur la terrasse.

traduction la plus tangible est perceptible jusque dans le champ culturel dont la pratique de l'*ahellil** (à rapprocher de l'*ahellil* du Moyen Atlas marocain, également forme de poésie religieuse, ou de l'*ihellalen* de Kabylie désignant les groupes de jeunes qui chantent avant de réveiller les dormeurs, pour le repas de la nuit, durant le mois de ramadhan) reste la manifestation la plus prisée des Zénètes (M. Mammeri, 1984), et de plus en plus des Noirs (qui y voient une promotion sociale), mais elle se lit aussi dans l'étonnante croissance démographique de ksour pourtant placés dans des conditions difficiles, et que l'on aurait cru, il y a trente ans, condamnés à un dépérissement rapide.

Toutefois, la cohésion apparente que masque le sentiment d'appartenance à une région très typée – le Gourara –, n'est pas exempte d'un certain renforcement des catégories sociales dominantes dont l'Algérie, toute socialiste qu'elle fût, s'était parfaitement accommodée. L'évolution vers un système libéral accentué par un désengagement relatif de l'État (Y. Guillermou, 1993) ne va-t-elle pas conforter une minorité qui, en faisant prévaloir ses intérêts, accentue les clivages sociaux ? Car l'émergence d'une nouvelle stratification sociale, tantôt héritière des hiérarchies traditionnelles habiles à ne pas laisser le pouvoir leur échapper, tantôt basée sur des critères fondamentalement économiques, risque de dissoudre la spécificité zénète, elle-même passablement ébranlée dans ses fondements, du fait qu'elle passe « d'une civilisation du signe, de la communication verbale et de la participation à des valeurs communes, à une civilisation de l'objet, de la marchandise et de la passivité... comme si la satisfaction des besoins matériels avait pour corollaire la perte de sens » (R. Bellil, 1984). En d'autres termes, ce que le volontarisme homogénéisateur du pouvoir politique n'avait pu réaliser dans ses velléités de casser la société civile, les nouvelles orientations pourraient fort bien y parvenir.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGIER P., « Ahellil », *Encyclopédie berbère*, tome III, p. 313-315.
- BELLIL R., « Migrations et évolution de deux qsur du Gourara : At Saïd et Timimoun », *Études et documents berbères*, 10, 1993 (p. 139-169).
- BISSON J., *Le Gourara, étude de géographie humaine*, Institut de Recherches Sahariennes, Université d'Alger, 1957, mémoire n° 3, 222 pages + planches hors-texte.
- BISSON J., « Les hommes et leurs travaux au Sahara; l'enseignement de la photographie aérienne », *Société Française de Photogrammétrie, bulletin n° 10*, Saint-Mandé, 1962 (p. 13-34).
- BISSON J., « L'industrie, la ville, la palmeraie. Un quart de siècle d'évolution au Sahara Algérien », *Maghreb-Machrek*, n° 99 (p. 7-29) et n° 100 (p. 25-41), 1983.
- BISSON J., « Mythes et réalité de la Sebkha de Timimoun : le piroguier, le sequoïa et le Zénète », *Études Méditerranéennes*, fascicule 11, C.I.E.M., Université de Poitiers, 1987 (p. 191-205).
- BISSON J., « Les foggaras du Sahara algérien, déclin ou renouveau ? » *Les eaux cachées. Études géographiques sur les galeries drainantes souterraines* (réunies par les soins de Daniel Balland), Université Paris-Sorbonne, 1992 (p. 7-26).
- BISSON J., « Le Sahara dans le développement des États maghrébins », *Monde Arabe, Maghreb-Machrek* n° 134, octobre-novembre-décembre 1991, p. 3-27 et n° 135, janvier-février-mars 1992, p. 79-106, Paris, La Documentation Française.
- BISSON J., *Développement et mutations au Sahara maghrébin*, C.R.D.P., Orléans-Tours, 1993, 172 pages + planches diapositives.
- CAPOT-REY R., *Le Sahara Français*, P.U.F., Paris, 1953, 565 pages.
- CAPOT-REY R., Cornet A. & Blandin de Thé B., *Glossaire des principaux termes géographiques et hydrogéologiques sahariens*, Institut de Recherches Sahariennes, Université d'Alger, 1963, 83 pages.
- CORNET A., « Essai sur l'hydrogéologie du Grand Erg Occidental et des régions limitrophes – Les foggaras », *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes, tome VIII*, 1952 (p. 71-122), avec carte hors-texte.
- COLONNA F., *Timimoun. Une civilisation citadine*, Entreprise Algérienne de Presse, Alger, 1989, 44 pages + planches photographiques.
- DUBOST D., « Aridité, agriculture et développement, Le cas des oasis algériennes », *Sécheresse*, 1992-93 (p. 85-96).
- ECHALLIER J.-C., « Fortresses berbères du Gourara, Problèmes et résultats de fouilles », *Libyca* 1973, volume XXI (p. 293-302).
- ECHALLIER J.-C., « Villages désertés et structures agraires anciennes du Touat et du Gourara », Paris R.M.G., 1972.
- GUILLERMOU Y., « Survie et ordre social au Sahara, Les oasis du Touat-Gourara-Tidikelt en Algérie », *Cahier des Sciences Humaines* 29 (1), 1993 (p. 121-138).
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères* (Traduction de Slane), 2^e édition, Paris, 1925-1934.
- LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, Paris, 1896-1898, t. III.
- MAMMERI M., Augier P., Cambuzat P.-L., Colonna F., Henni T., « Le Gourara, Éléments d'étude anthropologique », *Libyca*, tome XXI, C.R.A.P.E., Alger, 1973 (p. 240-292).
- MAMMERI M., *Lahellil du Gourara*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1984, 446 pages.
- PIERRET, *Étude du dialecte maure...*
- REBOUL E., « Le Gourara, Étude historique, géographique et médicale », *Archives de l'Institut Pasteur d'Algérie*, tome XXXI n° 2, juin 1953 (p. 164-246).
- ROGNON P., *Biographie d'un désert, le Sahara*, Paris, 1994 (2^e édition), 347 pages.
- SAVORNIN J., « Le plus grand appareil hydraulique du Sahara », *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, tome IV, 1947 (p. 25-66 + planche hors-texte).

G68. GOURAYA (voir Gunugu)

G69. GRAINES SAUVAGES (cueillette en pays touareg)

La cueillette peut être définie comme le ramassage des produits spontanés de la nature. Mais il faut distinguer les cueillettes au jour le jour, grappillages d'occasion, qui sont souvent le fait des enfants pour les baies sauvages, des véritables récoltes effectuées collectivement et dont le produit est conservé. Les premières donnent un complément utile en vitamines, les secondes peuvent parfois fournir pendant plusieurs mois la base de l'alimentation d'une famille ou d'un campement.

Les récoltes de graines sauvages sont particulièrement développées chez les nomades de la zone sahélienne. Elles peuvent constituer de véritables moissons qui permettent d'éviter l'achat de mil, ou du moins, de le limiter. Ainsi au XIX^e siècle, la confédération des Iwellemmeden Kel Denneg était en lutte constante avec celle des Kel Geres vivant plus au sud, à qui elle contestait la domination de la fertile région de l'Ader-Dutchi-Majia, riche productrice de mil et de sorgho. Les Kel Geres empêchant les Iwellemmeden de venir recueillir leur part de la récolte de céréales, on rapporte que l'*amenokal* Musa ag Bodal réunit de nombreuses captives et leur fit récolter des graines sauvages qui furent enfermées dans de grands sacs en cuir et expédiées au chef des Kel Geres, Bodal dit In-Šilkin : par ce geste les Kel Denneg signifiaient qu'ils pouvaient parfaitement se passer de mil et de sorgho, puisque les graines sauvages récoltées dépassaient leurs besoins propres.

Cette tradition met en évidence deux faits caractéristiques de cette récolte chez les nomades de la zone sahélienne :

- son importance était telle, au siècle dernier, qu'en bonne année elle permettait, avec le lait, l'autosubsistance ;
- elle était pratiquée par les classes serviles et, parmi elles, surtout par les femmes.

Nous verrons plus loin que ces deux faits ont joué un grand rôle dans l'évolution de ces récoltes.

Les techniques des récoltes

Les techniques varient en fonction des variétés de graines, mais aussi en fonction de l'époque de la récolte.

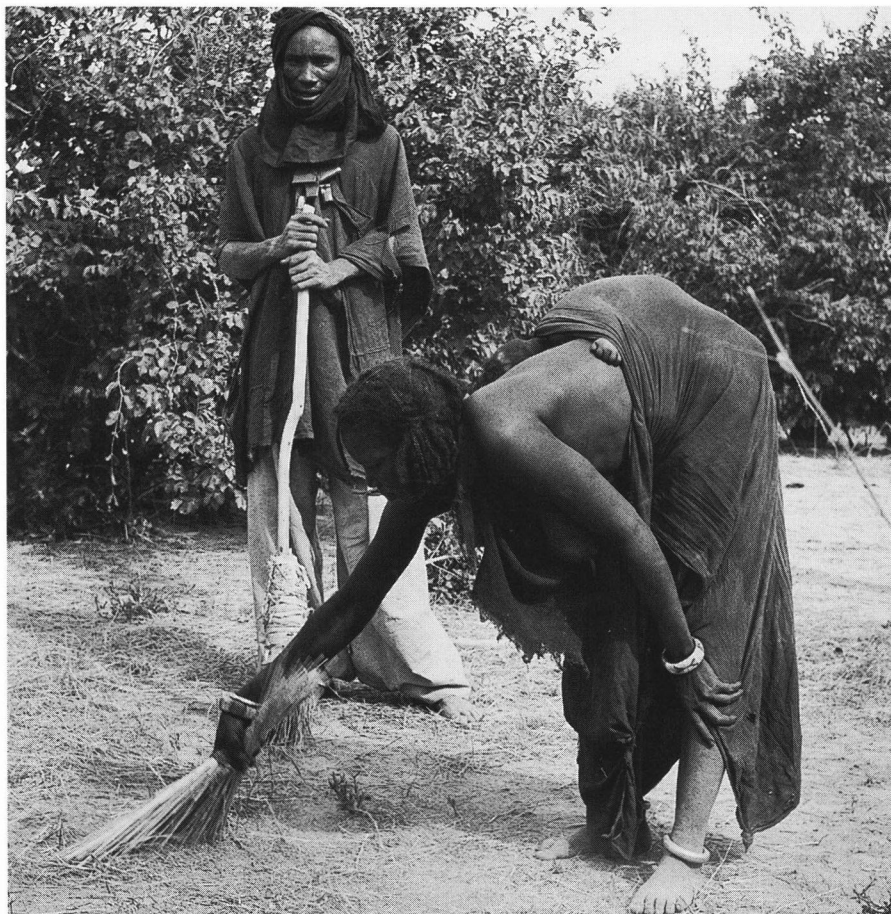
a) Lorsque les nomades cherchent à recueillir la **récolte sur pied**, c'est-à-dire en fin de saison des pluies, ils peuvent procéder de deux manières :

— **à la main** : *arasab*, c'est le fait de presser les épis entre les doigts pour les égrainer : un récipient tenu au-dessous des épis recueille les graines ; parfois, une seule secousse ou le choc d'un bâtonnet suffit à les faire tomber.

— **au panier** : un panier à claire-voie et à fond plein (*ekayonkay*) balancé à bout de bras recueille les graines qui ne sont pas encore tombées à terre.

Ces deux méthodes supposent donc que l'on procède à une récolte précoce, aux mois de septembre et d'octobre. Plus tard, les graines sont à terre et il faut procéder différemment.

b) *afarad*, c'est-à-dire le fait de balayer les graines au sol. C'est la technique la plus couramment utilisée par les nomades : elle permet de procéder à la récolte pendant un temps plus long, et par conséquent d'en faire plusieurs en se déplaçant.



Bellas de l'Ouest nigérien (au Nord d'Ayorou) ramassant les graines d'*isiban*.
L'homme tient le balai à long manche (*daji*)
et la femme le petit balai (*azor*) (photo E. Bernus).

Les graines donnant lieu à de grandes récoltes

— *Isiban* (plur. sans sing.) sont les graines récoltées en fin de saison des pluies et en saison froide (octobre à décembre), souvent au retour de la transhumance estivale de la « cure salée », nomadisation estivale vers les terres et les sources salées. Ce terme désigne en fait de nombreuses graminées ; il recouvre les même variétés que le *kreb* tchadien ou le *fonio* malien.

— *Asyal* (*Panicum lœtum* Kunth), la plus appréciée, que l'on trouve surtout dans les bas-fonds temporairement inondés et *akasof* qui préfère les terrains plus secs et mieux égouttés.

— *Tegabari* (*Echinochloa colona* Link et *Eragrostis tremula*) aux abords des bas-fonds inondés.

— *Tajit* (*Eragrostis* spp. à petites glumes), également dans les terrains humides.

— *Idombisan* (*Echinochloa colona* Link) sur les terrains sableux.

— *Uriamum*, *safari*, *šiggezal*, autres variétés citées par les nomades, la dernière poussant sur les dunes.



Femme Bella vannant les graines ramassées au balai (photo E. Bernus).

La récolte des *isiban* peut être effectuée au panier assez tôt le matin, pour que la rosée charge les graines d'humidité et les empêche de s'éparpiller au contact du panier. Ce sont surtout les nomades méridionaux, tribus anciennement serves vivant en zone agro-pastorale, qui pratiquent cette technique.

La récolte au balai peut succéder à celle au panier : on coupe au couteau la paille, ou on la brûle pour dégager la place. Le balayage est alors effectué par les hommes, au moyen du balais de branchages emmanchés à un long bâton (*daji*), soit par les femmes avec une touffe de paille, petit balai (*azor*), semblable à celui qu'elles utilisent pour nettoyer l'intérieur de la tente ou ses abords : elles rassemblent en tas les graines mêlées à de la terre, des cailloux ou des feuilles et destinées aux premiers vannages. Les graines sont amassées pour être ensuite battues avec un lourd pilon (*diringi*), fait d'un long manche taillé dans un tronc ; c'est un outil assez lourd, un pilon élargi à la base, qui vient s'abattre sur les graines disposées sur une aire bien nettoyée.

Au battage (*uduz*), effectué par les hommes comme par les femmes, succède une série de vannages, travail exclusivement féminin : on cherche à éliminer les corps étrangers par un vannage effectué debout, où les résidus légers s'envolent

au fil du vent, et les corps étrangers plus lourds (bâtonnets, cailloux), par un vannage assis. Les femmes procèdent ainsi à une série de vannages, recommencés chacun plusieurs fois, jusqu'à ce que les graines aient été isolées. Alors seulement la récolte peut être engrangée dans de petits greniers de terre, dans des sacs de cuir, dans des silos, ou encore sur des surfaces rocheuses que l'on couvre de paille maintenue par de grosses pierres.

Le *cram-cram*, nom partout retenu, *wezzeg* ou *wejjeg* (*Cenchrus biflorus*), est bien connu par ses épines qui s'accrochent aux vêtements avant de pénétrer dans la chair. Les nomades relèvent leurs pantalons au-dessus du genou pour éviter que le tissu ne soit infesté par ses aiguillons. Le *cram-cram*, qu'ont maudit tous les explorateurs ayant traversé le Sahara, est la plante témoin qui marque la limite entre le Sahara et le Sahel.

Cette récolte s'étale de novembre à mars et peut permettre, dans certains cas, de se passer de toute céréale cultivée. Nous avons visité et filmé au Niger, au nord-ouest de Tchén-Tabaraden, des campements d'affranchis et d'anciens captifs des Arabes Eddès, vivant exclusivement de *cram-cram* et de lait pendant toute la saison sèche, en se livrant à une récolte collective à laquelle participent tous les habitants.

Le ramassage des graines est effectué par les femmes. Avec un bâton, elles frappent par un mouvement horizontal à ras du sol, la paille pour en faire tomber les graines et les épis. Elles se munissent alors d'un balai à long manche, au bout duquel sont attachées des branches d'épineux. Ce balai (*tisidwa* c'est-à-dire les branchages), différent de celui qu'utilisent les hommes pour les *isiban*, sert à rassembler en tas les graines qu'on sépare de la paille. Une natte de lit, disposée sur deux piquets de lit, forme une sorte de brancard sur lequel on entasse les graines épineuses, accrochées encore à des résidus de paille, qui forment une meule. Deux femmes soulèvent le brancard et le posent en équilibre sur la tête d'une troisième qui maintient le tout par les extrémités des piquets, et s'en va vers l'aire de battage, espace nu et dur, dépourvu de végétation.

Le battage commence aussitôt et les femmes viennent se joindre aux hommes lorsque la provision des graines est suffisante pour le travail du jour. Jusqu'à la tombée de la nuit, on entend le lourd battement des pilons frappant le sol; on ramène chaque fois par un mouvement du pied les graines sous le pilon.

On utilise aussi parfois un battoir (*billan*), épaisse planche de forme arquée, et ayant à son extrémité une poignée faite d'un bâtonnet souple, tendu en arc de cercle par une cordelette qui se fixe dans la planche (cf. Bernus 1967 : 35, fig. 2). Cet instrument, réservé aux hommes, sert parfois de complément aux pilons. L'homme tient l'anse souple et fait tourner en moulinet le battoir qui s'abat par la tranche sur les graines.

Les opérations de vannage qui suivent sont, ici aussi, le lot des femmes.

Wejjeg et *isiban* donnent lieu à des récoltes quotidiennes qui permettent non seulement d'assurer l'alimentation du campement, mais de constituer des réserves pour plusieurs mois.

Tafayat (*Oryza Barthii* A. Chev.), le riz sauvage, est récolté dans de nombreuses mares de la zone sahélienne. C'est un riz annuel, non vivace, récolté en octobre et novembre. Au sud-ouest d'In Gall, au Niger, sur le plateau du Tegama, les Iwellemmeden Kel Denneg procèdent à la récolte lorsque les mares sont encore pleines en arrachant les tiges à la main. Plus rarement, on récolte les graines de riz par balayage dans les fonds de mares asséchées.

Si la récolte est importante le riz est battu au bâton sur le sol après séchage. Sinon il est traité directement dans le mortier. Mais les bovins peuls, de plus en plus nombreux dans cette zone, détruisent bien souvent aujourd'hui ces récoltes.



Battage au pilon du *cram-cram* (*Cenchrus biflorus*) par des affranchis des Arabes Eddés, au Nord-Est de Tchín-Tabaraden, Niger (photo E. Bernus).

Les graines de complément et de soudure

Les autres graines donnent lieu plus rarement à des récoltes collectives.

Afazo (*Panicum turgidum*), herbe vivace des dunes, est récoltée à la main. Les Touaregs utilisent la paille dans les travaux de sparterie et en particulier pour la fabrication de la natte-paravent (*asabar*), mobilier intérieur des tentes. On se sert de la cendre de ses tiges comme substitut du natron pour être mélangée au tabac à chiquer.

Agərof, *tagəroft* (*Tribulus terrestris*) est une plante rampante dont les graines, aux piquants moins nombreux et plus courts que ceux du *cram-cram*, rend la marche très pénible autour des points d'eau où elle est répandue par les troupeaux qui véhiculent ses graines accrochées à leur pelage. Le goût est réputé amer, et on se résout à sa consommation qu'en cas de disette grave ; d'où le nom de *azve-tay-n-agərof*, l'année de l'*agərof* pour 1914 et 1931 dans le calendrier des Iwellemmeden Kel Denneg, qui furent des années de sécheresse et de famine.

Ašayor (*Sorghum æthiopicum*) est un sorgho sauvage récolté à la main. Dans les plaines argileuses de l'Eghazer, à l'ouest de Tegidda-n-Tesemt, *ašayor*, en bonne année, couvre sans espèces concurrentes d'immenses espaces, au point qu'on dirait des champs de céréales cultivées s'étendant à perte de vue.

Tamasalt (*Boerhavia coccinea*), petite plante rampante à racine pivotante possède des graines que les femmes rassemblent avec leur petit balai (*azor*).

Emšeken (*Ipomœa verticillata*), plante surtout connue pour ses vertus pour les animaux au cours de la « cure salée », leur donnant force et les préservant d'avitaminoses, peut donner des graines recueillies à la main.

La **fourmilière*** (*teytoft*) est souvent éventrée pour y ramasser les graines enfouies par les insectes. Les femmes partent avec un âne, un fer emmanché pour



Femme appartenant à la tribu des Igdalen, vannant les graines récoltées dans une fourmilière de la plaine d'Asawas, à l'ouest d'Agadez (photo E. Bernus).

creuser, un grand sac en cuir, et un van. Chaque femme s'installe sur une fourmilière et dans le silence déterre les graines qu'elle vanne avant de les rassembler dans le sac. Le silence est indispensable pour une opération qui pourrait provoquer la réaction de génies.

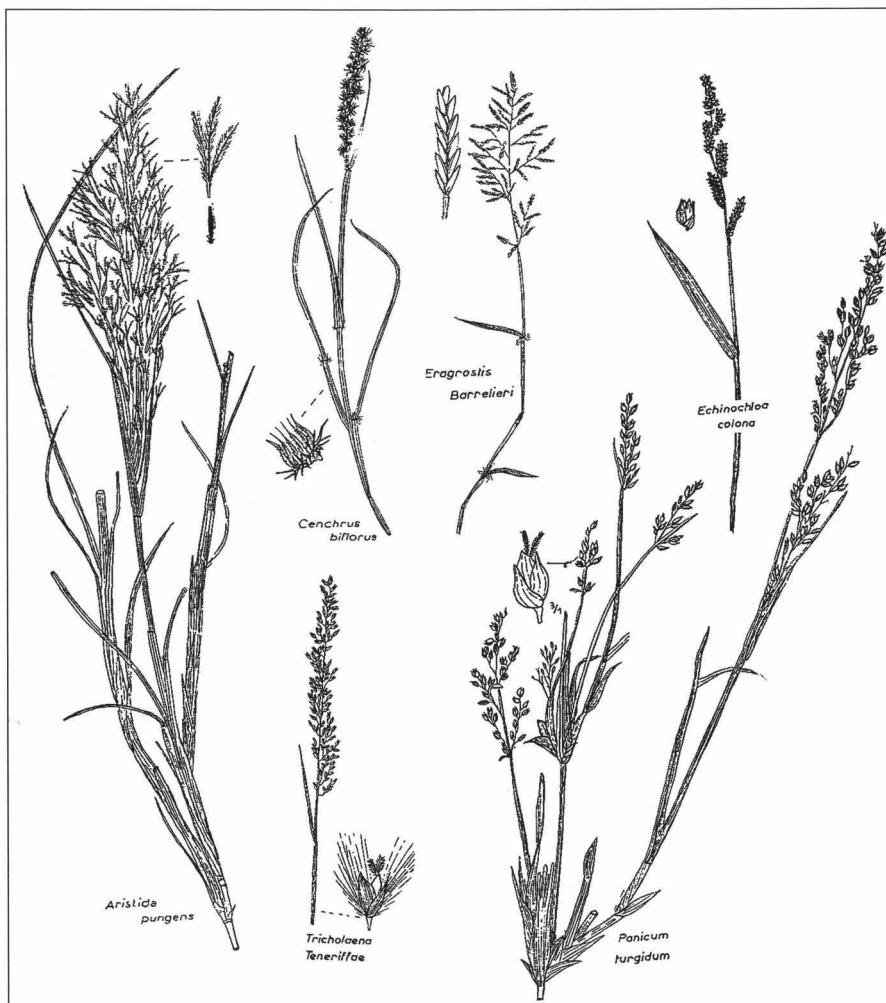
L'évolution

Les récoltes des graines sauvages, si importantes dans toute la zone saharosahélienne, ont tendance à diminuer, pour plusieurs raisons :

Chez les Touaregs et les Arabes, ces récoltes étaient effectuées par la classe servile. Or on sait que les liens qui existaient entre les serfs et leurs maîtres, entre les tribus anciennement servies, si nombreuses en zone méridionale, et leurs chefs, ont tendance à se relâcher sinon à disparaître. Le nombre de captifs de tente vivant encore en symbiose avec leurs maîtres dans les campements diminue ; beaucoup d'entre eux quittent la zone nomade et s'en vont cultiver au sud. La récolte n'est donc plus effectuée comme autrefois par les serviteurs pour leurs maîtres, mais bien souvent aujourd'hui par les ex-captifs à leur propre profit. Ils peuvent encore parfois donner une part de leur récolte dans un échan-

ge de services ou par habitude. Mais les récoltes les plus importantes que nous avons pu observer chez les nomades, étaient le fait de tribus affranchies ou libérées, très pauvres, qui trouvaient là l'essentiel de leur subsistance.

Toutes les tribus anciennement servies (les Bella de l'Ouest nigérien, du Nord du Burkina Faso, de l'Est du Mali par exemple), qui se sont mises à cultiver extensivement le mil sur une grande échelle, continuent à pratiquer les récoltes de graines sauvages pour leur consommation, réservant à la vente sur les marchés la part la plus importante possible du mil qu'ils produisent. On voit donc que ces cueillettes sont toujours vivantes chez les anciens serfs, vivant pauvrement en zone agro-pastorale et également en zone nomade, qui cherchent à diversifier leur économie. L'éclatement de la société touarègue a fait que désormais les spécialisations qui existaient et dont profitaient les hommes libres jouent surtout à l'intérieur de chaque catégorie sociale.



Graminées sauvages du Sahara. *Tricholaena Teneriffae* et *Echinochloa colona* sont absentes du Sahara central et méridional. Le drinn (*Aristida pungens*), le millet (*Panicum turgidum*) et le cram-cram (*Cenchrus biflorus*) fournissent les récoltes les plus abondantes (dessin P. Ozenda).

TABLEAU DES PLANTES FOURNISSANT DES GRAINES				
FAMILLE BOTANIQUE	NOM TAMÁHAQ	NOM LATIN	NOM ARABE	NOM VULGAIRE
1. Aizoacées	1. éhéiefief	<i>Aizoon canariense</i> L.		
	2. tamesalt	<i>Limnium indicum</i> Stocks.		
2. Chenopodiacees	3. aramas	<i>Atriplex halimus</i> L.	guetâf	arroche
	4. taouit	<i>Chenopodium vulvaria</i> L.		
3. Crucifères	5. tanekfait	<i>Eruca sativa</i> L.	harra	roquette
	6. asiar	<i>Eruca vesicaria</i> (L.) Cav.		
	7. aggasit	<i>Morettia canescens</i> Boiss.	lehbalia	
	8. alked	<i>Farsetia hamiltonii</i> Royle.		
4. Cucurbitacées	9. afezou	<i>Colocynthis vulgaris</i> L.	el hadja	coloquinte
5. Graminées	10. toulloult	<i>Panicum turgidum</i> Forsk.	meroka	millet
	11. aremmoud	<i>Aristida pungens</i> Desf.	drinn	drinn
	12. ahrag	<i>Aristida plumosa</i> L.		
	13. bourarda	<i>Aristida adscensionis</i> L.		
	14. touga	<i>Bromus garamas</i> Maire		
	15. isiben	<i>Lolium multiflorum</i> Lam.		ivraie
	16. tajit	<i>Panicum laetum</i> Kunth.		
	17. tagabart	<i>Eragrostis</i> spp. (à petites glumes)		
	18. ouezzag	<i>Eragrostis tremula</i> Hochst.		
		<i>Cenchrus Prieuri</i> Kunth.	cram-cram	cram-cram
		<i>Cenchrus biflorus</i> Roxb.		
6. Légumineuses	19. adreilal	<i>Astragalus vogelii</i> Webb.		
7. Liliacées	20. izéân	<i>Asphodelus tenuifolius</i> Cavan.		
8. Linacées	21. ilatelé	<i>Linum usitatissimum</i> L.	Zeriaât el kettane	lin
9. Nyctaginacées	22. ébdebéd	<i>Boerhavia coccinea</i> Mill.		
10. Ombellifères	23. aséar	<i>Anethum graveolens</i> L.	besbes	aneth
11. Papaveracées	24. agenesnes	<i>Glaucium corniculatum</i> (L.) Curtis.		
12. Portulacées	25. alora	<i>Portulaca oleraca</i> L.	benderakech	pourpier
13. Résédacées	26. abellengad	<i>Reseda villosa</i> Cosson.		
14. Zygophyllacées	27. tagerouft	<i>Tribulus terrester</i> L.	hebàlia	
TABLEAU DES PLANTES FOURNISSANT DES RACINES, ET DES TIGES ALIMENTAIRES				
FAMILLE	NOM TAMÁHAQ	NOM LATIN	NOM ARABE	NOM VULGAIRE
1. Cynomoriacées	1. Aoukal	<i>Cynomorium coccineum</i> L.	tertout	
2. Cyperacées	2. Aleggi	<i>Scirpus holoschoenus</i> L.	semmâr	jonc
	3. Leouliouen	<i>Scirpus maritimus</i> L.	semmâr	jonc
3. Graminées	4. Almès	<i>Phragmites communis</i> L.	lirâa, gsab	roseau
	5. Tesengelt	<i>Erianthus Ravennae</i> (L.) P.B.		
4. Polygonacées	6. Aressou	<i>Calligonum comosum</i> L'Hér.	arta	
5. Orobanchacées	7. Ahliou	<i>Cistanche Phelipaea</i> (L.) P. Cout.	danoun	cistanche
	8. Tamzellit	<i>Orobanche aegyptiaca</i> Pers.		orobanche
	9. Efetekchi	<i>Orobanche cernua</i> Leoffl.		orobanche
6. Typhacées	10. Tahlé	<i>Typha elephantina</i> Roxb.	berdi	massette
	11. Akeiouod	<i>Typha australis</i> Schum. et Thonn.		typha
7. Terfeziacées	12. Tarfest	<i>Terfezia ovalispora</i> (Pat.)	terfas	terfesse, truffe blanche
GOMMES ALIMENTAIRES				
FAMILLE	NOM TAMÁHAQ	NOM LATIN		
Légumineuses	Abelerlar Aberoug gommès de l'abser et tamat	<i>Acacia Raddiana</i> Savi <i>Acacia Seyal</i> Del.		
ESPÈCES FOURNISSANT DES MANNES ALIMENTAIRES				
Tamaricacées	Tabarekkat	<i>Tamarix aphylla</i> (L.) Karst.		
	Azaoua	<i>Tamarix gallica</i> L.		
Graminées	Ebesteou	<i>Imperata cylindrica</i> (L.) P.B.		
	Tesengelt	<i>Erianthus Ravennae</i> L.		
Palmiers	Tazzait	<i>Phoenix dactylifera</i> L.		
* Les signes diacritiques des noms vernaculaires ont été supprimés				
(Tableau dressé par M. Gast)				

En second lieu, la culture du mil ne peut s'étendre en zone sahélienne et le front pionnier progresse d'année en année vers le nord, au point que le gouvernement nigérien a dû établir une législation pour protéger la zone à vocation pastorale. Le mil est aujourd'hui apporté sur tous les puits par les agriculteurs eux-mêmes, qui reviennent l'échanger contre moutons ou chèvres, ou le vendre contre argent. L'habitude de la consommation du mil et du sorgho est entrée dans tous les campements ; et par là, on néglige un travail long et minutieux, qui réclame une main d'œuvre considérable.

Enfin, les Peuls Bororo (qui s'appellent eux-mêmes WoDaaBe), nomades éleveurs de gros troupeaux de bovins, ont envahi depuis une cinquantaine d'années tout le nord de la zone sahélienne jusqu'aux confins du Sahara, région occupée naguère par les seuls Touaregs. Refoulés des zones méridionales par l'évolution démographique, par l'extension des cultures tant vivrières que commerciales (arachide, coton) aboutissant à la réduction ou à la disparition des jachères, ils envahissent les parcours et les prairies septentrionaux : de ce fait, la consommation de fourrage par des troupeaux toujours plus nombreux se fait au détriment du ramassage de graines sauvages destinées à l'alimentation des hommes.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNUS E., 1967, « Cueillette et exploitation des ressources spontanées du Sahel nigérien », in *Cahiers ORSTOM, série Sc. Hum.*, vol. IV, n° 1, 1967 : pp. 31-52.
- BERNUS E., 1988, « Seasonality, climatic fluctuations, and food supplies (Sahelian nomadic pastoral societies) », in *Coping with uncertainty in food supply*, I. de Garine & G.A. Harrison ed., Clarendon Press, Oxford : pp. 318-336.
- BERNUS E., 1992-93, « Des arbres et des herbes aux marges du Sahara », in *Sahara, Preistoria e storia del Sahara*, Milan, n° 5 : pp. 17-28.
- BERNUS E., 1993, *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Paris, L'Harmattan, (cf. Ch. 12, L'utilisation des ressources spontanées, pp.249-258). 1^{re} édition, ORSTOM, 1981.
- BRUNEAU DE MIRÉ Ph., 1956, « Vocabulaire botanique tamajeq » in Bruneau de Miré & Gillet, *Contribution à l'étude de la flore du massif de l'Aïr*, J. Agr. Trop. et Bot. Appl. t. III, Paris, pp. 741-760.
- CHEVALIER A., 1911, « Le riz sauvage de l'Afrique tropicale », in *Journ. Agric. Trop. et Bot. appl.*, T. II : 1-3.
- CHEVALIER A., 1932, *Ressources végétales du Sahara et de ses confins nord et sud*, Paris, Muséum d'Histoire Naturelle, Labor. d'Agron. Trop., 256 p.
- CRÉAC'H P.-V., 1949, « Les problèmes des mois de disette au Moyen Tchad ». *Les aliments végétaux de remplacement*, in *Conf. Interafric. sur l'alimentation et la nutrition*, Dschang, Cameroun : pp. 291-295.
- CRÉAC'H P., 1993, *Se nourrir au Sahel. L'alimentation au Tchad 1937-1939*, Paris, L'Harmattan, 298 p.
- GAST M., 1968, *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Étude ethnographique*, Mémoire du C.R.A.P.E., VIII, Paris, A.M.G., 456 p.
- GAST M., 1969, « Persistance proto-historique dans l'alimentation des populations du Sahara central », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, VI, Aix-en-Provence : pp. 89-93.
- GAST M., 1972, « Céréales et pseudo-céréales du Sahara central (Ahaggar), I, Usages et valeurs alimentaires de quelques graines du Sahara central », in *Jour. d'Agric. Trop. et de Bot. Appl.*, t. XIX, n° 12, pp. 50-55.
- GAST M., « Fourmière », *Encyclopédie berbère*, t. XIX, F44, p. 2926-2928.
- GAST M., « L'alimentation en période de disette au Sahara central », *La Religione della Sete*, Centro studi archeologia africana, Milan, 1998, p. 93-107.

- GAUDIN-HARDING, F. & OULD AOUDIA M., 1972, « Céréales et pseudo-céréales du Sahara central (Ahaggar), II, Analyses de quelques graines de la région de l'Ahaggar », in *Journ. d'Agric. Trop. et de Bot. Appl.*, T. XIX, n° 12, pp. 55-58.
- NICOLAS F., 1950, *Tamesna. Les Ioullemmeden de l'Ouest ou Touareg Kel Dinnik*, Paris, Imprimerie Nationale, 270 p.
- PORTÈRES R., 1958-1959, *Les appellations de céréales en Afrique*, Journ. Agr. Trop. et de Bot. Appl., t. V, n° 1-11, t. VI, n° 1-7.
- TUBIANA M.-J., 1969, « La pratique actuelle de la cueillette chez les Zaghawa du Tchad », in *Journ. d'Agric. Trop. et de Bot. Appl.*, T. XVI, n° 2-5 : pp. 55-83.

FILMOGRAPHIE

- BERNUS E., 1968, *Cram-cram*, CNRS audiovisuel, 16 mm, couleurs, 12 min.
- Produit par le Comité du Film Ethnographique, Musée de l'Homme, Paris, distribué par CNRS audiovisuel, Meudon.
- Un campement de nomades du Niger qui vit presque exclusivement de la récolte du *cram-cram* (*Cenchrus biflorus*).

E. BERNUS

G70. GRAMMATICALISATION

Les linguistes définissent la grammaticalisation comme le processus de spécialisation par lequel une unité (ou un complexe d'unités), à l'origine lexicale, devient progressivement un outil grammatical. De tels phénomènes sont universellement connus dans l'histoire des langues : la quasi-totalité des unités grammaticales, même celles qui forment des paradigmes très restreints et très systématiques – comme les marques du nom, les marques personnelles, temporelles ou aspectuelles du verbe –, proviennent presque toujours du figement d'anciennes unités lexicales. Bien sûr, de tels processus peuvent prendre des siècles, voire des millénaires, pour atteindre le stade d'une grammaticalisation complète, *i.e.* pour que disparaisse toute trace de l'origine lexicale.

On peut également donner au concept de grammaticalisation une définition plus large, dépassant le seul cadre du mouvement de spécialisation du « lexical » vers le « grammatical » et y intégrer aussi des phénomènes de re- ou trans-grammaticalisation où l'on voit des unités grammaticales (ou des phénomènes expressifs) changer de fonction et de statut au cours du développement historique de langue.

La langue berbère, malgré la rareté et l'obscurité des témoignages sur ses formes anciennes et son développement historique, est un objet particulièrement intéressant du point de vue de l'étude des processus de grammaticalisation. Le paradoxe n'est qu'apparent : si, faute d'une véritable tradition écrite, nous n'avons pas d'accès direct aux évolutions de la langue, nous avons en revanche, à travers la dialectologie des formes synchroniques des innombrables variétés du berbère, un formidable moyen d'observation et de reconstruction, tant au plan des formes que des signifiés. La dispersion de la langue sur une aire géographique immense, sa fragmentation en îlots linguistiques largement indépendants les uns des autres, traits couplés avec une profonde unité structurale, font qu'il est souvent possible de suivre et de comprendre, en synchronie, les transformations

diachroniques et notamment la genèse de nouveaux outils grammaticaux. Fréquemment même, tous les stades d'un processus de grammaticalisation peuvent être relevés de manière simultanée dans les différents dialectes berbères, voire à l'intérieur d'un même dialecte dans ses innombrables variantes locales (ses « parlers » dans la terminologie berbérissante). Coexistent ainsi souvent, dans la diversité berbère, les deux stades extrêmes – et toutes les positions intermédiaires – d'une chaîne de grammaticalisation (Heine, 1992) : la phase initiale du simple assemblage lexical facultatif jusqu'au stade ultime de morphologisation absolue où le matériau de départ est complètement méconnaissable, dans sa forme comme dans sa fonction.

Bien sûr, tous les paradigmes d'indicateurs de relation syntaxique – les prépositions, les conjonctions et connecteurs divers –, et *a fortiori* les adverbes (Chaker, 1985 et 1995/a), proviennent tous d'anciennes unités lexicales, le plus souvent des noms, plus rarement des verbes (cf. Chaker, 1983 & 1984) :

- *ɣef* et *fell* « sur » renvoient à *iɣef* « tête » et *afella* « sommet »
- *yerna* « de plus » (kabyle) au verbe *rnu* « ajouter »
- *drus* « peu » au verbe *idras* « être peu nombreux », etc.

Le nom lui-même n'échappe pas à ce mouvement. Ainsi, il est bien établi (cf. Vycichl, 1957) que la syllabe initiale du nom, dans sa forme masculine *a-/i-* comme dans sa forme féminine *ta-/ti-*, résulte du figement d'un ancien déterminant (marque de définitude) à l'origine facultatif qui précédait le nom.

Mais c'est surtout le système verbal berbère qui est un exemple privilégié de la situation de coexistence de stades d'évolutions décalés, à partir desquels on peut restituer assez précisément des dynamiques linguistiques, souvent très anciennes, parfois encore en cours. Du point de vue de sa morphogenèse, le système verbal berbère apparaît ainsi comme une formidable machine à générer des formes nouvelles par spécialisation d'éléments divers n'appartenant pas au départ à la sphère des déterminations aspectuelles fondamentales du verbe. C'est notamment le cas de :

- de la marque du prétérit intensif du touareg (*allongement vocalique*), sans doute une ancienne marque expressive de durée ou de permanence du procès ;
- de la marque de l'aoriste intensif (*tension de la deuxième radicale*), sans doute une ancienne marque expressive d'intensité et de répétition ;
- du préverbe de futur/non réel *ad* qui est primitivement un déictique ;
- des préverbes divers de l'aoriste intensif marquant la concomitance ou la durée : *ar* (conjonction « jusqu'à ce que »), *la* (ancien verbe *illa* « il est » réduit ?), *da* (locatif « ici »)...
- des auxiliaires verbaux à valeurs diverses : concomitance (*ili* « être »), passé (*ay/tuɣ*), de futur (*rad*, *ddad* ; cf. Leguil, 1987/1992).

Refonctionnalisation d'unités grammaticales provenant de paradigmes non-verbaux, recyclage de marques expressives, grammaticalisation d'unités lexicales, notamment des auxiliaires verbaux..., les stratégies les plus diverses de renouvellement de la sémantique verbale sont attestées de manière assez transparente dans le système verbal berbère (cf. Galand, 1977 ; Chaker, 1995/b).

BIBLIOGRAPHIE

AIKHENVALD A., « On the Reconstruction of Syntactic System in Berber-Lybic », *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikation-forschung*, 39/5, 1986.

- APPLEGATE J.-R., « The Berber Languages », *Current Trends in linguistics*, vol. 6, Paris/La Haye, 1970.
- BASSET A., *La langue berbère*, Londres, IAI, 1952 (1969).
- BENTOLILA F., *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère*, SELAF, Paris, 1981.
- BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale, I/II*, NRF-Gallimard, Paris, 1966-1974.
- CHAKER S., *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie) : syntaxe*, Université de Provence, 1983.
- CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (introduction au domaine berbère)*, CNRS, Paris, 1984.
- CHAKER S., « Adverbe », *Encyclopédie berbère*, II, 1985 (p. 157-163).
- CHAKER S., *Linguistique berbère (études de syntaxe et de diachronie)*, Peeters, Paris/Louvain, 1995/a.
- CHAKER S., « Quelques faits de grammaticalisation dans le système verbal berbère », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* (1995) t. V, 1997, p. 101-121.
- COHEN D., « Les langues chamito-sémitiques », *Le langage*, NRF-Gallimard (« La Pléiade »), Paris, 1968.
- COHEN D., *Études de linguistique sémitique et arabe*, Mouton, La Haye, 1970.
- COHEN D., « Problèmes de linguistique chamito-sémitique », *Revue des Études islamiques*, XL/1, 1972.
- COHEN D., *La phrase nominale et l'évolution du système verbal en sémitique. Étude de syntaxe historique*, Peeters, Paris/Louvain, 1984.
- GALAND L., « Continuité et renouvellement d'un système verbal : le cas du berbère », *BSLP*, LXXII/1, 1977.
- GALAND L., Les emplois de l'aoriste sans particule en berbère, *Proceedings 4th International Hamito-Semitic Congress*, 1987.
- HEINE B., « Grammaticalization chains », *Studies in Languages*, 19/2, 1992 (p. 335-365).
- LEGUIL A., *Structures prédictives en berbère*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Paris-III, 3 tomes, 1987. La partie synthèse de ce travail a fait l'objet d'une publication sous le titre :
- LEGUIL A., *Structures prédictives en berbère*, Bilan et perspectives, L'Harmattan, Paris, 1992.
- MAROUZEAU J., *Lexique de la terminologie linguistique...*, Paris, 1951.
- MEILLET A., *Linguistique historique et linguistique générale* (I et II), Champion/Klincksieck, Paris, 1952/1975 (rééd.).
- PENCHOEN Th.-G., *Étude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Napoli (= *Studi Magrebini V*), 1973/a.
- PENCHOEN Th.-G., *Tamazight of the Ayt Ndhir*, Undena Publications, Los Angeles, 1973/b.
- PRASSE K.-G., *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Akademisk Forlag (IV-V : Nom; VI-VIII : Verbe), Copenhagen, 1972-74.
- PRASSE K.-G., « The values of the tenses in Tuareg (Berber) », *Orientalia Suecana*, 33-35, 1986.
- VYICHL W., « L'article défini en berbère », *Mémorial André Basset*, A. Maisonneuve, Paris, 1957. Voir aussi : *Études et documents berbères*, 1, 1986.
- VYICHL W., « Der Ursprung der Partikel *ad-* zur Bildung des Konjunktivs, des Optativs und des Futurum im Berberischen », *Frankfurter afrikanistische Blätter*, 4.

G71. GRAPHISME (voir Écriture)

G72. GRÉGOIRE

Revêtu de la très haute dignité de *patrice* et peut-être parent de l'empereur Héraclius, Grégoire (Flavius Gregorius d'après une inscription de Timgad, CIL VIII 2389) devint, sinon dès 637, en tout cas avant juillet 645, exarque d'Afrique, c'est-à-dire chef suprême des armées et gouverneur général des provinces byzantines d'Afrique, « un véritable vice-empereur » selon la définition de Ch. Diehl. D'après les historiens arabes, son pouvoir se serait étendu « de Tripoli jusqu'à Tanger ». En fait, outre les cités côtières de Tripolitaine et quelques villes du littoral maurétanien, l'autorité de l'exarque s'exerçait alors surtout sur les trois anciennes provinces de Numidie, Proconsulaire et Byzacène : encore très urbanisées, riches et paisibles, celles-ci représentaient la partie la plus importante de l'occident byzantin.

Cependant deux graves problèmes, la crise monothélite et l'invasion arabe, affectaient l'Empire en ce début des années 640, et Grégoire y fut très tôt directement confronté. À la suite de l'occupation musulmane de la Syrie et de l'Égypte, de nombreux chrétiens non orthodoxes, monophysites ou monothélites, avaient fui en Afrique, bientôt rejoints, peut-être dès 642, par un ardent défenseur de la seconde hérésie, le patriarche Pyrrhus. Leur présence et leur prosélytisme soulevèrent bientôt l'hostilité de l'ensemble de l'Église d'Afrique, exaltée par les prédications d'un autre exilé, orthodoxe cette fois, le célèbre Maxime le confesseur. Attaché personnellement à l'orthodoxie, Grégoire soutint Maxime dans son combat, en particulier en assistant à Carthage à un fameux débat contradictoire qui l'opposa en juillet 645 à Pyrrhus. Mais la situation de l'exarque devint vite délicate, car au même moment, à Constantinople, le jeune empereur Constant II adoptait à nouveau une attitude ambiguë, en ne condamnant pas



Le Forum de Sbeitla et son enceinte (photo G. Camps).

explicitement le monothélisme. La situation de l'exarque se compliqua encore en 646 quand, spontanément, quatre conciles régionaux d'Afrique, en Maurétanie, Numidie, Byzacène et Proconsulaire, prirent radicalement position contre l'hérésie et adressèrent à l'empereur une lettre en ce sens. À ce moment, rien d'irréversible ne semblait cependant encore accompli ; pourtant, à la fin de la même année, Grégoire décida de rompre avec Constantinople.

Cette sécession africaine reste encore très mystérieuse pour les historiens, en particulier quant aux motivations de Grégoire : fut-il sincèrement indigné par la situation religieuse ? Voulut-il seulement profiter du désordre que celle-ci créait pour assouvir ses ambitions ? Ou, car la menace arabe était très pressante depuis les raids de 642-643 sur la Cyrénaïque et la Tripolitaine, tenta-t-il de prendre en main seul la défense de l'Afrique à la place d'un Empire qui paraissait sur tous les fronts totalement débordé ? Rien ne permet réellement de privilégier une hypothèse. La nature de la sécession elle-même n'est pas claire. Sur la foi de divers chroniqueurs comme Théophane (qui qualifie significativement Grégoire de « tyran ») et Michel le Syrien (pour qui « Grégoire, patrice d'Afrique, se révolta contre Constant »), et surtout d'historiens arabes comme Ibn Abd al Hakam, qui écrit que « Jurjir (Grégoire) s'était révolté contre son maître et avait fait frapper des dinars à sa propre effigie », on conclut généralement que l'exarque se proclama empereur en 646. Toutefois, l'absence jusqu'à présent de découverte de monnaies de Grégoire, et le maintien au contraire d'une frappe de pièces de Constant II à Carthage jusqu'en 647 ont conduit à mettre en doute cette thèse d'une usurpation au plein sens du terme (cf. Slim, 1982).

En fait, une seule certitude paraît établie : malgré la popularité dont il jouit, et en dépit de l'effort de mobilisation qu'il s'efforça de réaliser, l'aventure de Grégoire fut très brève. Fort de l'autorisation du calife Othman, le gouverneur arabe d'Égypte Abdallah ibn Sad lança en effet en 647 une grande expédition contre l'Afrique byzantine. Grégoire, pour l'arrêter, concentra ses troupes à Sufetula (Sbeitla), et fit appel à de nombreuses tribus maures alliées (les sources arabes, non sans une évidente exagération, parlent d'une armée de 100 000, 120 000 ou même 200 000 hommes). Les chefs de ces tribus se mobilisèrent en vertu des traités qui les liaient au pouvoir romain, mais aussi probablement à cause de leur christianisation depuis longtemps acquise. Leur aide ne fut cependant pas suffisante : la bataille de Sbeitla fut un désastre, qui allait pour de longs mois livrer la Byzacène aux pillages des armées arabes.

À peine évoquée dans les sources gréco-latines, cette bataille prit très vite au contraire une place tout à fait exceptionnelle dans la littérature arabe, en s'enjolivant de légendes de plus en plus riches sur la mort de Grégoire et surtout sur le destin de sa fille. Selon les récits les plus répandus, celle-ci avait été promise par son père au guerrier qui tuerait Abdallah ibn Sad, et offerte en retour par le général musulman à celui qui tuerait Grégoire. Ce fut le héros Ibn al Zubair qui réussit cet exploit. Il emmena donc la jeune fille « vers le Hedjaz » ; mais peu après, elle se suicida sur la route, en se jetant du haut du chameau qui l'emportait... D'autres textes mettent en valeur l'extraordinaire butin saisi à Sbeitla et dans les cités voisines de Byzacène, ainsi que les problèmes de partage qui se posèrent alors. De toute évidence, ce premier contact avec les régions centrales de la vieille et riche Afrique romaine marqua pour longtemps l'imaginaire des conquérants de l'Islam, et c'est avant tout ce qui assura dans la littérature arabe la célébrité de Grégoire/Jurjir.

Il est cependant très difficile de déduire de ces textes, tous très postérieurs aux événements, des informations précises sur l'usurpateur. Beaucoup de choses restent en effet très obscures, à commencer par sa mort : le Grec Théophane n'en

dit rien, et dans sa *Chronique* Michel le Syrien affirme qu'il aurait survécu à la défaite et se serait soumis plus tard à Constant II. Même si ce détail est propre aux sources syriaques, la situation de l'Afrique byzantine dans les vingt années qui suivirent la bataille de Sbeitla nous est si mal connue qu'aucune hypothèse ne peut être écartée. Sans préjuger du destin de Grégoire, on conclura donc prudemment que son échec ne marqua de toute façon pas la fin de l'Afrique byzantine. Abdallah ibn Sad, après avoir levé un énorme tribut, repartit en effet vers l'Égypte, et il fallut attendre encore près de vingt-cinq ans avant qu'Okba ibn Nafi n'établisse une présence permanente des Arabes dans ce qui devint alors l'Ifrikiya.

BIBLIOGRAPHIE

- DIEHL Ch., *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896.
 IBN ABD AL HAKAM, trad. A. Gateau, Alger, 1947 (p. 43-55) (liste des autres sources arabes dans Slim, *infra*).
 MICHEL LE SYRIEN, *Chronique*, éd./trad. J.-B. Chabot, t. II, fasc. III, Paris, 1904 (p. 440-441).
 PRINGLE D., *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest*, *Bar, Int. Series* 99, 2 vol., Oxford, 1981.
 SLIM H., « Le trésor de Rougga et l'expédition musulmane de 647 en Ifrikiya », dans R. Guéry, C. Morisson et H. Slim, *Recherches archéologiques à Rougga, III*, Rome, 1982 (p. 76-94).
 THÉOPHANE, *Chronographia*, éd. De Boor, t. 1, Leipzig, 1883 (p. 343).

Y. MODERAN

G73. GRENIERS

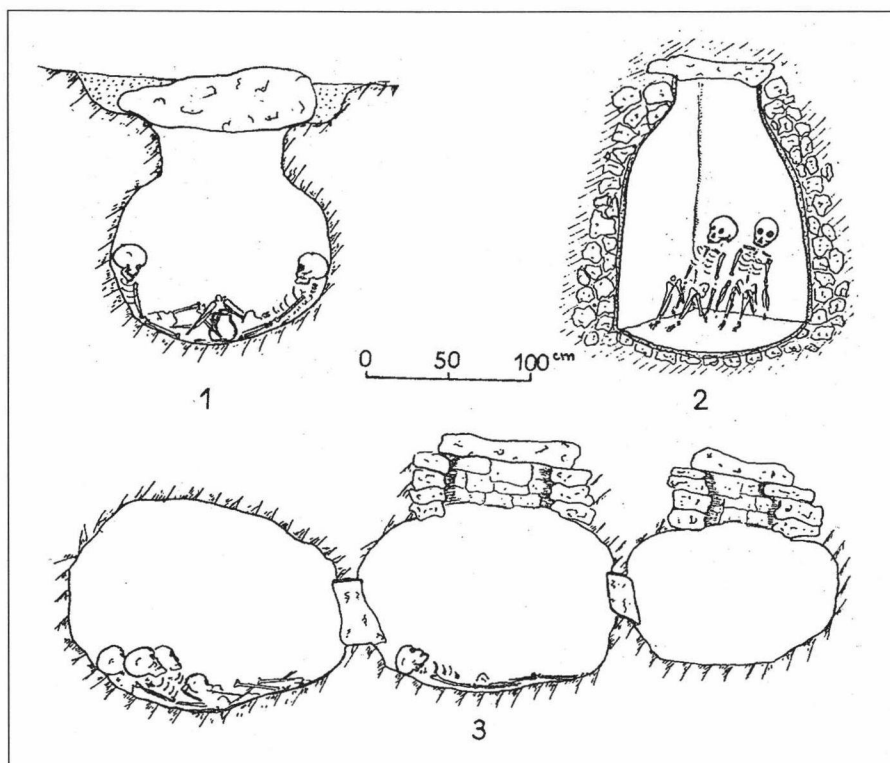
Les sociétés berbères rurales n'ont pas un système unique de conservation des récoltes. Les lieux où sont entreposés et protégés les produits végétaux destinés à la consommation sont très divers.

Le silo creusé dans le sol

Le plus archaïque et le plus commun est le silo creusé dans le sol. Il s'imposait dans la zone semi-aride où règne l'élevage des ovins et où se pratique une céréaliculture risquée. L'existence d'une croûte pédologique près de la surface qui recouvre des sédiments meubles facilite l'aménagement de ces « *matmora* ». Ceux-ci sont de formes diverses et ont parfois servi de sépulture. Les plus communs possèdent un orifice rétréci qui leur donne l'aspect d'une gourde ; d'autres sont simplement cylindriques. Plus rares sont les structures complexes qui possèdent deux puits et une seule cavité de grande taille, ou un seul puits permettant l'accès à deux chambres ou plus.

Les tombes en forme de silo

On a cru longtemps que des silos abandonnés avaient servi de sépulture mais la répartition de ces sépultures dans des « silos » ou plutôt des « tombes en forme de silo » ne peut être négligée. Ces tombes en forme de silo, bien qu'assez rares, caractérisent nettement l'Algérie occidentale et le Maroc alors qu'elles sont absentes de l'Algérie orientale et de la Tunisie. Elles sont, la plupart, munies d'un



Tombes en forme de silo ou silos transformés en sépultures à Sidi Benyebka, à Ouled Mimoun et à Sidi Hamidouche (région d'Oran).

puits vertical, fermé par une dalle. Les plus simples, comme celles de Tit dans la région de Mogador, sont des fosses cylindriques profondes de 2 à 3 m. D'autres, comme celle de Sidi Benyebka (ex. Kléber), en Oranie, ont la forme d'une gourde ayant 1,30 m de diamètre et une profondeur de 1,25 m. Dans cette cavité avaient été déposés deux corps accompagnés d'un pauvre mobilier funéraire constitué de deux vases et de bracelets en bronze. La sépulture collective du lieu-dit les Trembles (70 km au sud d'Oran) était de forme plus complexe : trois chambres creusées dans le « tuf » communiquaient entre elles par des ouvertures qui étaient fermées par des dalles placées de chant. L'accès était assuré par deux puits. Aucun mobilier n'accompagnait les ossements de la sépulture collective qui occupait la chambre dépourvue de puits ; la chambre centrale contenait un squelette allongé sur le dos, aussi dépourvu de mobilier que les précédents.

Que des silos aient été transformés en tombes, cela ne fait aucun doute, mais on ne saurait affirmer que toutes les tombes en forme de silo sont d'anciens magasins transformés en sépulture ; si c'était le cas on ne comprendrait pas pourquoi ce type de sépulture serait cantonné dans la partie occidentale du Maghreb, précisément en face de l'Andalousie où sont connus depuis le Chalcolithique de telles tombes à puits.

Le grenier dans l'habitation : pièce-magasin, akoufi et corbeille

L'autre type de grenier, le plus commun, est simplement une pièce de l'habitation des sédentaires. Cette pièce ne dispose d'aucun élément distinctif, sauf

dans certains cas où une moisson abondante rendit nécessaire la construction de contreforts à l'extérieur pour soutenir les parois. En de nombreuses régions de climats différents, il existe des constructions particulières, à l'extérieur de l'habitation; elles sont à demi-enterrées et couvertes d'un toit en dalles ou branchages. Ces greniers sont connus généralement sous le nom de *damous*.

C'est un autre aménagement qui caractérise la Kabylie du Djurdjura : à l'intérieur de la maison sont disposés sur une banquette, la *tadekwant*, des greniers domestiques, *ikufan* (sing. *akufi*★). Ces grands récipients, en terre crue, ont des formes variées de section circulaire ou carrée, et apparaissent comme des intermédiaires techniques entre la construction et la poterie (voir A151, *Akufi*). Leur dimensions considérables obligent la femme kabyle à modeler sur place les *ikufan* qui ne sont jamais cuits, ce qui explique l'absence de décor peint, remplacé par des motifs en relief, généralement géométriques.

Il existe chez les sédentaires de l'Atlas marocain un genre particulier de grenier domestique qui permet de comprendre comment les potières kabyles sont arrivées à concevoir l'*akufi*. Il s'agit de l'*axuzam* qui est une haute corbeille en roseau, dépourvue de fond, elle a une ouverture rétrécie, comme les jarres à provisions et les *ikufan*; pour rendre ce récipient utilisable, il suffit d'appliquer sur l'armature de roseaux un enduit constitué d'argile, de bouse de vache et de paille hachée.

Dans de nombreuses régions occupées par des sédentaires, il existe, surtout au Maroc, d'autres grandes corbeilles, finement tressées qui sont destinées à la conservation des grains, des légumes secs et des fruits. Ces corbeilles sont souvent juchées sur les terrasses auxquelles elles donnent un relief particulier.



Greniers à demi-souterrains à Aït Raouna, Kabylie littorale, (photo G. Camps).

Un cas particulier : les greniers sur pilotis des Ghomâra

Le grenier sur pilotis tel celui qui apparaît en si grand nombre en Galice et dans les Asturies, au Nord-est de l'Espagne ou celui que construisent les cultivateurs de l'Afrique sahélienne et surtout soudanaise, est inconnu au Maghreb sauf dans une petite région du Rif occidental, chez les Ghomâra (voir E.B., t. XX, G44), le grenier est un édicule construit dans la cour. Coiffé d'un toit de chaume à double pan, il repose sur des pilots qui sont de bois ou des pierres allongées. L'accès aux provisions est assurée par une petite ouverture à laquelle aboutit une échelle primitive. Ces greniers du Rif sont appelés « *heri* », ce qui signifie « entrepôt » en arabe, mais on peut également rattacher ce nom au latin « *horreum* » (pl. *horrea*) qui intervient, sous des formes dérivées diverses, dans la toponymie maghrébine : Aïn Roua*, Horra, Hergla*...

Les greniers fortifiés

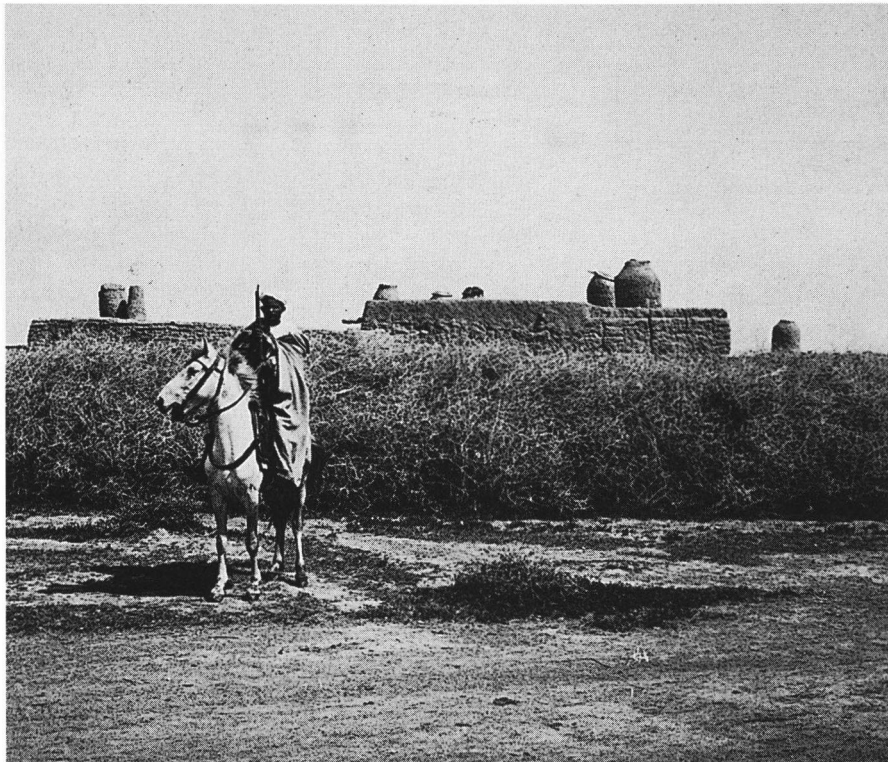
Dans l'ouest du Rif ont été signalés des déplacements de greniers familiaux vers des sites d'accès difficile où sont regroupées ces constructions de dimensions modestes qui donnent à l'agglomération l'aspect d'un village en réduction. L'ensemble est soumis à une réglementation placée sous la sauvegarde d'un homme armé et d'un conseil composé de six ou huit membres. On est manifestement en présence d'une évolution commandée par l'insécurité et dont l'aboutissement est le grenier fortifié, souvent qualifié de collectif, ce qui n'est pas tout à fait exact car dans ces constructions, chaque famille est propriétaire d'une ou plusieurs cellules.

De l'ouest vers l'est, depuis l'Anti-Atlas et le Haut Atlas marocains jusqu'aux monts du Sud tunisien et le Djebel Nefoussa en Tripolitaine, on reconnaît plusieurs types de ces greniers rassemblés dans une enceinte commune dont l'unique porte est surveillée par un gardien.

Les plus spectaculaires sont les « *agadir** » (pl. *igudar*) du pays chleuh au sud-ouest du Maroc, (voir E.B., t. II, A86). Parfois le village dont dépend l'agadir est dominé par celui-ci, mais le plus grand nombre de ces constructions défensives sont isolées, surtout lorsqu'elles appartiennent à plusieurs villages d'une même fraction. À l'intérieur de l'enceinte aveugle, la seule ouverture étant la porte, étroite et souvent bardée de clous et de plaques de fer, se pressent sur trois, quatre ou même cinq étages, des logettes dont l'accès périlleux était mal assuré par des dalles en saillie. Près de l'unique porte, se trouvait, à l'intérieur, la loge du gardien et les magasins dans lesquels étaient versés les sommes ou les produits prévus par une charte pour l'entretien de l'agadir, et le cas échéant, celui du marabout, qui assure à la fraction et à l'agadir, la protection divine. Nombreux sont les agadirs dans lesquels se trouve une mosquée dont le mihrab fait saillie sur le mur d'enceinte. En cas de conflit avec des voisins ou les troupes du sultan, l'agadir devenait une place forte, qui, en l'absence d'artillerie, pouvait résister longtemps. Certains possèdent une porte en chicane, voire un poste de garde.

Depuis le XVI^e siècle (charte de l'agadir des Idouska Oufella), et vraisemblablement longtemps auparavant, l'administration de l'agadir était régie par des textes de langue chleuh mais écrits en caractères arabes.

Le grenier fortifié s'étend au Haut Atlas et dans le Moyen Atlas, où cette construction porte le nom d'*irherm*. Contrairement à l'agadir, l'*irherm*, qui ne possède au plus que deux ou trois douzaines de chambres, est un magasin familial. Mais la disposition intérieure, loges et leur accès, citerne, porte unique, présence d'un garde armé, est identique dans les deux types de constructions. Selon les régions, les agadirs sont bâtis en terre (surtout dans l'Anti-Atlas) ou en pierres.



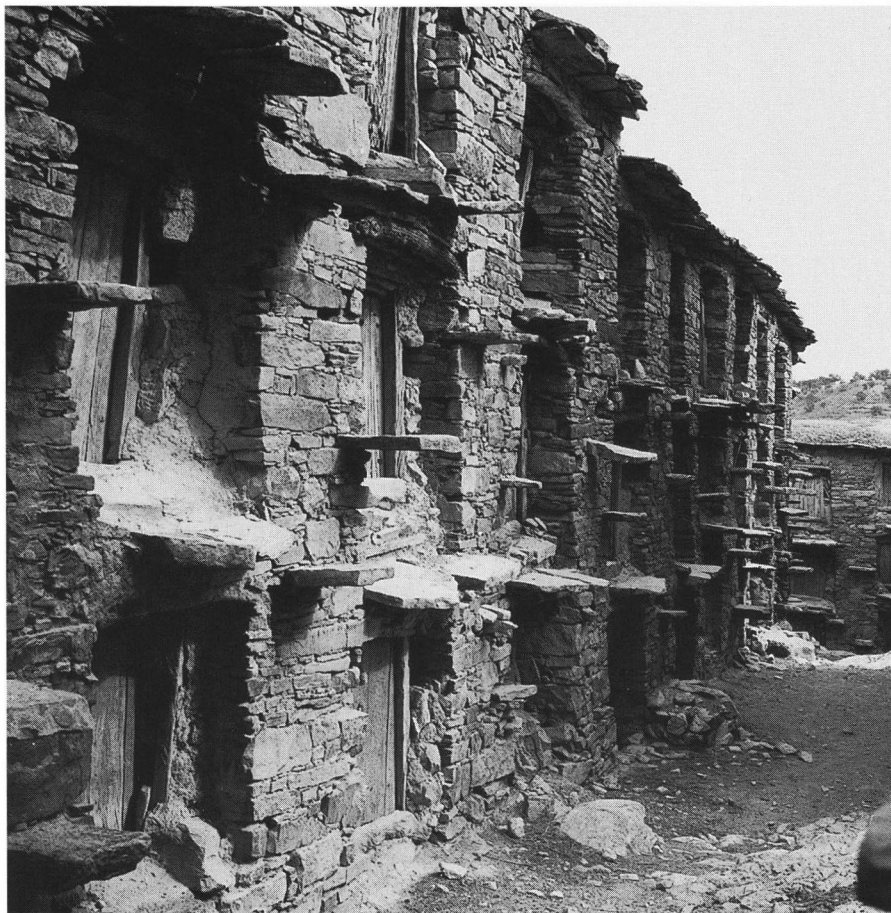
Corbeilles à provisions sur les terrasses des maisons,
dans le Haouz de Marrakech (photo E. Laoust).

En Algérie, le massif berbère de l'Aurès* possède des magasins collectifs situés généralement en des sites défensifs. Dans la littérature, ils sont cités, le plus souvent, sous leur nom arabe de *guelaa*, les Chaouïa les appellent « *taq'liath* ». Dès 1878, E. Masqueray nous laissait une description pittoresque de ces nids d'aigle. Pour y accéder, il faut emprunter un chemin à peine visible qui court entre les blocs. Le long de son parcours, il est parfois extérieur au rocher : des perches dont une extrémité est enfoncée dans quelque fissure supportent des dalles légères ou des traverses en bois. En d'autres points le parcours devient souterrain avant de déboucher brusquement dans une cour à ciel ouvert sur laquelle s'ouvrent les loges dans lesquelles les familles entreposent leurs provisions de grain, de fruits secs ainsi que des vêtements et autres biens. Ces cellules sont, comme dans les agadirs marocains ou les *ghorfa* tunisiens construites sur plusieurs étages, on y accède à l'aide de troncs d'arbres simplement encochés. L'aspect extérieur de la *taq'liath* est comparable à celui des agadirs marocains. Ces constructions altièrres, à façade aveugle, dont les murs en pierres sèches sont renforcés par des chaînages de cèdre, ont l'aspect de forteresses et servaient en cas de conflit d'ultime retranchement. La présence d'une citerne ou d'un puits permettait aux défenseurs de soutenir un siège de longue durée et justifiait la dénomination arabe de *guelaa*.

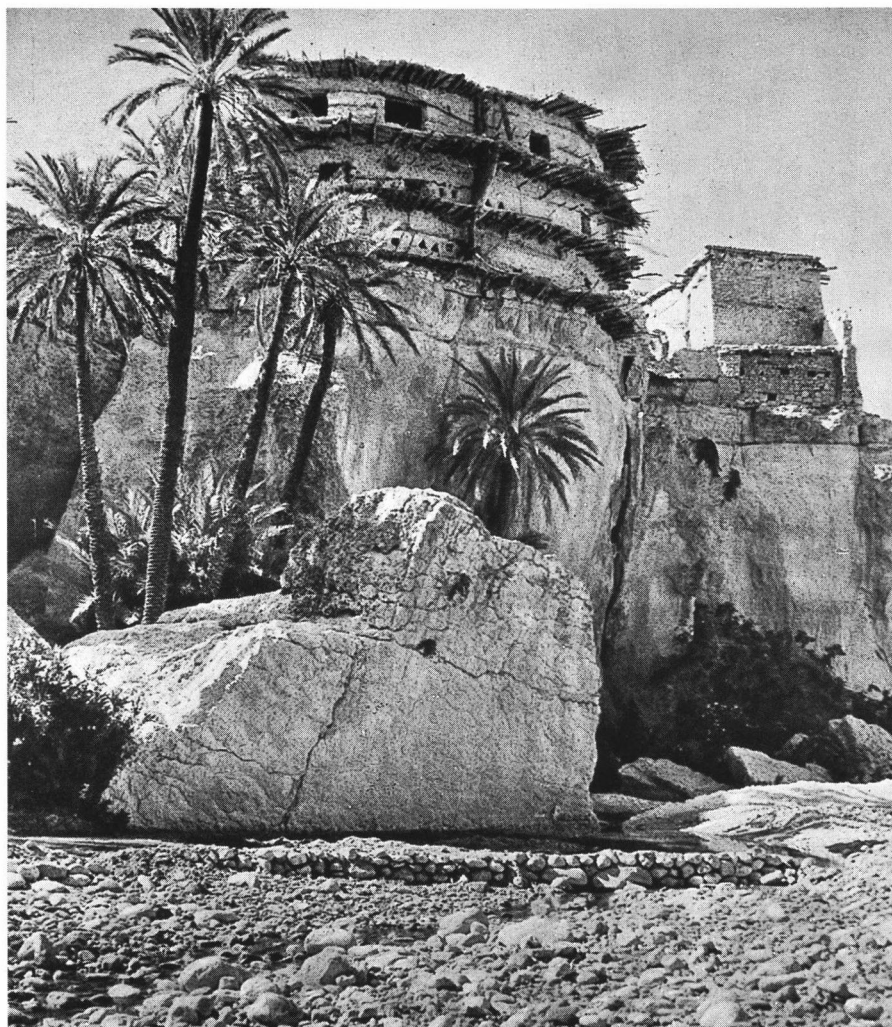
Le Sud tunisien et le Djebel Nefoussa tripoliteain possèdent eux aussi des greniers qui sont des constructions collectives de caractère défensif, appelés généralement *ghorfa** dans la littérature touristique, mais ce terme s'applique à la cellule isolée ou à l'habitation couverte d'une voûte en berceau. Le grenier ou

magasin défensif constitué de l'agrégat de cellules voûtées porte le nom de *gasr*. Traditionnellement, il occupait un piton, au sommet de villages aujourd'hui abandonnés. Dans le djebel, ces anciens villages étaient en grande partie troglodytiques; le *gasr* ou *ksar* était, avec la mosquée, la principale manifestation de l'architecture djebala; mais ce type de construction n'est pas limité au plateau du Dahar* et à son rebord oriental, le djebel Demer*. Dans la plaine de la Djef-fara, les magasins collectifs et défensifs étaient aussi nombreux et c'est là que se dressaient les ensembles les plus importants, comme les « ghorfa » de Médenine*. À la différence des constructions marocaines ou chaouiïa; la ghorfa, structure élémentaire des greniers tunisiens, est toujours voûtée.

Agadir, guelaa, *gasr* présentent de l'Atlantique à la petite Syrte trop de traits communs pour ne pas être comptés comme autant de manifestations d'une vieille civilisation rurale parfaitement adaptée au climat semi-aride. J. Despois a montré que la raison d'être de ces greniers paraît être à la fois une insécurité ancienne et généralisée, l'abandon total ou partiel des villages en raison d'une transhumance hivernale et l'irrégularité des récoltes. Ces caractères s'ajoutent aux données linguistiques (maintien du berbère) et techniques (cultures en terrasses irriguées) pour confirmer le caractère berbère de ces greniers fortifiés.



Agadir de Fri-Fri (Anti-Atlas) (photo G. Camps).



Guelaa (*Taq'liath*) de Benian, Aurès (photo M. Bovis).

Les greniers de falaise

Il est une autre catégorie de greniers collectifs qui intéressa moins les ethnologues ; ce sont les magasins établis sur les corniches et les flancs des canyons du Haut Atlas. Les montagnards distinguent d'une part les greniers de falaise proprement dits qui sont nommés *iɣem n-uyulid* et d'autre part des ensembles qui ne sont plus en activité et qu'ils attribuent aux Chrétiens (*iɣem n-irrumin*) ou plus précisément aux Portugais (*qsar bortgis*).

Les greniers de falaise seraient issus d'une institution assez récente datant du XVII^e ou XVIII^e siècles et dont les rares exemples répertoriés se situent chez les Ayt 'Abdi, en pays Sokhmân. Aménagés le long de la falaise à l'aide de poutres encastrees dans les fissures de la roche et réunies entre elles par des dalles, les espaces libres sont divisées en cases (*tihuma*) dans lesquelles les transhumants déposent leurs réserves d'huile, de grain, de laine. À ces fonctions économiques, s'ajoutent les problèmes de sauvegarde en période de troubles. Il suffisait de retirer quelques

poutres pour rendre impossible l'accès à l'*iyem*, exercice auquel se livraient les gardiens tous les soirs afin de déjouer toute tentative d'attaque nocturne. Le plus grand de ces greniers est l'*Iyem n-Tihoua n-Ouwejjyal*⁴, situé au sud de Boutferda, chez les Ayt Sokhmân. Il comptait, au moment de son apogée, quelque 370 cases, il est aujourd'hui partiellement ruiné (Fougerolles, 1990). Deux autres greniers de falaise sont connus chez les Ayt Abdi n-Kousser et chez les Ayt Benn-deq. Le premier comptait, dans son état primitif, 130 cases, partiellement détruit pendant les opérations militaires de 1933, il était de nouveau en service en 1950 (Jacques-Meunié 1951). Quant au second, il était en fonction pendant la décennie 1950-1960 mais serait actuellement désaffecté (Domenech, 1989).

Il est reconnu à ces *iyerman* un caractère sacré ; ce sont des sanctuaires inviolables (*horm*). À ce titre tout méfait commis à l'intérieur de l'enceinte était immanquablement puni de même que tout acte de violence. À Tihouna n-Ouwejjyal, hommes et bêtes étaient placés sous la baraka de Sidi Bou Bekr. Les serpents y étaient tolérés et assuraient la protection du grain en avalant les rongeurs. Ces mêmes reptiles reconnaissaient, à son sifflet, le propriétaire de la case qu'ils occupaient et s'abstenaient de l'attaquer (Hart, 1984).

Dans l'Atlas de nombreuses légendes associent des vestiges de greniers de falaise et une ancienne présence chrétienne. Ainsi dans le haut oued el-Abid, le piton rocheux de l'Ifou, à Taâdlount, est appelé *qsar bortgis*. Est désigné comme *Iyem n-irrumin*, tout vestige d'aménagement de falaise, murettes, abri agrandi etc. qui sont attribués à d'anciennes communautés chrétiennes, en particulier celles du Moyen Atlas contre lesquelles Idriss I^{er} aurait fait campagne. Les grottes plus ou moins aménagées, chez les Ayt Seghrouchen du Kandar, sont dites *Ifri n-urru-mi* ; la même appellation est donnée au lieu-dit Ikhf n-Oulgoum, dans le Haut Atlas, chez les Ayt Bou Guemmez.

Les greniers au Sahara

Chez les sédentaires des oasis du Sahara, on trouve les principales formes de conservation des récoltes rencontrées dans le Nord mais seul, selon R. Capot-Rey (1956), le Gourara* possède des greniers fortifiés comparables aux agadirs, guelaa et gasr (ghorfa) des montagnes présahariennes. Ces greniers conservent l'aspect de forteresses (*Kasbah*), certains sont même entourés d'un fossé. L'intérieur présente la même disposition que les greniers défensifs du nord : les cellules sont disposées des deux côtés de la ruelle centrale. Ces loges sont tantôt construites en pierres plates liées au mortier d'argile, tantôt creusées dans le banc de grès tendre.

Ailleurs, le grenier domestique occupe une pièce de la maison, le *maghzen*, avec des emplacements séparés pour les produits autres que le grain et les dattes. Au Tidikelt, chaque habitation possède, en plus du *maghzen* un grenier non couvert où achèvent de mûrir les épis de blé cueillis verts ; mesure conservatoire contre les dégâts des moineaux.

Dans les massifs du Sahara central et méridional les nomades, Touaregs, Maures et Toubous ne disposent jamais de grande quantité de grain à déposer et cacher dans de vrais greniers. Chez les Kel Ahaggar, il existe un vocabulaire très riche pour désigner les différents abris naturels ou aménagés dans lesquels sont entreposés provisions et bagages (M. Gast, 1968). Un procédé très répandu, la *taddat*, consiste à cacher les sacs de provisions sous un tas de pierres plates que l'on confond facilement avec un tumulus préislamique. D'autres petites constructions turriformes, les *agror*, servent de cages aux cabris pendant la nuit et peuvent accessoirement recevoir des provisions. Les autres types de gre-

niers sont connus ailleurs ; on retrouve les silos entièrement creusés dans le sol, comme les *matemora* du Tell, les chambres construites à demi-enterrées (*damous*) et les silos « aériens » qui sont entièrement construits, enfin les pièces qui servent de magasins dans les maisons en toub des sédentaires.

BIBLIOGRAPHIE

- BASANIA R. et SAYAD E., *Habitats traditionnels et structures familiales en Kabylie*, Mém. du CRAPE, XXIII, ALGER, 1974.
- BISSEON J., *Le Gourara*, Alger, IRS, 1957.
- CAMPS G., « Sur trois types peu connus de monuments funéraires nord-africains », *BSPF*, t. 56, 1959, p. 101-108.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires préhistoriques*, Paris, AMG, 1961, (Tombes en forme de silo, p. 113-115).
- CAPOT-REY R., « Greniers domestiques et greniers fortifiés au Sahara. Le cas du Gourara », *Trav. de l'IRS*, t. XIV, 1956, p. 138-158.
- COUVREUR G., « La vie pastorale dans le Haut Atlas central ». *Rev. de Géogr. maroc.*, n° 13, 1968, p. 42.
- DESPOIS J., *L'Afrique du Nord*, PUF, 1949.
- DESPOIS J., « Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord », *Les Cahiers de Tunisie*, n° 1, 1953, p. 38-58.
- DUPAS P., « Note sur les magasins collectifs du Haut Atlas occidental. Tribu des Ida ou Mahmoud et des Seksaoua », *Hespéris*, t. IX, 1929, p. 303-321.
- ECHALLIER J.-Cl., *Villages désertés et structures agraires anciennes au Touat et au Gourara*, Paris, AMG, 1972.
- ECHALLIER J.-Cl., « Forteresses berbères du Gourara », *Libyca*, t. XXI, 1973, p. 243-302.
- FAUBLEE-URBAIN M., « Magasins collectifs de l'oued el-Abiod (Aurès) », *Journ. de la Soc des African.*, t. XXI, p. 1951, p. 139-150.
- FAUBLEE-URBAIN M., « Sceaux de magasins collectifs (Aurès) », *Journ de la Soc des African.*, t. XXV, 1955, p. 19-23.
- FOUGEROLLES A., *Le Haut-Atlas*, Grenoble, Glénat, 1990, (p. 146-148.)
- GAST M., *Alimentation des populations de l'Aghaggar. Étude ethnographique*, Mém. du CRAPE, t. VIII, Paris, AMG, 1968.
- GAUDRY M., *La femme chaouïa de l'Aurès. Étude de sociologie berbère*, Paris, Geuthner, 1929.
- GELLNER E., *Saints of the Atlas*, Londres, Weindelfeld & Nicolson, 1969.
- GUENOUN S., *La montagne berbère : les Aït Oumalou et le pays Zaïan*, Rabat, Omnia, 1933.
- HANOTEAU A. et LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Challamel, 1893.
- HART D.-M., « The Aït Sukhman », *ROMM*, n° 36, 1984, p. 141-142.
- JACQUES-MEUNIE Dj., *Greniers-Citadelles au Maroc*, Paris, AMG, 1951, (vol. 1, p. 161-165, vol. 2, p. 109.)
- JACQUES-MEUNIE Dj., « Les greniers collectifs au Maroc », *Journ de la Soc des African.*, t. XIV, 1944, p. 1-16.
- JACQUES-MEUNIE Dj., *L'agadir berbère : archaïsme vital. Le grenier de tribu au Maroc*, Paris, 1961.
- LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920.
- LAOUST-CHANTREAUX E., *Kabylie côté femmes. La vie féminine à Aït Hichem 1937-1939. Notes d'ethnographie*, Aix-en-Provence, Édisud, 1990.
- LEFEBURE C., « Réserves céréalières et société : l'ensilage chez les Marocains », *Les techniques de conservation des grains à long terme*, Paris, CNRS, 1985, 3, fasc. 1, p. 225.
- MARTIN Cdt., « En pays Aït Abbès et Aït bou Guemmez au Tizi n'Aït Imi », *Rev. de Géogr. maroc.*, 1927, p. 277-288.

- MASQUERAY E., « Le Djebel Chechar », *Revue africaine*, t. XXII, 1878, p. 120-144.
 MONTAGNE R., *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas. L'agadir des Ikounka*, Paris, 1930.
 PEYRON M., « Les Ayt Yafelman », *ROMM*, 1984, p. 132.
 PEYRON M., *Great Atlas traverse*, West Col Production, 1990.
 SEGONZAC R. de, *Au cœur de l'Atlas : mission au Maroc 1904-1905*, Paris, Larose, 1910.
 YVER G., « Awras », *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, Paris, 1975, p. 793-794.

E.B., M. PEYRON,
 J. VIGNET-ZUNZ

G74. GUANCHES (voir Canaries)

G75. GUBUL

Tribu musulame* nommée dans une inscription de Theveste (*I.L. Alg* 1, 3134). Comme d'autres ensembles tribaux de l'ancienne Numidie, les Musulames semblent avoir pris la tête d'une confédération qui s'est heurtée à l'hégémonie romaine en plusieurs occasions dont la Guerre de Tacfarinas* est la plus célèbre. La mention de *tribu* accolée au nom Gubul, et non celle de *gens** fait penser à C. Hamdoune (voir G 28, Gens), qui suit S. Gsell, que le groupe ainsi désigné fait référence à un ensemble d'agnats, ou à un clan, ce qui en ferait l'équivalent de la « fraction » des époques turque et française. La même formulation est appliquée dans une épitaphe d'Henrich Gourine au sud de Madaure (*I. L. Alg.* I, 2836), malheureusement le nom de la tribu a disparu, mais nous savons que le territoire de Madaure était limitrophe de celui des Musulames (*I. L. Alg.* I, 2828 et 2829). Il est donc vraisemblable que l'inconnu d'Henrich Gourine appartint à un clan de la confédération musulame.

Le nom de la tribu Gubul semble avoir survécu jusqu'à nos jours dans le nom donné au Djebel Gouboul, à 25 km au nord-ouest de Thelepte, et dans celui de l'oued qui coule à proximité.

Le bornage administratif du territoire de la confédération musulame, effectué au début du II^e siècle, nous est bien connu dans les parties nord et ouest, il n'en est pas de même pour les régions sud et est. Il ne semble pas que le territoire laissé aux Musulames ait compris, au sud, la région voisine de Thelepte et du Djebel Gouboul; mais nous ne pouvons oublier que le bornage impérial avait été nécessairement restrictif et qu'auparavant une partie des Musulames, la tribu Gubul, avait fort bien pu occuper la steppe de la région de Feriana* et donner son nom au Djebel Gouboul à moins que ce ne soit elle qui ait tiré son nom de celui de la montagne.

BIBLIOGRAPHIE

- BENABOU M., *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, Maspéro, 1973
 CAMPS G., *Massimissa ou les débuts de l'Histoire. Libyca, Archéol. Epigr.* t. VIII, 1960.
 CARTON Dr., « Inscription relative au territoire des Musulames », *C.R.A.I.B.L.*, 1923, p. 71-73
 DESANGES J., *Catalogue des Tribus africaines de l'Antiquité classique*, Dakar, 1962
 DESANGES J., « Les territoires gétules de Juba II », *Rev. des Et. Anc.*, t. LXVI, 1964, p. 33-47.

GSELL S. *Hist. anc. de l'Af. du Nord*, t. V, p. 109-112.

LASSÈRE J.-M., *Ubique populus...*, Paris, 1977.

LASSÈRE J.-M., « Un conflit "routier", observations sur les causes de la guerre de Tacfarinas », *Ant. afr.*, t. 18, 1982, p. 11-25.

G. CAMPS

G76. GUDÂLA/GUEZULA

Importante tribu du groupe des Sanhadja au litham (voile) qui occupait la partie sud-occidentale du Sahara. Limités au sud par le Sénégal qui leur doit son nom (Sanhadja = Zénaga = Sénéga), ce sont les plus méridionaux des Sanhadja sahariens. Au nord de leur territoire, deux autres grandes tribus de Voilés, les Lemtuna* et les Massufa* occupaient l'Adrâr mauritanien et la partie méridionale du Sous marocain.

Les Gudâla ou Guezula semblent avoir conservé le nom des Gétules, peuple libyen de l'Antiquité, qui occupait les terres plus ou moins steppiques qui s'étendaient largement au sud des provinces romaines de Maurétanie et d'Africa. Il semble bien que les tribus gétules les plus puissantes, ou du moins les plus entreprenantes, étaient en Maurétanie Tingitane, établies au sud du Bou Regreg (Sala, dans l'Antiquité). D'après une hypothèse de V. Wycichl, le nom antique « Gaetulus » dériverait du berbère *Agadig* dont le pluriel serait *Igudalen*, qui devînt *Gudâla* en arabe.

Les Gudâla jouissaient d'une richesse naturelle fournie par l'Océan : ils recueillaient sur le rivage l'ambre* gris, concrétion intestinale des cachalots. De l'Océan provenaient aussi les grandes tortues marines dont ils consommaient la chair. L'élevage principal était celui des dromadaires.

Selon Ibn Khaldûn les Guezula (autre nom des Gudâla) constituaient l'essentiel du peuplement du Sous qui, au Moyen Âge avait une extension considérable (voir D62 Djebala, G39 Gharb, G44, Ghomera). Dans cette vaste province, ils étaient en concurrence d'abord avec les Lemtouna, leurs frères de race, ensuite avec des Arabes Ma'qil, les Dhawwu Hassan.

Au début du XI^e siècle, les trois tribus sanhadja sont sous la suprématie des Lemtûna mais vers 1035, on ne sait à la suite de quel événement, c'est l'*aṃyar* des Gudâla, Yahya ben Ibrahim, qui exerce l'autorité suprême. S'étant rendu en pèlerinage à La Mekke, il s'arrêta, au retour, à Kairouan où il suivit l'enseignement d'Abou Amran, docteur malékite originaire de Fès. Fasciné par cet enseignement, Yahya ben Ibrahim supplia Abou Amran de lui confier un de ses disciples qui viendrait enseigner à ses contribuables le vrai chemin. Aucune vocation ne s'étant manifestée dans l'auditoire kairouanais, Abou Amran recommanda à Yahya de s'adresser à l'un de ses anciens disciples, Ou Aggag ibn Zellou, qui avait l'avantage d'être un Lemta établi à Mekis, dans le royaume zénète de Sijilmasa. Ou Aggag désigna, à son tour, Abd Allah ibn Yacine, déjà réputé pour son austérité et la profondeur de sa foi, de plus il n'était pas tout à fait un étranger puisque son grand-père avait appartenu à la tribu gudâla. Ibn Yacine vint donc s'établir chez les Lemtûna. C'était un lettré médiocre mais un orateur enflammé ; il prêchait un islam malékite radical et imposait des règles tatillonnes et formelles que Lemtûna et Gudâla supportaient fort mal. Le mécontentement grondait autour du prédicateur ; il éclata au grand jour lorsque mourut son protecteur. Le nouveau maître de la confédération, Yahya ben Omar, ne put empêcher le pillage de sa maison. Ibn Yacine s'enfuit avec quelques fidèles, parmi eux se

trouvaient Yahya ben Omar, le chef de la confédération sanhadja, son frère Abou Bekr qui devait lui succéder, et quelques notables, dont sept Gudâla. C'est ainsi que commença l'aventure almoravide* qui mena ces Berbères sahariens jusqu'à Alger et en Espagne.

Lorsque Abou Bekr, après la mort d'Ibn Yacine au combat, devint le chef suprême des Almoravides, la plupart des Gudâla se retirèrent de la confédération, non sans avoir, au préalable, participé à la prise et au pillage de Sijilmassa. Le gros de la tribu retourna au Sahara où les Gudâla combattirent les principautés nègres ou même des fractions lemtûna. Désormais les Gudâla séjournent au sud de la Séguia el Amra. Ils résistent difficilement à la marche vers l'ouest des Dhawu Hassân qui les absorbèrent peu à peu. Aujourd'hui, il ne subsiste des Gudâla que deux petites fractions ne comptant chacune que quelques familles qui portent ce nom, l'une dans le Tiris, l'autre sur le territoire des Brâkna.

BIBLIOGRAPHIE

IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, Paris, Geuthner, 1925-1956, T. I, p. 273 sq, t. II, p. 60-104 et 116 sq.

MIRANDA HUICI A., « Un fragmento inedito de Ibn 'Idârî sobre los Almoravides » *Hesperis-Tamuda*, t. II, 1961, p. 43.

MARTY P., *L'émirat des Trarzas*.

WYCICH L. V., « Les Gétules de Mauritanie », *Bull. de l'IFAN*, 1955, p. 163-167.

COLIN G. S., « *Gudâla* », *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition.

G. CAMPS

G77. GUELAA (voir Greniers)

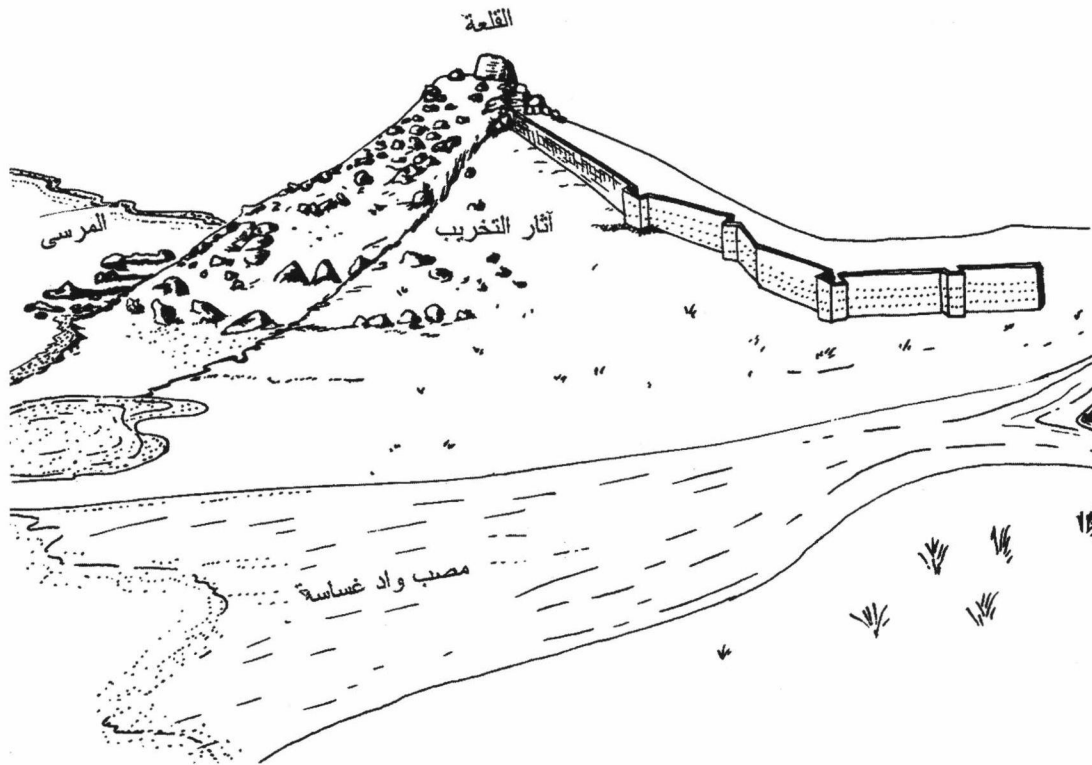
G78. GUELAYA, ou Qelaya (Qal'iya, ou Kal'iya)

Tribu marocaine appartenant géographiquement au Rif Oriental, occupant l'angle nord-est de l'actuelle province de Nador qui regroupe les villes de Melilla/Malîla (sous l'autorité de l'Espagne), Nador, capitale de la province, Azghanghan et Salwân. Le territoire occupe une superficie de 984 km². La tribu apparaît aujourd'hui dans le régime administratif local sous la dénomination Cercle de Guelaya.

Le nom de Guelaya

Ce nom dérive du mot arabe *al-qalâ'*, pluriel d'*al-qal'at*. L'histoire médiévale permet d'associer ce nom à Qal'at Kert, ou Qal'at Gârat, la plus fameuse fortification militaire des Guelaya, antérieure à l'expansion de l'islam au Maroc.

À partir du début du VII^e H./XIII^e siècle, la tribu se nomma « Territoire des Forts », *balad al-qulû'*, s'étendant du plateau de Tâzûdâ (900 m) aux crêtes (Sîdî Ahmad al-Hâj, Wisân et Tîdhînt) qui marquent le sommet volcanique du Mont des Guelaya, que les Espagnols dénomment Gurugu, c'est-à-dire le groupe de crêtes qui se voient depuis l'entrée occidentale de la tribu jusqu'à l'Oued Kert. Le nom de Guelaya apparut finalement avec l'installation des Mérinides à Qal'at Tâzûdâ et leur conquête du Rif Oriental, en 610 H./1213.



Les ruines de Ghasâsa, d'après Al Figuigui.

Structure sociale

En réalité, ce que l'on a coutume d'appeler « tribu de Guelaya » est la réunion de familles, ou groupes, originaires de diverses régions. Néanmoins, il y avait, dans les premières années de l'ère musulmane au Maroc, d'autres groupes originaires, eux, de l'antique Guelaya. Ainsi les Bani Ouartada, de filiation Batuya, seigneurs du territoire jusqu'au ^v^e H./^{XI}^e siècle. Leurs voisins étaient l'ensemble des Ghasâsa, d'origine Nafza*. Auxquels il faut ajouter des Matmata* et des Bani Yafran.

Le territoire Guelaya fut envahi dès le début du ^{VII}^e H./^{XIII}^e siècle par un grand nombre de familles Zanata dirigées par l'armée des Bani Marin et leurs alliés arabes, Banu Hilal et Bani M'aqil, arrivant du sud-est du Maroc et formant le gros de l'immigration. S'infiltrèrent également d'autres familles originaires de Tlemcen, Oran, Bani Iznassen, Ghiata et des tribus du Rif Oriental. De ces bouleversements procèdent les fractions qu'on peut encore noter de nos jours.

L'une des conséquences les plus marquantes de ces transformations est la nouvelle structure sociale qui est apparue entre les ^{VII}^e et ^X H./^{XIII}^e et ^{XVI}^e siècles. Al-Hasan al-Wazzan, Jean-Léon l'Africain, ne nous en présente pas un tableau précis. Un autre auteur, anonyme, nous livre en 939 H./1533 un ensemble détaillé de la structure qui ne se différencie en rien de l'actuelle. Grâce à sa relation, nous savons que la tribu se composait de cinq parties, ou fractions, chacune relevant de la notion de tribu, qui se dénommaient *al-khumus*, le quint, suivi du nom du groupe.



Qasba de Farkhava (photo Al Figuigui).

Les voici :

— Bani Chicar : ils comprenaient au x H./xvi^e siècle vingt douars occupant la presqu'île de Hork (Cap Tres Forcas ou des Trois Fourches) ; ils sont aujourd'hui quarante-six, regroupés en quatre fractions. Sur son territoire se trouvent des ruines de Qal'at Tâzûdâ, sur le plateau du même nom.

— Bani Bûgâfar : ils comprennent aujourd'hui quatorze douars répartis en trois fractions qui occupent la zone nord-ouest des Guelaya, entre la Méditerranée et l'Oued Kert. Les ruines de la vieille cité de Ghasâsa sont sur son rivage.

— Bani Sîdâl : ancien nom, Al-Ga'da ; vingt-et-un douars au xvi^e siècle sur la façade occidentale du Mont des Guelaya, s'étendant jusqu'à la rive droite de l'Oued Kert ; quarante-neuf aujourd'hui, répartis en cinq fractions.

— Mazzûja : de vingt-et-un douars, sur le versant est du Mont des Guelaya et une partie du littoral de la lagune de Bû'arg, on passe à soixante-dix-huit douars, répartis en neuf fractions.

— Bani Bûyafrûr : leurs douars se déploient autour du sommet du Jabal Wisân jusqu'à la limite qui sépare le poste militaire de Tînimârt de l'Oued Salwân. On y trouve la Qaçba de Salwân, fondée sur ordre de Moulay Isma'îl à la fin du xi^e H./xvii^e siècle.

Cette organisation de tribus en « cinq cinquièmes » est très répandue chez les Berbères du Maroc. Elle était connue dès l'Antiquité sous l'Empire romain (cf. E.B. C67. Cinq, t. XIII, p. 1958-1960).

Histoire

La première référence historique à la région est le comptoir punico-carthaginois de RS ADR (Rusadir). Toute l'histoire antique du territoire se rapporte à cette implantation et à celle de leurs successeurs romains et byzantins. Cela nous permet d'évoquer, bien que de manière confuse, ces premiers habitants de Guelaya.

Au cours des années qui suivent la conquête musulmane, deux faits importants se détachent : l'apparition du nom de Malîla, à la place de RS ADR ; et l'existence de Qal'at Kert, fort de Bani Wartada (la Qal'at Jârat d'Al-Bakri).

Ces deux faits ont une signification primordiale, ils signalent le rôle d'intermédiaires avec Al-Andalus dans le commerce de l'or africain auquel ces deux places se sont hissées.

Dans les premières années du IV^e H./X^e siècle, il ne fut pas possible à Guelaya de rester à l'écart de la guerre qui éclata entre les Bani Marwân d'Al-Andalus et les Fatimides de Tunis, puisque Malîla et Qal'at Kert tombaient en 314 h./926 aux mains des envahisseurs venus de l'Ifriqiya.

En 459 H./1066, Guelaya fut soumise à l'autorité de Muhammad ibn Idris Al-Hammûdî, prince détrôné de Malaga et Ceuta, réfugié à Almería d'où les Guelaya firent appel à lui. Le règne de cet émir durera jusqu'à l'arrivée des Almoravides à Guelaya en 473 H./1080.

En 536 H./1141, les Almohades s'emparent de la ville de Malîla.

L'histoire de Guelaya se fait plus précise sous les Mérinides, quand ceux-ci s'établissent à Tâzûda, en 610 H./1213, ce qui fut la cause des transformations sociales énoncées plus haut. Il convient d'ajouter le développement de la ville de Ghasâsa, qui fut renommée sous les Mérinides.

Ghasâsa

Le mot provient très probablement de la racine tamazight *akhsas* (*ahsas*), la tête humaine, avec *ekhsasen* comme pluriel. On sait qu'il s'applique à l'un des groupes les plus anciennement établis sur le territoire des Guelaya, appartenant au grand ensemble berbère des Nafza.

L'agglomération de Ghasâsa occupait, durant les premiers siècles de l'Islam, le littoral oriental de la presqu'île de Hork et jouait un rôle important dans le commerce de l'or du Soudan comme relais vers les ports d'Al-Andalus. Aujourd'hui, ce nom n'est plus porté que par les ruines de la vieille cité, sur le territoire de la fraction de Bani Bûgâfar.

Ce sont les Bani Marin qui fondèrent la cité de Ghasâsa et sa forteresse quand ils s'installèrent dans la région en 610/1213. Elle est distante de quelque dix-huit km de Malîla, sur une colline littorale située à la limite des fractions/tribus de Bani Chicar et Bani Bûgâfar.

Ils bâtirent une forteresse dominant directement la mer, sur le sommet aplani de la colline, à une altitude de soixante dix-sept mètres. Elle portait le nom de Al-Qulla, dérivé de Al-Qala'. On la connaissait aussi sous le nom de Kudiat Ghasâsa, la colline de Ghasâsa. Cette forteresse est aujourd'hui totalement détruite.

La cité proprement dite occupait le versant sud de la colline, entourée d'une enceinte de deux kilomètres. Elle disposait d'un port de moyenne profondeur, sans aucun abri naturel, qui fut néanmoins le port le plus renommé et le plus florissant des Bani Martin dans le Rif oriental, pour leurs rapports avec Al-Andalus. Il était également fréquenté par les marchands européens, particulièrement les

Vénitiens et les Aragonais. Il apparaît dans les sources médiévales sous le nom de Alcudia Albaida, la colline blanche.

Les Espagnols ne tardèrent pas à s'en emparer (911/1506) après leur occupation de Malîla (903/1497). Mais ils la perdirent grâce à l'intervention du commandant de la forteresse de Tazuda (939/1533).

Ghasâsa ne retrouva pas son éclat antérieur après l'occupation par les marins ottomans, autour de 1558, aggravée par la menace maritime espagnole causée par l'implantation d'une garnison sur le Préside de Malîla. Cela obligea le souverain saâdien Abd Allah Al-Ghaleb à miner la forteresse, la muraille et les bâtiments de la cité, dont il ne resta que les ruines que l'on connaît aujourd'hui. Il est probable que cela se passa au début de la décennie 1560, à l'époque même où les Espagnols occupèrent l'îlot de Badis (Peñon de Velez), en 1564.

Guelaya aux temps modernes

On sait que Guelaya souffrit profondément de la chute de Malîla aux mains des Castillans, en 903 H./1497. Toute la période qui va de cette date jusqu'à la fin du XIX^e siècle se caractérise par des mouvements de résistance continus contre la présence militaire des Espagnols à Malîla. On retiendra surtout le siège de la ville par l'armée marocaine en la présence du sultan Muhammad Ben Abdallah, siège qui dura du 9 décembre 1774 au 16 mars 1775.

L'histoire des premières années du XX^e siècle est marquée par le passage du Rogui Bu Hamara entre 1903 et 1907 et son séjour dans la Qaçba de Salwan. Mais ce qui illustre le mieux cette période est l'héroïque mouvement du *mujahid* Al-Charif Muhammad Amazian Al-Gal'i dirigé contre l'invasion espagnole du territoire des Guelaya pendant les années 1909-1912 et qui prit fin avec l'extension de la domination ibérique sur ce territoire et l'établissement du Protectorat espagnol sur le Nord du Maroc.

BIBLIOGRAPHIE

- AL-FIGUIGUI Hassan, *Al-muqâwama al-maghribiya lil wujûd al-isbânî bi Malîlah*, doctorat de 3^e cycle, Rabat, 1997.
- AL-FIGUIGUI Hassan, « Malîlah hâdira Qulu' Kart », *Dar Niaba, Études d'Histoire Marocaine*, 7-9, 1985-86.
- AL-FIGUIGUI Hassan, *Sîdî Muhammad Bin 'Abdallah wa qadîyat Malîla al-muhtala*, Imprimerie Royale, Rabat, 1996.
- JEAN-LÉON L'AFRICAIN, (Al-Hasan Al-Wazzan), *Description de l'Afrique*.
- Anonyme, *Nasab kabilat qal'iya*, ms, Bibliothèque Générale, Rabat.
- BERNARDES A., *Historia de los Reyes Catolicos*.
- Comision historica de las campañas de Marruecos, *Geografica de Marruecos, protectorados y posesiones de España en Africa*, t. 2, Madrid, 1936.
- Comision historica de las campañas de Marruecos, *Zâbt al-umûr al-wataniya fi al-mantaqa al-khalîfa*, Tétouan, 1951.
- DUFFOURQ C., *L'Espagne catalane et le Maghreb aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1966.
- FERNANDEZ DE CASTRO Y PEDRERA R., *El Rif, Los territorios de Guilaia y Quebdana*, Malaga, 1911.
- FERNANDEZ DE CASTRO Y PEDRERA R., *Historia y exploracion de la ruinas de Cazaza*, Madrid, 1943.
- FERNANDEZ DE CASTRO Y PEDRERA R., *Melilla Prehispanica*, Madrid, 1945.
- Ibn Khaldun, *Histoire*, t. I (p. 171, 227) et t. IV (p. 416).
- IBN ABI ZAR, *Al -Kertass, Passim*.

- LOURIDO DIAZ R., « Estrategia militar y diplomática previa al asedio de Melilla », *Revista Historica Militar*, 36, 1974.
 MARMOL CARBAJAL, *L'Afrique*.
 DE MEDINA P., *Cronica del Conde de Medina Sidonia*.
 S.I.H.M., Espagne, t. 1.
 A.G.S., Estado L. 447.
 ZURITA J., *Anales de la Corona de Aragon*, Zaragoza, 1670.
 ZURITA J., *Historia del Rey D. Hernando*.

H. AL FIGUIGUI (trad. J. Vignet-Zung)

G79. GUELMA

Ville de l'Est algérien, située à 64 km au sud d'Annaba.

Voir Antique Calama (cf. C9, E.B.XI, p. 1707-1709).

La ville

Guelma fait partie de ces villes récentes qui, comme Sétif ou Skikda, ont réutilisé et valorisé un site antique. En 1830, de l'antique Calama, ne subsistait que des pans de murs. Mais le lieu était resté gîte d'étape, et gros marché rural.

Le Maréchal Clauzel, frappé par l'importance stratégique du site, y installa un camp permanent en 1836. C'est en 1845 que fut créée la ville coloniale, qui occupa tout le site antique, et s'entourait d'un rempart percé de 5 portes. À l'intérieur, la citadelle militaire se calquait sur l'enceinte byzantine.

Située à 2 km au sud de l'oued Seybouse, la ville initiale était installée sur un bas plateau ; elle a gagné récemment vers les hauteurs du sud (ZHUN d'Ain Defla, lotissements, quartiers administratif et universitaire).

Le damier de la ville européenne est resté centre ville, avec son square, le jardin public des Allées, la citadelle transformée en ensemble administratif, et la célèbre rue d'Announa, qui depuis plus de cent ans est la grande rue commerçante de Guelma. En bordure, le théâtre romain, de fière allure, résultat d'une reconstitution faite en 1908 par M. Joly ; il renferme un musée.

Sur les berges de l'oued Skhoun, de petits bidonvilles se sont progressivement transformés en une vaste cité auto-construite en dur, d'une telle ampleur qu'elle représente aujourd'hui près de 40 % de la population de la ville, et tire à elle l'activité commerciale. Une néo-médina dans une ville qui n'a pas de médina.

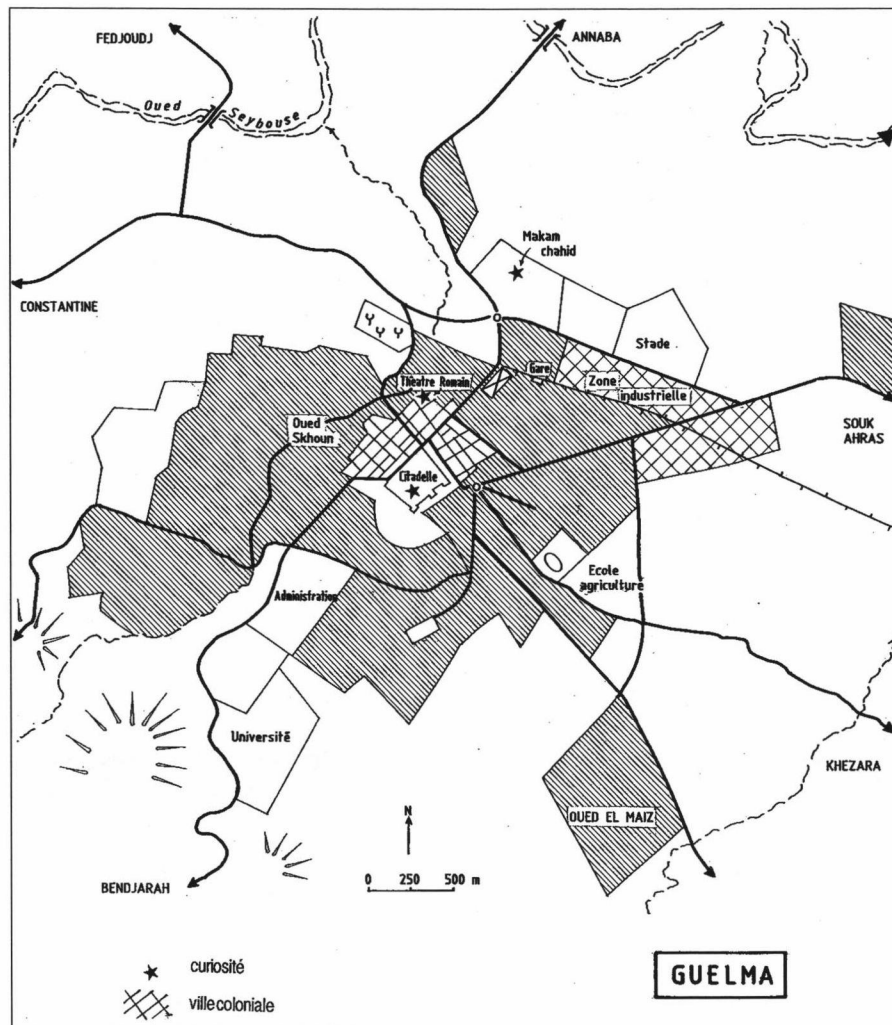
Vers le bas, du côté de la gare, la ville, respectant les terres agricoles, n'a guère dépassé la RN 20. En bordure de celle-ci, a été implantée une zone industrielle, comprenant 3 grosses unités, sucrerie, céramique, cycles, assurant ensemble environ 3 000 emplois. Au-delà à l'est, la cité Geraudon tend à faire le lien avec le bourg de Belkheir.

La ville compte aujourd'hui plus de 100 000 habitants.

La cité dans sa région

Guelma doit cette croissance rapide à son rôle de petite capitale, à deux échelles différentes.

Elle est d'abord, depuis un siècle, le pôle du « bassin de Guelma », beau bassin topographique parcouru par l'oued Seybouse, et qui constitue le plus bel ensemble agricole de la région : agrumes, maraîchage et céréales s'y partagent les sols. Un réseau villageois dense s'y est développé dès l'époque coloniale sous



Plan de Guelma (M. Côte).

l'égide de Guelma (Belkeir, Héliopolis, Boumahra, El Fedjoudj, etc.). La construction du barrage de Hammam Debagh, à l'amont sur l'oued Seybouse (près de Hammam Meskoutine*), a permis la mise en place sur ce bassin d'un périmètre irrigué de 10 000 ha, destiné à intensifier les cultures, et en cours de réalisation.

Guelma est en même temps le nœud d'un espace beaucoup plus vaste, la « région de Guelma », située à mi-distance entre Annaba et Constantine, et correspondant à une partie de la chaîne tellienne. Ensemble montagneux, souvent ingrat, mais valorisé par une population besogneuse dans laquelle Kabyles et Chaouïas sont venus au cours des âges se fondre dans la population arabisée. Le manteau d'olivaies porte témoignage de ce labeur.

Cette vocation régionale de Guelma est récente, elle a été affirmée par les pouvoirs publics, qui ont doté la ville dans les années 70 d'une fonction industrielle, en 1974 d'un statut de chef-lieu de wilaya, dans les années 80 d'un rôle de centre universitaire.

La voie ferrée vers Constantine, détruite par une crue de l'oued pendant la guerre, n'a pas été reconstruite ; mais une voie rejoint la ligne Annaba-Souk Ahras. Et de bonnes liaisons routières en étoile lient la ville à Annaba, Constantine, Souk Ahras, Ain Beida.

BIBLIOGRAPHIE

Collectif d'enseignants, *La wilaya de Guelma, de l'éclatement à la cohérence*, Université Constantine, 1980, 100 p.

GRAS G., *Le rayonnement de Guelma*, Maîtrise, Université Lyon 2, 1972, 182 p.

TOMAS F., *Annaba et sa région, organisation de l'espace de l'extrême est algérien*, Université Saint Étienne, 720 p.

M. CÔTE

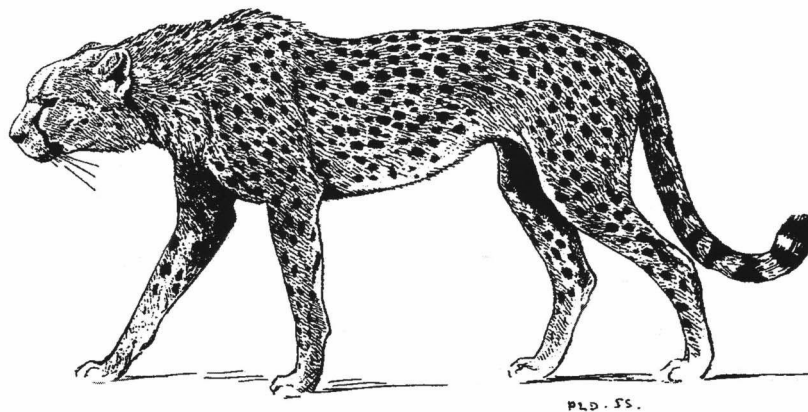
G80. GUELTA (voir Aguelman)

G81. GUÉPARD

Chez les Touaregs, le nom du guépard est *amâias*, pl. *imoûias* et ils donnent volontiers son nom à leurs enfants. Le guépard (*acinonyx jubatus*) appartient à la famille des Félidés.

Pendant l'époque préhistorique, le guépard peut être identifié sur quelques très rares représentations rupestres. Dans celle d'Hadjar Berrik (Sud oranais), Lhote a noté le corps en profil absolu et la tête vue de face, attitude fréquemment donnée au lion dans les représentations ; les deux yeux et les oreilles sont bien indiquées et déterminent la position de la tête. Les pattes sont très longues et le corps comporte de nombreuses cupules figurant les taches. Une autre très belle figuration de guépard a été relevée à Bardaï au Tibesti

Durant l'Antiquité, les noms de *παρδαλεισ* et de *πανθηρεσ* (Hérodote IV, 192) désignent en grec tantôt des léopards, ou panthères, tantôt des guépards comme



Le guépard (*Acinonyx jubatus*) (dessin Dekeyser).

ceux de *pardi* et d'*africanae** en latin (Pline, XXXVI, 40; Varron, Rust., III, 13,3). Dans les mosaïques, pas plus que dans l'art préhistorique, le guépard ne semble avoir été représenté, alors que panthères et lions sont très fréquents.

Le guépard vivait dans la zone sahélienne et saharienne, du Maroc au Sénégal, en Mauritanie et dans tout l'Ouest africain. Bien que peu commune, l'espèce est distribuée en Afrique méridionale et orientale dans le Sahara central, et au Tibesti; le guépard s'aventure parfois dans la zone soudanienne. La savane est son lieu d'élection. Il vit de préférence dans les régions dégagées, où il poursuit les gazelles et les addax.

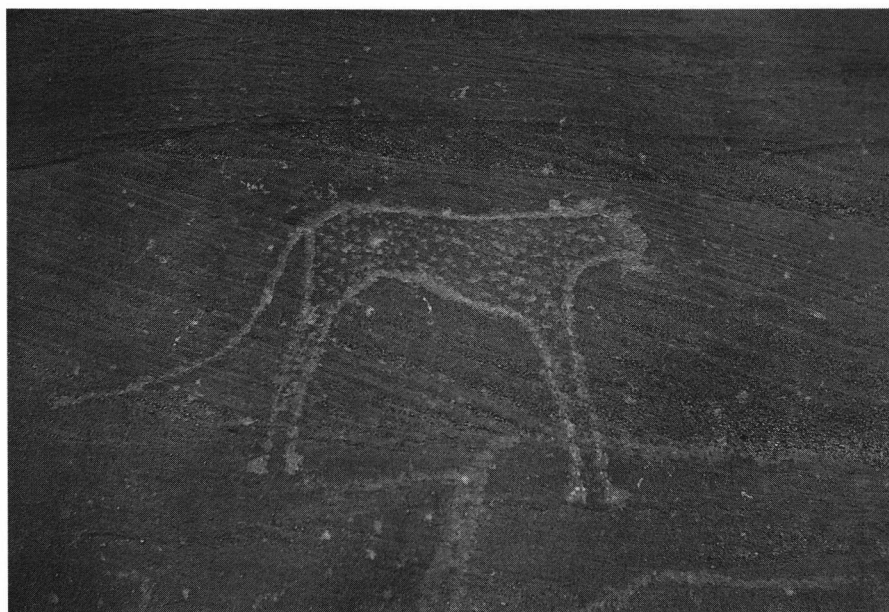
Le guépard s'écarte par sa morphologie des félidés typiques. Alors que les lions, les léopards, les chats sont construits pour la chasse à l'affût, le guépard est, lui, adapté à la chasse à courre.

La taille d'un guépard adulte atteint 1,10 m de longueur sans la queue longue de 75 cm et la hauteur au garrot est de 70-80 cm. Son poids varie entre 42 et 65 kg. Les mensurations du guépard expliquent, malgré sa petite tête, l'élégance de sa taille élancée, sa sveltesse. Les yeux profonds, cernés de noir et les lignes qui descendent le long du museau lui donnent une impression mélancolique qui n'amoindrit en rien l'acuité de son regard, véritable perfection technique.

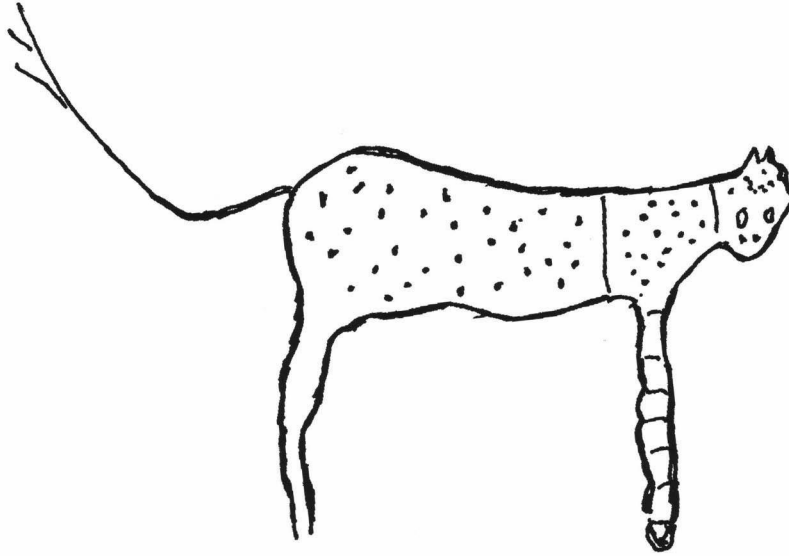
Le guépard a des membres allongés rappelant plus ceux d'un canidé (lévrier) que d'un félin. Ses ongles sont arrondis et non rétractiles en raison de son aptitude à la course. Il possède à chaque membre antérieur, en position interne, un ongle effilé grâce auquel il peut renverser des animaux en pleine course.

À l'harmonie des formes s'ajoute la beauté de son pelage isabelle piqué de gros points noirs, atout précieux qui lui permet de se confondre avec la végétation. C'est grâce à ce genre de camouflage que le prédateur peut se dissimuler et venir vers le gibier sans être vu.

Animal moins nocturne que le léopard, sa longévité est de 16 ans.



Guépard, gravure de Bardai (Tibesti). La meilleure représentation dans l'art rupestre africain qui ne figure pas souvent ce félin (photo G. Camps).



Hadjar Berrick (Mont des Ksour), gravure vraisemblable d'un guépard.
Comme dans la plupart des figures de félins, le corps est vu selon un profil absolu
tandis que la tête est tournée vers le spectateur (relevé de H. Lhote).

Le guépard a un régime carnivore : il se nourrit d'oiseaux et de mammifères, notamment de lièvres et de petites antilopes, sa proie favorite étant la gazelle.

Un guépard, sur le qui-vive, dresse les oreilles qu'il pointe vers l'avant et recueille les sons qui se manifestent devant lui. Une fois que le guépard s'est approché de sa victime, il s'élance à une allure fulgurante. C'est le prédateur le plus rapide qui peut faire des pointes de 95 km/heure mais sans tenir la cadence. En fait, la distance moyenne couverte par le guépard au cours d'une poursuite est d'environ 180 mètres. Dans des cas exceptionnels il peut tenir 300 mètres mais au-delà il a vite fait de se fatiguer et renonce. C'est alors que la proie le surpasse, car certaines antilopes peuvent parcourir de beaucoup plus longues distances. Quand il s'est emparé de sa proie, il la fait tomber et lui serre le cou entre ses puissantes mâchoires, jusqu'à ce qu'elle périsse par étouffement.

La durée de la gestation est d'environ 95 jours. Les portées comportent de 2 à 4 petits. Les jeunes ont besoin de beaucoup de repos. Leurs parents doivent être prêts à se reposer avec eux en restant sur le qui-vive, car les petits peuvent facilement tomber entre les pattes des lions et leur mère a souvent du mal à les défendre.

La chasse au guépard n'est pas facile en raison de l'éloignement des régions qu'il fréquente. Au nord de Tombouctou, les Touaregs utilisent le cheval, quelquefois le chameau. On prend la piste de l'animal jusqu'à ce que celui-ci soit débusqué, puis on continue à le suivre, car il se fatigue vite et il peut être rejoint facilement. Mais il ne faut pas l'attaquer de front. Avant l'extension de l'emploi des armes à feu, on le chassait au javelot. Parfois, on le prenait aussi au moyen d'un piège à mâchoires ; les chiens furent très rarement utilisés, en raison du danger qu'ils encouraient.

Les Touaregs prennent souvent la mère au gîte lorsqu'elle a ses petits, et capturent ces derniers pour les rapporter et les vendre aux touristes. Les jeunes

guépards s'approprièrent très bien. On sait qu'en Asie, chez les Turco-Mongols et les Arabes, le guépard est dressé pour la chasse à la gazelle, mais cette domestication et ce dressage sont inconnus dans le Sahara central et l'Afrique de l'Ouest.

Les Touaregs se contentent d'utiliser leur peau. Ils font avec elle des tapis de selle, ainsi que des sacs à provisions qu'ils utilisent lors de leurs déplacements.

BIBLIOGRAPHIE

- CORTADE Frère J.-M., *Lexique Français-Touareg. Dialecte de l'Ahaggar*, Trav. du CRAPE, Paris, AMG, 1967.
- DE FOUCAULD Père Ch., *Dictionnaire touareg-Français. Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie Nationale de France, 1951, t. II, 708.
- DEKEYZER P.-L., *Les mammifères de l'Afrique noire française*, IFAN, Initiations africaines, I, Dakar, 1955.
- DESMOND MORRIS, *Les animaux révélés*, Calman Lévy, 1990, trad. Edith OCHS.
- IBN MANGLI, *De la chasse. Commerce des grands de ce monde avec les bêtes sauvages des déserts sans onde*, trad. F. Viré, Paris, La Bibliothèque arabe, Sindbad, 1984.
- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. t. I, p. 112-113.
- LA FAUNE, I, chapitre 8 : le guépard, p. 213-239.
- LHOTE H., *La chasse chez les Touaregs*, Paris, Amiot Dumont, 1951.
- LHOTE H., *Les gravures du Sud-Oranaïs*, Mém. XVI du CRAPE, Paris, AMG, 1970.
- LHOTE H., *Les gravures rupestres de l'oued Djerat (Tassili-n-Ajjer)*, Mém. XXV du CRAPE, Paris, AMG, t. II, 1976.
- MONTEIL V., *Contribution à l'étude de la faune du Sahara occidental*, Institut des Hautes Études marocaines, IX, Paris, Larose, 1951.

H. CAMPS-FABRER

G82. GUERBA (voir Outre)

G83. GUERCIF

Sous ce nom de lieu orthographié à l'européenne se cache un toponyme berbère assez répandu au Maroc, *agersif*, signifiant « entre torrent(s) », « confluent », à l'exemple d'un hameau situé à la rencontre de l'Asif n-Aït Bouguemmez et de l'Asif n-Aït Bou Wlli (Haut Atlas central), mais pouvant apparaître sous l'extrapolation de Grisaffen, ou Agersaffen (*ger isaffen*), nom d'une bourgade du Haut Seksawa (Haut Atlas occidental).

Toutefois, parmi celles-ci, la localité la plus célèbre est, indubitablement, *Guercif*, petite ville de garnison du Maroc oriental située à 60 km à l'est de Taza et à 362 m d'altitude au confluent de la Moulouya, « la sinieuse », et de l'Oued Melellou, « les eaux blanches » ; emplacement d'une haute importance stratégique. En effet, qui tient Guercif contrôle les abords Nord-Est du Moyen-Atlas ainsi que le débouché du couloir de Taza face au Maroc oriental et l'Algérie. Du reste, tout au long de son histoire, Guercif l'a disputé à Taourirt, bourgade située

à une quarantaine de kilomètres plus à l'Est, comme relais incontournable sur la voie caravanière qui va de Melilla à Sijilmassa.

Ses origines sont peu connues. D'après Marmol, Guercif serait l'antique Galafa mentionnée par Ptolémée, mais cette identification ne repose sur aucune justification.

D'après Ibn Khaldoun, les Meknassa y fondirent un *ribat*. Au XII^e siècle les Bni Merin, nouvellement arrivés au Maroc oriental, nomadisaient entre Guercif et le Tafilalet, et se heurtant aux Almohades, furent repoussés vers l'Est. Entreprenant à leur tour la conquête du Maroc (1269-1270), ils revinrent vers Guercif, qui fut le théâtre d'une bataille où les vestiges de l'armée almohade furent écrasés par l'émir Abou Yahia. En 1321, un des sultans mérinides, 'Abu Saïd 'Athman, donna une nouvelle enceinte à la petite ville, mais l'actuelle kasbah de Guercif ne prendra forme qu'au XVIII^e siècle.

En 1912, lors de la conquête militaire française, on y installe un poste, relié par voie ferrée Decauville, d'abord à Fès et Oujda, puis à Bou Assidi (près de Midelt). Bien que la jonction ferroviaire soit située 12 km à l'Est, à Ceflet, Guercif n'en devient pas moins un important nœud de communications, au fur et à mesure que s'amorce, en amont, la conquête de la Moulouya. Vers 1920, autour du noyau que constitue le poste, se crée un centre de colonisation européenne qui compte trois auberges où se rafraîchissent colons et troupiers.

Trente ans plus tard, devenu un centre agricole mettant en valeur les terres irriguées de la Moulouya et du Melellou, Guercif compte 360 Européens, 2835 Musulmans et 460 Israélites. En cette fin du Protectorat, la voie de 0,60 m, qui a fait son temps, se voit remplacée par des rails à écartement normal, alors que l'équipement hôtelier n'a subi que peu d'améliorations, exception faite pour une piscine ouverte en juin 1954 qui redore quelque peu le blason de Guercif. Il est vrai que ce « coin perdu », cuit par le soleil, jouissait jusqu'alors d'une réputation peu enviable. Pour les automobilistes se rendant à Oujda, notamment, c'était la dernière halte avant d'aborder la redoutable plaine de Guercif, où la mécanique était soumise à rude épreuve.

Toute description de Guercif serait incomplète qui n'accorderait pas de mention aux Houara* (Hawuara), important groupement semi-nomade dont les parcours, au début du siècle, s'étendaient depuis la plaine de Tafrata, au S.-E. de Guercif, jusque dans le Fahma (Fahama) aux environs de Msoun. À cette époque, ils comptaient 20 000 habitants répartis en 1 200 tentes, et possédaient 50 000 ovins et 8 000 camélidés. Ce sont eux qui déjà depuis longtemps s'adonnaient à des cultures céréalières irriguées, tant dans le Fahma, que le long de la Moulouya. Historiquement fidèles au Makhzen, les Houara se soumettent de bonne heure aux autorités françaises. Les gens de cette tribu sont réputés pour leurs qualités morales : durs à la tâche, pratiquant l'entraide et manifestant du respect envers les anciens.

Après l'indépendance, du fait de l'importance relative de l'activité agricole, Guercif draine vers elle un faible courant d'émigration depuis l'arrière-pays aride et ingrat. La population a ainsi connu une certaine augmentation (5 500 hab. en 1964), bien que depuis 1971 le taux d'accroissement démographique soit en baisse. Sur le plan du découpage administratif, la ville de Guercif est devenue le chef-lieu d'un Cercle s'étendant notamment sur les Houara, les Oulad Rehhou, ainsi que sur une partie des Ahl Rhida et des Aït Waraïn de l'Est. Entre-temps, l'ampleur que prenait la garnison venait confirmer son intérêt stratégique. Enfin, en ce qui concerne l'enseignement, une infrastructure assez étoffée (lycée et collège) y a été créée ; ce qui a eu pour résultat de freiner l'émigration scolaire vers Taza.

BIBLIOGRAPHIE

Le Maroc, coll. « Les Guides Michelin », Puisseux, Durin & Cie., Clermont-Ferrand, 1954 (p. 120).

AGOUMY T., « Les mouvements migratoires et les défaillances de l'équipement scolaire en milieu rural : le cas de Taza », in *L'Évolution des rapports villes-campagnes au Maghreb*, n° 10 Série Colloques & Séminaires, Fac. des Lettres, Rabat, 1988 (p. 193-195).

CELERIER J., *Le Maroc*, Armand Colin, Paris, 1931 (p. 89-92).

KERBOUT M., « L'évolution récente de la population rurale dans le Moyen Atlas et le bassin de la Moulouya », in *Mutations socio-spatiales dans les campagnes marocaines*, A. Bencherifa & M. Aït Hamza, n° 28 Série Colloques & Séminaires, Fac. des Lettres, Rabat, 1994 (p. 98-102).

KLOSE F., *The Legion marches*, J. Hamilton, Londres, 1930 (p. 144-146).

MARCAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, Aubier, Paris, 1946 (p. 280).

MARTIN J. & al., *Géographie du Maroc*, Hatier, Paris, 1964 (p. 184-189).

RICARD P., *Le Maroc*, coll. « Les Guides Bleus », Hachette, Paris, 1925 (p. 351-353).

TERRASSE H., *History of Morocco*, (trad. H. Tee), Ed. Atlantides, Casablanca, 1952 (p. 94-95).

M. PEYRON

G84. GUERGOUR (voir Hamman Guergour)

G85. GUICH

La dénomination *guich* s'applique à toute tribu ou groupement dont l'attachement personnel au sultan du Maroc s'appuie sur des avantages d'ordre matériel et/ou des concessions de terres exemptes d'impôts (Weisgerber, 1947, p. 73/Miège, 1994, p. 24). Du XVI^e au XIX^e siècle, les tribus dites « *guich* » vont constituer une pièce maîtresse sur l'échiquier militaire marocain. Institution introduite au Maroc par les Saâdiens (Benabdellah, 1994, p. 49), puis améliorée par Mulay Ismaïl, chaque groupement, placé sous les ordres d'un pacha, ou caïd, était animé d'un très fort sentiment d'*assabiya*, terme d'inspiration khal-dounienne signifiant « esprit de clan ».

On distingue généralement quatre principales tribus *guich* : les Cheraga, Cherarda et Udaya, ainsi que quelques éléments des Bwakher (Terrasse, 1952, p. 155/Weisgerber, 1947, p. 73). Sous Mulay Ismaïl, celles-ci formaient même l'ossature principale de l'armée (Benabdellah, 1994, p. 53).

Les Cheraga, composés des résidus de l'armée saâdienne et d'éléments berbères provenant du Maroc oriental, avait été constitués en *guich* par Mulay Rachid (Weisgerber, 1947, p. 75). Les Cherada du Haouz de Marrakech, s'étant révoltés, avaient été transplantés dans le nord par Mulay « Abderrahman al-Hicham ». Quant aux Udaya, créés par Mulay Ismaïl, ils comprenaient des Maâqil du Sahara, d'anciennes troupes saâdiennes et, selon une source orale, quelques éléments juifs islamisés de la région du Nfis dans le Haut-Atlas (Bahir, 1987, p. 113).

Installées en colonies militaires à proximité des villes impériales du pays, ces tribus formaient un cordon défensif face aux tribus berbères insoumises des environs. Par exemple, autour de Fes sous Mulay Ismaïl, étaient cantonnés 3 000 Cheraga, 4 500 Cherada et 2 000 Udaya, l'ensemble relevant du commandement du Caïd al-Machwar.

Les Bwakher, parfois désignés sous le nom d'*abids* (Benabdellah, 1994, p. 53), et recrutés par Mulay Ismaïl chez les Hartani et autres éléments de couleur du Sud marocain (Morsy, 1967, p. 102/Weisgerber, 1947, p. 75), tenaient garnison principalement autour de Meknès, face aux turbulentes tribus berbères du Moyen-Atlas. Une de leurs fonctions étant de conserver l'équilibre au sein de l'armée makhzénienne, leur importance fut parfois exagérée. Ainsi, devenus trop puissants sous Sidi Muhammad ben 'Abdellah suite à la révolte de 1778, leur nombre et leur influence furent considérablement réduits. En revanche, lorsque les Udaya se soulèveront à leur tour, le sultan aura recours aux *abids* pour les mater, opposant ainsi garde noire contre garde blanche (Miège, 1994, p. 25). Jeu d'équilibre complexe et précaire auquel doit se livrer le souverain, d'autant plus que :

« Les dissensions graves entre le corps des *abids*, ou Bwakher, et les tribus *guich*, notamment *imazighen*, avaient causé les graves défaites essuyées par Mulay Sliman... » (Michel, 1994, p. 105).

Cependant, à la bataille d'Isly, le 4 août 1844, 12 000 Bwakher, épaulés par 5 000 cavaliers *guich*, constitueront le noyau dur de l'armée marocaine (Michel, 1991, p. 314-315).

Selon les époques, mais principalement au XIX^e siècle, venaient s'ajouter à l'entité *guich* des tribus arabophones telles que les 'Abda, Ahmar, Menabba et autres Rehanna. Inversement, l'appellation « tribu *guich* » pouvait se perdre, comme dans le cas des Udaya, déchus du titre après leur révolte de 1831, alors que de nouvelles tribus, par suite de leur ralliement ou en raison de services rendus à la dynastie 'alawite, pouvaient acquérir ce statut (Berrada, 1994, p. 297). Parmi celles-ci figure le groupement berbère des Iyerwan (Guerrouanes), anciens fauteurs de troubles de la région de l'Oued Ziz, rentrés dans le giron du makhzen après une révolte avortée à l'époque de Mulay Sliman. Les sultans, en butte à des révoltes périodiques de tribus, étaient souvent amenés, pour des raisons conjoncturelles, à composer avec les unes et à déplacer les autres. Ainsi, lors de ses campagnes de 1692-1693 contre les Berbères du Fazaz, Mulay Ismaïl, ayant trouvé de nouveaux alliés, avait complété « la couverture du pays soumis à l'aide de tribus amenées du Sud en bordure du Moyen-Atlas » (De la Chapelle, 1931, p. 29). Pour Drouin (1975, p. 37), celles-ci « constituent les premières tribus *guich* ». À ce titre, le cas des Ayt Yummur est exemplaire. Plus précisément, ce sera un des premiers groupements *imazighen* qui va : « évoluer vers un statut *guich*, puisque après la campagne de l'Atlas, ces derniers reçoivent du souverain mille chevaux et autant de fusils, avec, en contrepartie, le devoir de contenir les montagnards en s'installant à Tinteghallin, au cœur des régions qui viennent d'être pacifiées. » (Morsy, 1967, p. 100).

À l'instar d'autres tribus *guich* qui les suivront, le loyalisme des Ayt Yummur s'avérera plutôt douteux : révolte dans le Tādla (1729-1730) ; puis, brigandages répétés qui les feront exiler vers Meknès (1758) ; nouvelle révolte dans le Tādla suivie de déportation dans la région de Marrakech en 1824 (De la Chapelle, 1931, p. 51).

Les Ayt Yusi constituent un cas plus heureux. Déplacée du Tafilalt par Mulay Ismaïl, cette tribu aurait été installée dans le Moyen-Atlas entre Sefrou et Enjil de manière à protéger la grande voie sultanienne de Fes vers le Sud (Morsy, 1967, p. 100/Ayache, 1979, p. 20). Rôle qui sera rempli fidèlement, notamment lors du passage de la *mhalla* de 1893 (Michel, 1991, p. 92) à l'occasion d'une tournée de police et de levée d'impôts en tribu qui entraînera Mulay Hassan I jusque dans le Tafilalt et le Tadighoust.

Il est évident que les contingents *guich* occupaient une place de choix dans le déroulement de ces expéditions sultaniennes. Exemple : une autre *mhalla* de Mulay Hassan I, celle de mars 1864, dans le Souss qui « comprenait 3 000 hommes, moitié du *guich*, moitié contingents des provinces voisines, Haha et Chiadma. » (Michel, 1991, p. 106).

À la lumière de ces quelques exemples, on aura sans doute apprécié le rôle important que les tribus *guich* ont joué dans l'histoire marocaine :

« Elles [...] occupaient plusieurs fonctions dans l'État, formaient des garnisons des capitales. [...] La véritable force makhzénienne était surtout les troupes de réserves des tribus *guich*, dont l'organisation se confondait avec l'organisation militaire depuis Moulay Ismaïl » (Berrada, 1994, p. 297).

BIBLIOGRAPHIE

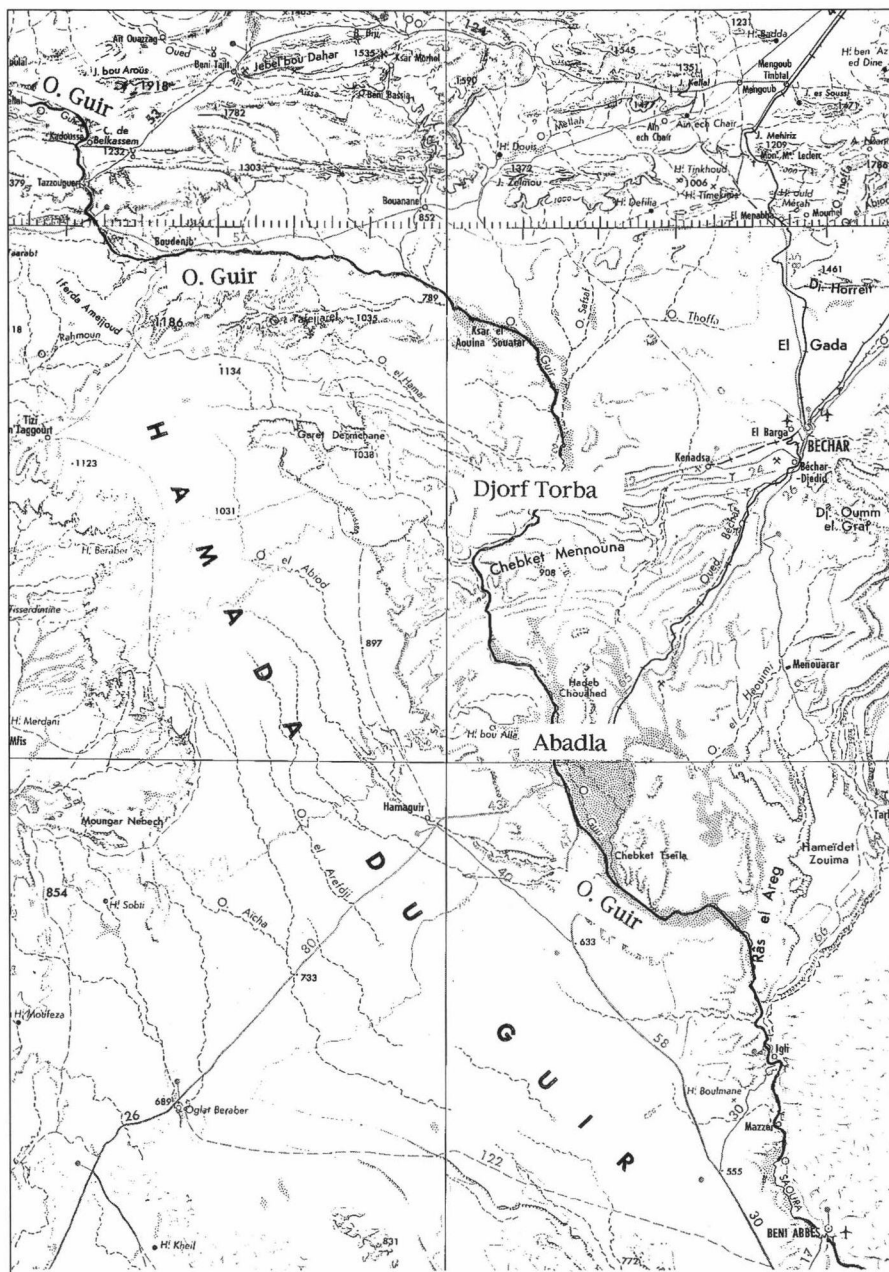
- AYACHE G., « La fonction d'arbitrage du Makhzen », *Actes de Durham : recherches récentes sur le Maroc moderne*, Rabat : BESM, 1979 (p. 19-21).
- BAHIR A., « The castle of Oudaïa », post-scriptum à un mémoire dactyl. de littérature orale, Dépt. d'Anglais, Fac. des Lettres, Rabat, 1987.
- BENABDELLAH A., « Processus militaire millénaire », *L'armée marocaine à travers l'histoire, Maroc Europe*, n° 7, 1994, Ed. La Porte, Rabat (p. 53-55).
- BERRADA T., « Quelques aspects de la question militaire au Maroc au XIX^e siècle », *L'armée marocaine à travers l'histoire, Maroc Europe*, n° 7, 1994, Ed. La Porte, Rabat (p. 295-297, 309-310).
- CHAPELLE F. de la, « Le sultan Moulay Ismaïl et les berbères Senhaja du Maroc central », *Archives Marocaines*, Champion, Paris, XXVIII, 1931.
- DROUIN J., *Un cycle oral hagiographique dans le Moyen-Atlas marocain*, Sorbonne, Paris, 1975 (p. 37-41).
- GUENNOUN S., *La Voix des Monts*, Ed. Omnia, Rabat, 1934 (p. 309).
- MICHEL N., « L'approvisionnement de la Mhalla au Maroc au XIX^e siècle », *Hespéris-Tamuda*, Fac. des Lettres, Rabat, 1991, XXIX, 2 (p. 313-340).
- MICHEL N., « Itinéraires de la mhalla (1757-1900) », *L'armée marocaine à travers l'histoire, Maroc Europe*, n° 7, 1994, Ed. La Porte, Rabat (p. 105-106).
- MIEGE J.-L., « De l'histoire militaire au Maroc », *L'armée marocaine à travers l'histoire, Maroc Europe*, n° 7, 1994, Ed. La Porte, Rabat (p. 24-25).
- MORSY M., « Moulay Ismaïl et l'armée de métier », *Revue d'Hist. mod. & cont.*, t. XIV, avril-juin 1967, Paris (p. 97-122).
- TERRASSE H., *History of Morocco*, (trad. H. Tee), Ed. Atlantides, Casablanca, 1952 (p. 155-157).
- WEISGERBER F., *Au seuil du Maroc moderne*, Ed. La Porte, Rabat, 1947 (p. 73-85, 123).

M. PEYRON

G86. GUIR

Le terme Guir recouvre deux entités qui ont, d'un point de vue géographique, bien peu de rapport entre elles : un oued d'abord, affluent de la Saoura et une hamada dont le plateau monotone s'étend entre le Tafilalt à l'Ouest et la vallée du Guir à l'Est.

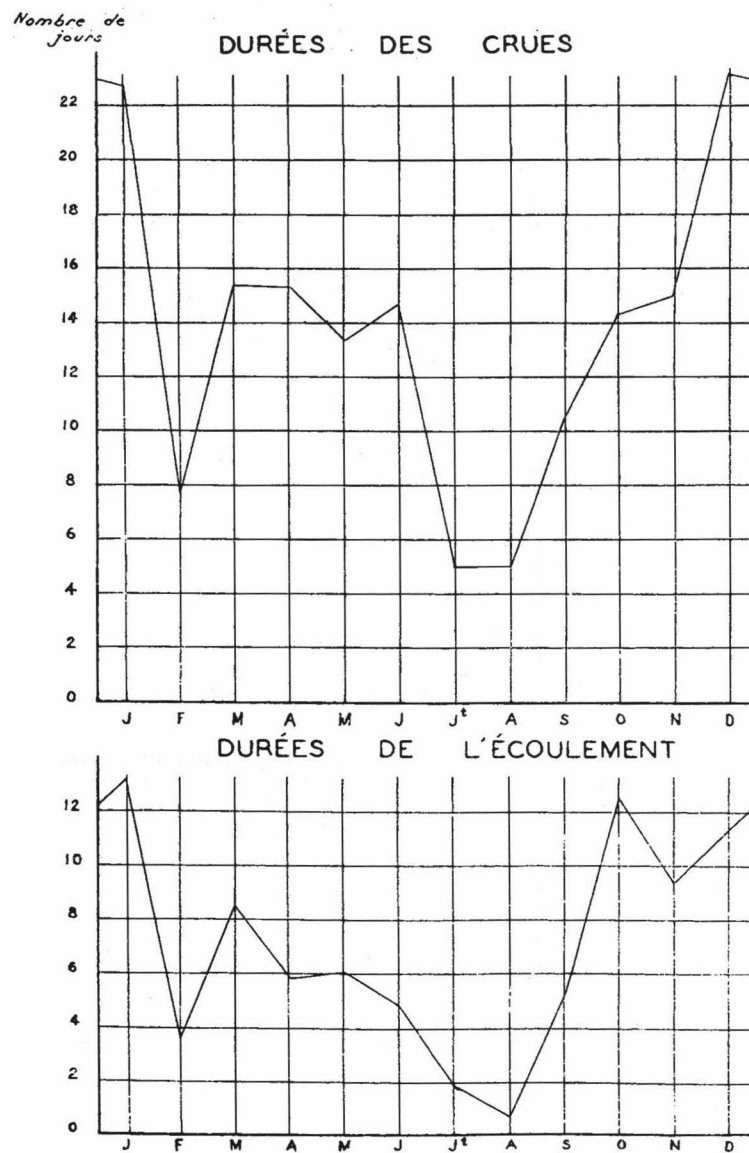
La hamada et la vallée du Guir offrent cependant quelques points communs. Elles se situent toutes deux dans des régions pré-sahariennes aux précipitations faibles et sporadiques sous le régime drastique d'un climat méditerranéen saharien. Les rares précipitations, en plaine, se manifestent surtout en hiver. La végétation adaptée à ce régime désertique est contractée dans les talwegs, les dépressions ou dayas de la hamada et les versants rocaillieux. Au Sud, en aval du confluent du Guir et de la Zousfana, aux confins de la hamada, de l'erg Er-Raoui et des monts d'Ougarta, les paysages sont franchement sahariens.



L'Oued Guir, croquis de situation.

L'Oued Guir : amont d'une artère vitale du Sahara nord-occidental

L'Oued Guir prend sa source vers 2 200 m d'altitude dans la chaîne du Jbel Aiachi qui culmine à 3 750 m, à l'extrémité orientale du Haut-Atlas marocain. Après son confluent avec la Zousfana, tous deux donnent naissance à la Saoura. Les eaux de celle-ci se perdent, suivant l'ampleur des crues, dans le Touat ou dans les sebkhas Azzal Matti et Mekerrhane.



Durée des crues et des écoulements de l'oued Guir à Abadla
(d'après Dubief, 1953).

Le régime du Guir est mal connu et les renseignements fragmentaires. La seule station limnographique offrant des observations sur des périodes suffisamment longues est celle d'Abadla.

Comme pour tous les oueds sahariens, le régime du Guir se résume à celui de ses crues. Il ressort que les mois de crue, à Abadla présentent deux périodes de maximum. L'une, importante, avec un maximum en octobre et l'autre secondaire, au printemps entre mars et juin. Aussi, si l'on néglige le minimum de février, la durée de l'écoulement varie d'un maximum d'hiver (décembre) à un minimum d'été (août). La courbe des débits est d'ailleurs asymétrique. Elle

diminue lentement de l'hiver à l'été et remonte brusquement avec les écoulements consécutifs aux fortes averses automnales sur le Haut-Atlas. Le minimum de février permet de penser qu'il existe une succession de deux périodes de hautes eaux; l'une d'automne se prolongeant en hiver et s'étiolant en février et une autre, au printemps, débutant en mars avec les pluies de printemps et la fonte progressive de la neige dans le Haut-Atlas (Dubief 1953). La durée de l'écoulement peut parfois être longue et se répartir sur plusieurs mois. C'est ainsi qu'on a noté 128 jours d'écoulement continu en 1943, du 3 mars au 7 juillet.

La hauteur maximum de crue enregistrée à Abadla est de 2 m environ. L'évaluation de la hauteur de crue permet d'estimer le débit :

- pour une hauteur de 40 cm le débit est de 1 m³/s
- pour une hauteur de 70 cm le début est de 5 m³/s
- pour une hauteur de 1 m le débit est de 25 m³/s
- pour une hauteur de 2 m le débit est de 1 500 à 2 000 m³/s

L'une des crues les plus importantes a été celle d'octobre 1950. Le Guir aurait atteint un débit de 3 000 m³/s à Djorf-Torba, compatible avec les estimations faites par F. Joly sur le Rheris et le Ziz (1 000 à 1 500 m³/s). Cette crue puissante a alimenté la Saoura qui inonda la Sebkha el Melah, en aval de Kerzaz sur 50 km de long, 5 à 6 de large et 3 m de profondeur.

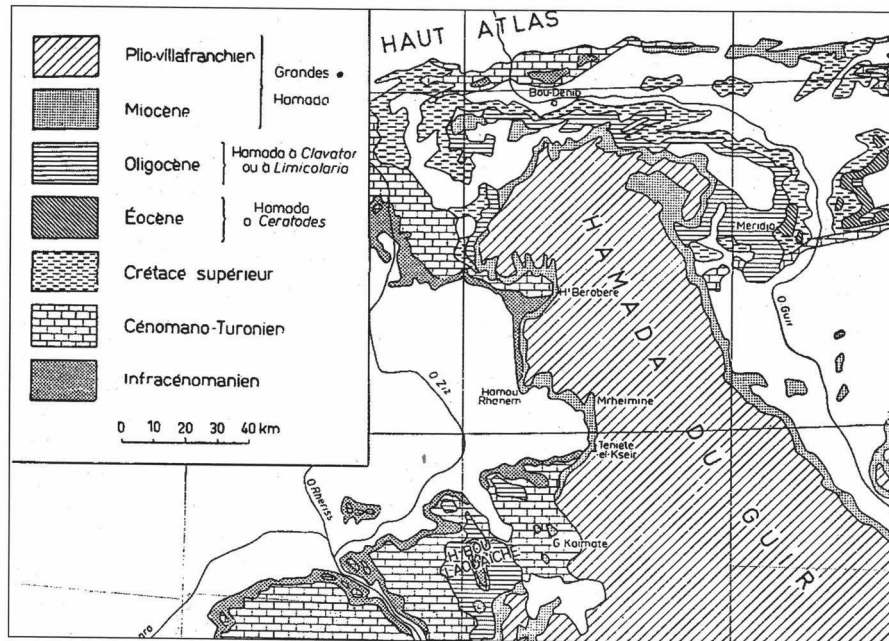
Les crues d'automne ont un rôle agricole fondamental. Dans les secteurs inondables du lit majeur de l'oued se pratiquent des labours et des semis de céréales non irrigués en fonction de ces crues, si celles-ci sont trop faibles, les cultures sont abandonnées.

Ainsi toute la vie se réfugie dans les vallées des fleuves descendus de l'Atlas comme le Guir. La densité de la population et la richesse diminuent comme l'eau, à mesure qu'on s'éloigne de la montagne (Côte 1996).

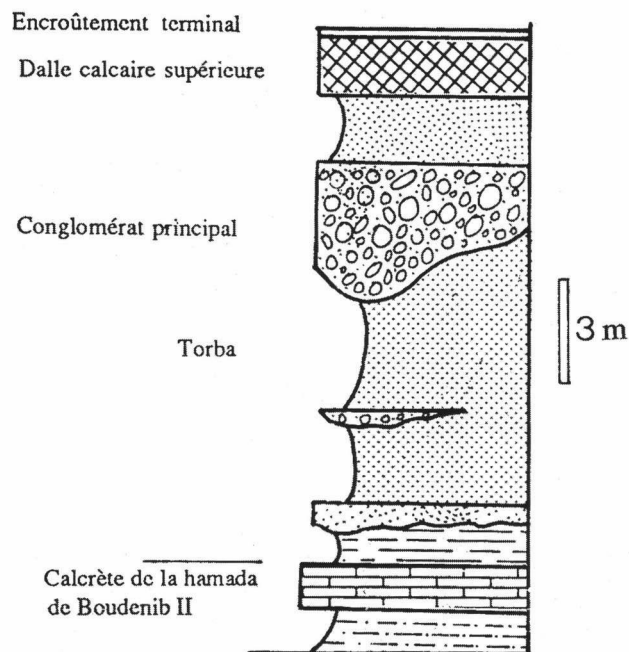
La vallée du Guir est bordée de jardins plantés de noyers, oliviers, amandiers, ombrageant des cultures maraîchères, des céréales (orges), des carrés de henné et de luzerne. À l'approche du Sahara, les palmiers apparaissent. Pour régulariser le débit et permettre le stockage de l'eau pour l'irrigation, un grand barrage, celui de Djorf-Torba*, a été construit en amont d'Abadla. Il a permis la création d'un périmètre de 5 400 ha. Malheureusement, la précarité des conditions physiques et humaines en a réduit la portée économique (Côte 1996 p. 236).

La hamada du Guir : un plateau désertique d'une infinie monotonie

L'ensemble régional connu sous le nom de Hamada du Guir est un immense plateau légèrement incliné du Nord vers le Sud depuis les environs de Boudenib, vers 1 150 m d'altitude, jusqu'à l'erg Er-Raoui et la chaîne d'Ougarta (vers 700 m). La hamada s'étend ainsi du Nord au Sud sur quelques 200 km, et dans sa plus grande largeur d'Est en Ouest sur environ 100 km. Sa surface apparaît peu accidentée, constellée seulement d'une multitude de petites dépressions fermées, les dayas vers lesquelles convergent les réseaux d'oueds aux cours mal organisés et faiblement incisés. La hamada est bordée sur trois côtés d'un escarpement : le Kreb (Joly et al. 1954). Il offre des coupes montrant la complexité des formations géologiques de la hamada et les rapides variations de faciès propres aux dépôts continentaux. La série géologique constituant le substratum hamadien couvre le Néogène (Miocène et Pliocène). Elle repose en discordance sur des séries s'étendant du Primaire au Paléogène.



Croquis géologique de la Hamada du Guir (d'après Joly, 1962).



Coupe géologique du Krib de la Hamada (d'après Ben Brahim, 1994).

Le Kreb puissant de 15 à 50 m présente généralement la coupe suivante : à la base s'observent des grès et argile rougeâtres, la torba ; au-dessus se développe un poudingue d'épaisseur variable, plus puissant à l'approche du Haut-Atlas puis de nouveau des grès et argiles qui supportent une dalle calcaire silicifiée couronnée par l'encroûtement sommital. Cet ensemble supérieur est fortement attaqué par la dissolution (karstification). Des conduits où circulaient les eaux drainées depuis la surface de la hamada lors des périodes humides du Quaternaire sont visibles le long du Kreb. Les dayas, quant à elles, sont des dépressions creusées par la dissolution chimique des calcaires (dolines).

Vallée et hamada du Guir constituent ainsi un ensemble pré-saharien au Nord et saharien au Sud, marqué par une sécheresse extrême, en particulier sur le plateau hamadien. Les oueds Guir et Zousfana donnent naissance, à leur confluence, à la Saoura dont la vallée est un long chapelet d'oasis. Celles-ci sont irriguées à la fois par des puits atteignant la nappe phréatique des alluvions de la Saoura et au Sud, par des foggaras drainant ingénieusement les eaux de la nappe contenues dans les formations gréseuses du Tademaït.

BIBLIOGRAPHIE

- BEN BRAHIM M., 1994, *Le sillon de Boudenib (S.E. marocain)*, Thèse Sci., Paris I, 282 p.
 CONRAD G., 1969, *L'évolution continentale post-hercynienne du Sahara algérien*, Thèse Sci., C.R.Z.A., Sér. Géol., n° 10, CNRS édit., Paris, 527 p.
 CÔTE M., 1996, *L'Algérie*, Masson, édit., Paris, 253 p.
 DESPOIS J. et RAYNAL R., 1967, *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*, Payot édit., Paris, 569 p.
 DUBIEF J., 1953, *Essai sur l'hydrologie superficielle au Sahara*, Thèse Sci, Alger, 457 p.
 JOLY F. et al., 1954, *Les hamadas sud-marocaines*, Trav. de l'Inst. Scientifique chérifien, n° 2, Rabat, 288 p.
 JOLY F., 1962, *Études sur le relief du Sud-Est marocain*, Trav. de l'Inst. Scientifique chérifien, n° 10, Rabat, 578 p.

J. RISER

G87. GULUSSA

Roi numide, massyle, fils de Massinissa qui, dans la co-régence instituée à la mort du vieux roi, est cité en seconde place, après Micipsa (Mkwsn) et avant Mastanabal. On sait que Massinissa, sentant sa fin proche, fit appeler en 148 av. J.-C. Scipion Émilien afin de le consulter pour le règlement de sa succession. Cette décision surprenante révèle combien le royaume de Numidie était dépendant de Rome. Comme l'écrivait S. Gsell (*HAAN*, t. VII, p. 135) : « Massinissa termina sa vie par une sorte d'aveu que les destinées de la Numidie dépendaient des Romains ».

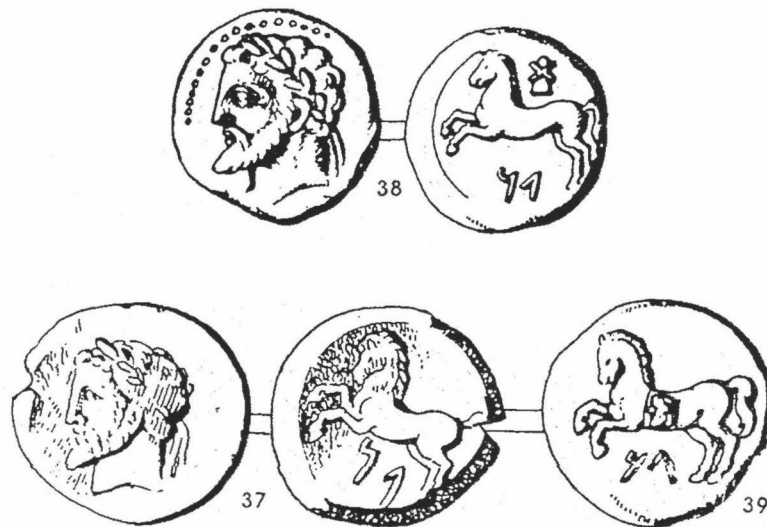
Ressuscitant, peut-être, une coutume libyenne qui partageait l'autorité entre trois personnes, comme à Maktar, Scipion Émilien établit rois les trois fils légitimes survivants : Micipsa, Gulussa et Mastanabal ; ce dernier s'appelait en réalité Mastana'b', quant à Micipsa la graphie de son nom était, en libyque comme en punique, Mkwsn ; seul, semble-t-il, Gulussa conserva chez les auteurs grecs et latins la forme exacte de son nom : Glsn. Le pouvoir royal ou plus exactement l'autorité fut répartie entre les trois princes. Micipsa, l'aîné, eut en charge l'administration : c'est à lui que Massinissa avait donné son anneau qui, si l'on

juge d'après les stèles kabyles du style d'Abizar*, était un signe du pouvoir. Gulussa ajoutait désormais la dignité royale au commandement des armées. Quant à Mastanabal, que l'on disait instruit dans les lettres grecques, il fut chargé de la justice, sans doute aussi des relations avec les chefs de tribus vassales.

Les trois frères reçurent et portèrent le titre de roi. La stèle n° 63 du sanctuaire d'El Hofra à Constantine est datée de l'année du décès de Massinissa et nomme ses trois successeurs sans que rien ne fasse apparaître une différence quelconque entre eux sinon l'ordre de préséance dicté par l'âge.

Gulussa avait déjà une solide expérience de la guerre. Lors des dernières années il avait eu l'occasion de prouver sa valeur en combattant les Carthaginois. Au printemps 150, il avait, en compagnie de Micipsa, conduit une ambassade auprès des autorités carthagoises. Mais les Carthaginois exaspérés par les annexions successives de Massinissa avaient refusé d'entamer des négociations et avaient même tendu une embuscade sur le chemin de retour des princes. Cette félonie fournit aux Numides l'occasion de reprendre les combats et de s'emparer de la place d'Oroscofa dont nous ignorons la situation. Cette guerre servit à son tour de prétexte à Rome pour intervenir en Afrique. Gulussa et ses troupes participèrent au siège et à la ruine de Carthage (148 av. J.-C.).

Après le règlement de 146 av. J.-C., nous ne disposons d'aucun texte sur Gulussa. Pas plus d'ailleurs que sur Mastanabal*. Nous ignorons la date de leur mort et de la fin du règne triumviral. On peut déduire de la dédicace du temple de Massinissa à Dougga qu'en 139 Micipsa régnait seul sur la Numidie. Les documents archéologiques se rapportant à Gulussa roi sont très rares : on peut retenir la stèle n° 63 d'El Hofra (Cirta) qui est la seule à citer les trois rois. Autres documents, les rares pièces de monnaie (Mazart, n° 37, 38, 39) qui portent une légende bilitère punique GN, qui, suivant le système d'identification des règnes numides peut être attribuée aussi bien à Gulussa(n) qu'à son neveu Gauda (n). Mais le style de ces types monétaires est trop proche de ceux qui portent la légende MN (Massinissa(n) ou Mkwsn (Micipsan) pour refuser de les



Monnaies numides à légende bilitère GN, vraisemblablement de Gulussa(n) (d'après J. Mazard).

attribuer à Gulussa. Dans les deux séries apparaît une effigie laurée, à gauche et au col nu, au revers un cheval libre galopant à gauche dont les pattes encadrent la légende bilitère.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHIER A. et CHARLIER Abbé R., *Le sanctuaire punique d'El Hofra à Constantine*. Paris, A.M.G., 1955.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie, Massinissa ou les débuts de l'Histoire*. Alger, Libyca, Archéol., Epigr, 1960.
- DECRET F. et FANTAR Mh., *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité, des origines au V^e siècle*. Paris, Payot, 1980.
- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. III, p. 369, t. V, p. 141, 158, 162, t. VII, p. 138.
- PICARD G.-CH., *Civitas Maktaritana, Karthago*, VIII, 1957.
- SAUMAGNE C., *La Numidie et Rome, Massinissa et Jugurtha*, Publ. univ. Tunis, 1966

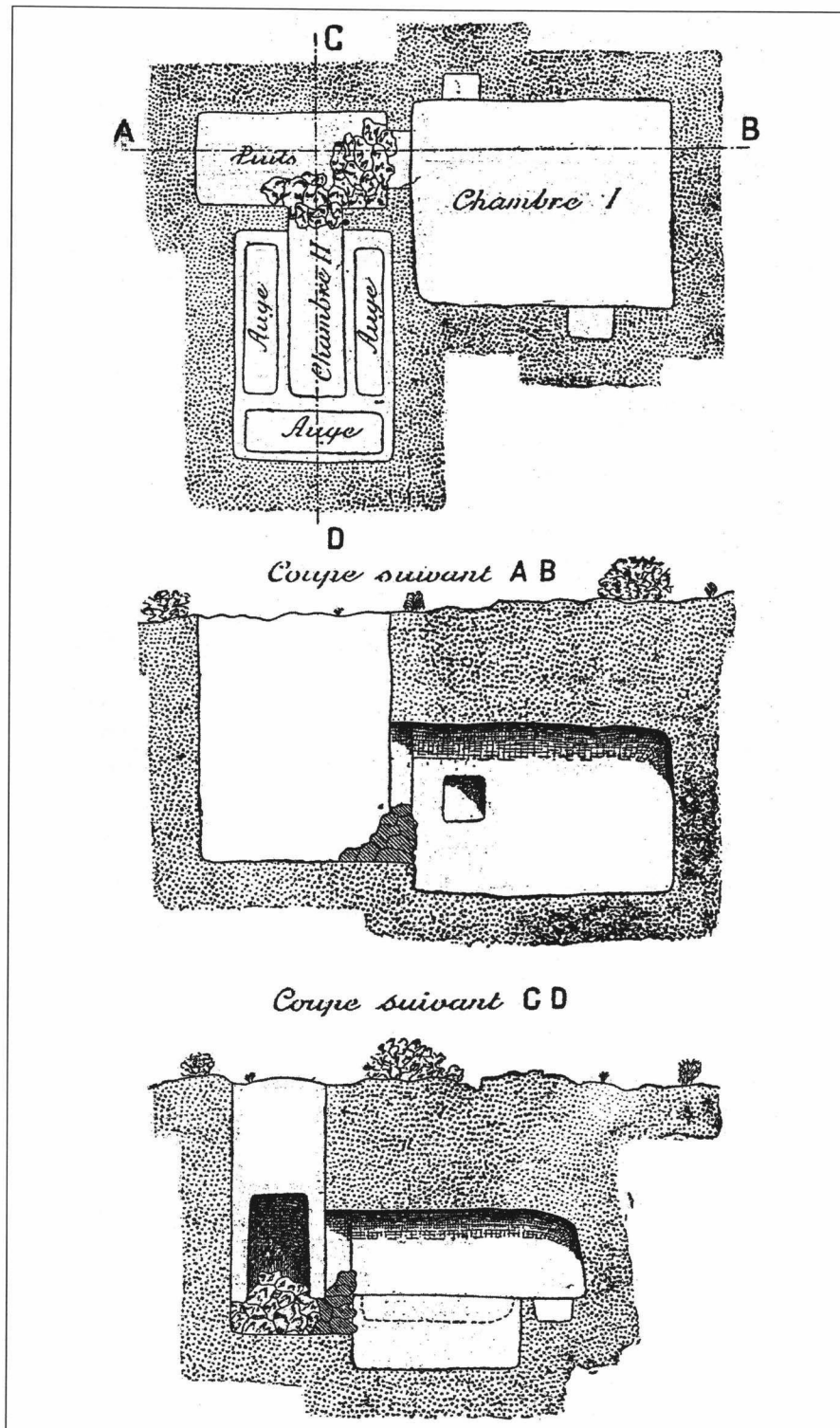
G. CAMPS

G88. GUNUGU - (Κανουκισ?)

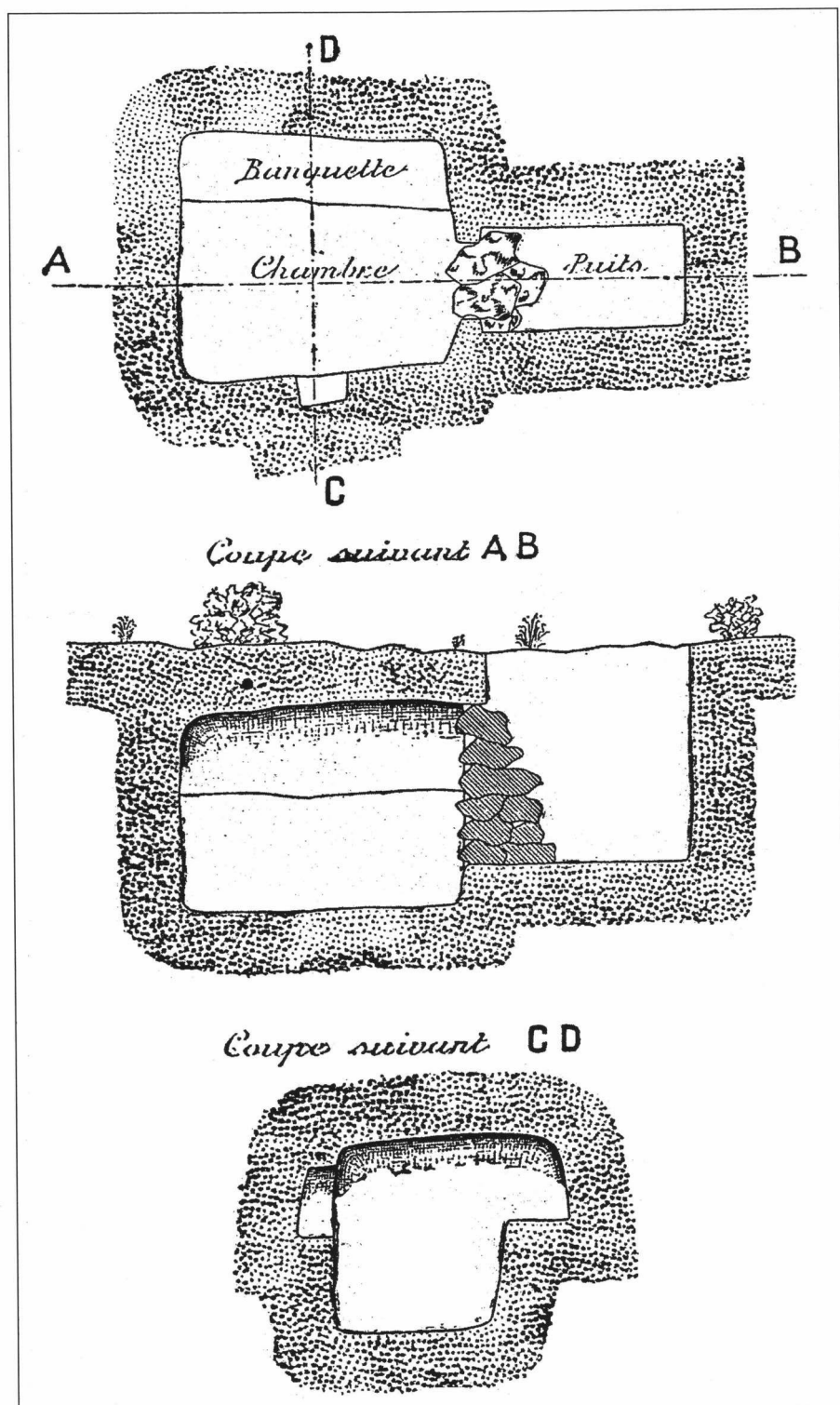
L'antique Gunugu, ou Gunugus, se trouve à un peu plus de trente kilomètres à l'Ouest de Cherchel (22 milles selon l'Itinéraire d'Antonin, distance exacte), sur un promontoire occupé par le marabout de Sidi Brahim-el-Krouas. Le nom moderne de Gouraya, souvent attribué à ce site, désigne en réalité un village distant de quatre kilomètres vers l'Est. Auguste y établit une colonie (Pline, V, 2, 20 : *colonia eiusdem [scil. Augusti] deducta cohorte praetoria Gunugu*), rangée dans la tribu Quirina, et connue aussi sous le nom probable de *res p(ublica) G(unugitanorum)*. Des inscriptions mentionnent plusieurs de ses institutions ou de ses notables (l'*ordo*, un *decurio*, un édile, un *duumvir quinquennalis*, un *flamen Augusti*). Son développement semble avoir été entravé par la proximité de Caesarea. Certaines des ruines repérées en surface sur le promontoire de Sidi Brahim et dans la plaine au Sud (massifs de blocage, citernes...) se rapportent peut-être à des thermes. On a identifié l'emplacement d'un port dans une anse à l'Ouest du promontoire, des carrières antiques, un aqueduc, et trouvé des têtes de Lucius Verus et de Septime Sévère.

Les nécropoles puniques et leur mobilier

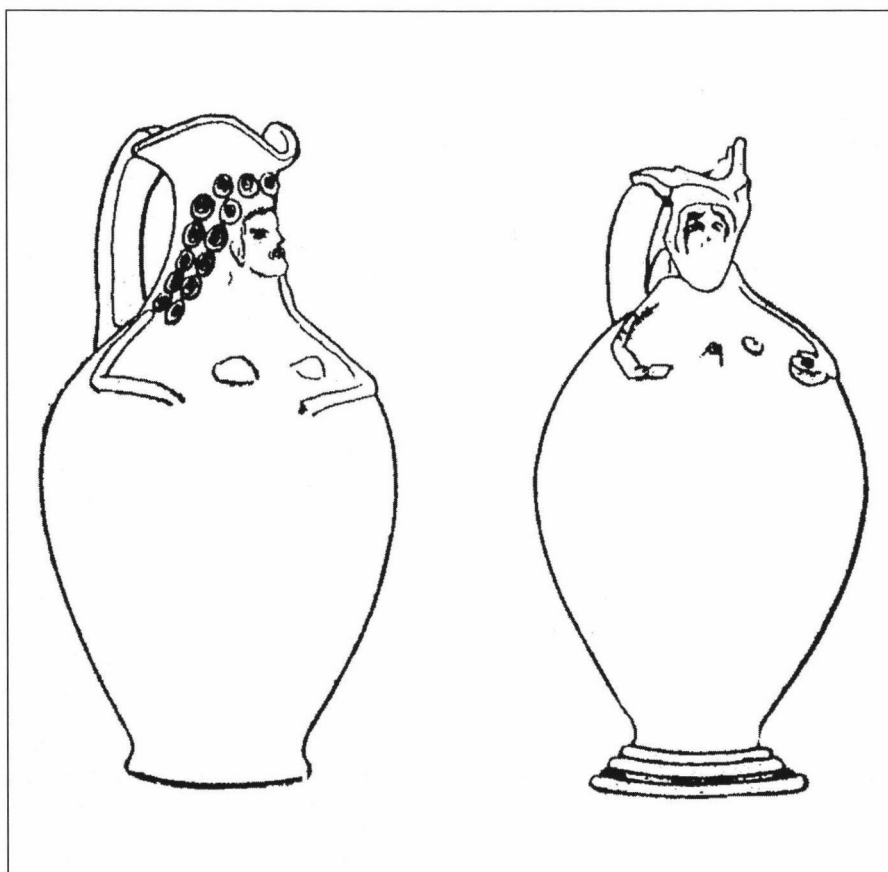
Les vestiges les mieux étudiés se rapportent à deux nécropoles phénico-puniques situées, l'une au S.E. du promontoire de Sidi Brahim, l'autre sur un autre promontoire à 600 m à l'Est de ce dernier (une troisième nécropole, à 300 m au Sud du marabout, a été détruite sans être scientifiquement explorée). Elles ont été fouillées principalement par P. Gauckler (1891-92), S. Gsell (1900) et F. Missonnier (1932). Il s'agit d'hypogées creusées dans le tuf sans aucune règle d'orientation, auxquels on accédait par un puits dépourvu de marches, sauf exception. Chaque hypogée comportait de un à trois caveaux rectangulaires taillés en plein roc, généralement pourvus de niches dans leurs parois, et fermés par une lourde dalle ou une petite muraille en moellons. Chaque chambre contenait plusieurs morts, parfois jusqu'à vingt ou plus. S. Gsell, suivi par F. Missonnier, distingue trois rites funéraires :



Tombe punique de Gunugu (d'après S. Gsell).



Tombe punique de Gunugu (d'après S. Grell).



Oeochoés anthropoïdes provenant de la nécropole de Gunugu (dessin P. Cintas).

1) Des cadavres ou des cendres simplement déposés sur le sol d'une chambre soigneusement sablé ou couvert de pierres plates.

2) Des ossements sans traces de feu disposés en tas par terre, sur des banquettes planes, ou encore dans des auges creusées dans des banquettes, ou rassemblés dans des vases en terre cuite.

3) Des ossements plus ou moins carbonisés entassés dans des récipients, et notamment dans des caisses en plomb.

Dans ces deux derniers cas on peut penser que les corps avaient été préalablement décharnés, soit dans une sépulture provisoire, soit en plein air par des oiseaux, cette opération pouvant avoir été hâtée par une combustion sommaire. Il s'agit là sans doute d'un rite autochtone, attesté aussi dans des dolmens ou des tumulus indigènes. Un cas particulier est représenté par une petite caisse en pierre à couvercle en dos d'âne, déposée dans un trou du tuf et contenant les ossements calcinés d'un adulte et d'un enfant. Des parallèles pour ces divers dispositifs sont signalés dans le Sahel tunisien, à Collo, plus rarement à Carthage.

Dans certaines tombes ont été trouvés des restes de volatiles, un squelette de poisson. Les mobiliers funéraires sont très abondants, peu variés : surtout des poteries (une des tombes en contenait presque une centaine), parfois des lampes,

des bijoux en or, argent ou bronze, des colliers ou amulettes en verre, des alabastres, des œufs d'autruche peints, des coquillages contenant du fard. Une curieuse figurine fruste évoque les Astartés phéniciennes de Chypre.

Les céramiques puniques, très nombreuses, ont un répertoire de formes sans originalité marquée. Elles sont souvent décorées de zones et de palmettes rougeâtres ou grises. Un askos allongé à anse surimposée, à trois pieds, terminé par une tête de mouton d'un côté, par une queue d'oiseau de l'autre, rappelle des vases de Chypre. Il faut rapporter sans doute aux premiers temps de la période hellénistique un askos-outré figurant, sans ses jambes, un équidé portant deux jarres, à décor rudimentaire peint : un type attesté également à Carthage. De petites œnochoés trilobées parfois médiocrement vernissées, à panse grosso modo fusiforme (ou élargie vers le bas), à panse ornée de godrons, de pseudo-godrons en zig-zag ou de séries de sillons horizontaux, sont à assigner à des ateliers puniques, et non pas grecs comme on l'a parfois affirmé. Un type céramique mérite de retenir l'attention. Il s'agit de cruches ou d'aiguières dont le goulot porte un visage modelé, flanqué de part et d'autre par des rosettes qui évoquent une tresse de cheveux. Des seins, dont certains sont perforés, et les bras ramenés sur la poitrine complètent l'image de la nourrice bienveillante ou de la déesse mère. Des traces de peinture apparaissent sur la panse de ces vases semblables à d'autres recueillis dans les nécropoles de Collo et de Bizerte. À signaler enfin quelques « écuelles » grossières en céramique modelée.

Parmi les importations on notera d'abord un aryballe corinthien moyen ou tardif (première moitié du VI^e siècle) repéré par S. Ben Tahar au Musée d'Alger. Beaucoup des poteries importées ont suscité des commentaires faussés par l'erreur longtemps courante – on la retrouve souvent à propos de Carthage – qui consiste à abaisser considérablement la datation de vases grecs d'époque classique, dès lors qu'ils ne portent pas un décor élaboré ou ne présentent pas une qualité remarquable, et à refuser d'admettre qu'ils aient pu sortir d'officines de Grèce propre. C'est ainsi que des vases attiques trouvés à Gunugu, considérés sans autre forme de procès comme des « œuvres de décadence », ont longtemps été datés des III^e-II^e siècles ou au maximum de la fin du IV^e siècle, et attribués à l'Italie méridionale ou à la Sicile, jusqu'à ce que F. Villard, en 1959, les restituât à leur véritable époque, le V^e siècle, et à leur véritable origine, Athènes. Mais au-delà des cinq vases du Louvre et des musées d'Alger et de Cherchel examinés par F. Villard (deux coupes basses ou « stemless, inset lip » à vernis noir, deux *skyphoi* à vernis noir, un *guttus* à figures rouges), d'autres encore sont assignables au V^e siècle, pour autant qu'on puisse en juger par des dessins parfois sommaires. Signalons à cet égard un skyphos à figures rouges (satyre présentant une corbeille à une femme drapée qui tient un miroir), un autre orné d'un rinceau de vigne en technique mixte (figures rouges et rehauts blancs), une coupe « stemless, delicate class » à décor imprimé complexe. Enfin quelques lampes attiques à vernis noir peuvent être datées entre le dernier tiers du V^e siècle et le début du IV^e siècle (type Howland 23A).

D'autres vases attiques se situent plutôt vers le premier quart du IV^e siècle (deux *askoi* lenticulaires à figures rouges, l'un avec deux sphinges, l'autre avec deux félins couchés), ou dans le plein IV^e siècle (bols à vernis noir à décor de « palmettes liées », lécythe à panse surbaissée). Se fiant à des informations erronées sur l'absence de céramique attique du V^e siècle à Carthage, F. Villard supposait que ces vases étaient parvenus à Gunugu *via* la Sicile méridionale et notamment Agrigente. Cette hypothèse reste évidemment envisageable, mais on ne saurait exclure le rôle d'intermédiaire d'une Carthage qui, on le sait maintenant, a reçu en quantité non négligeable des céramiques attiques des V^e et IV^e siècles.

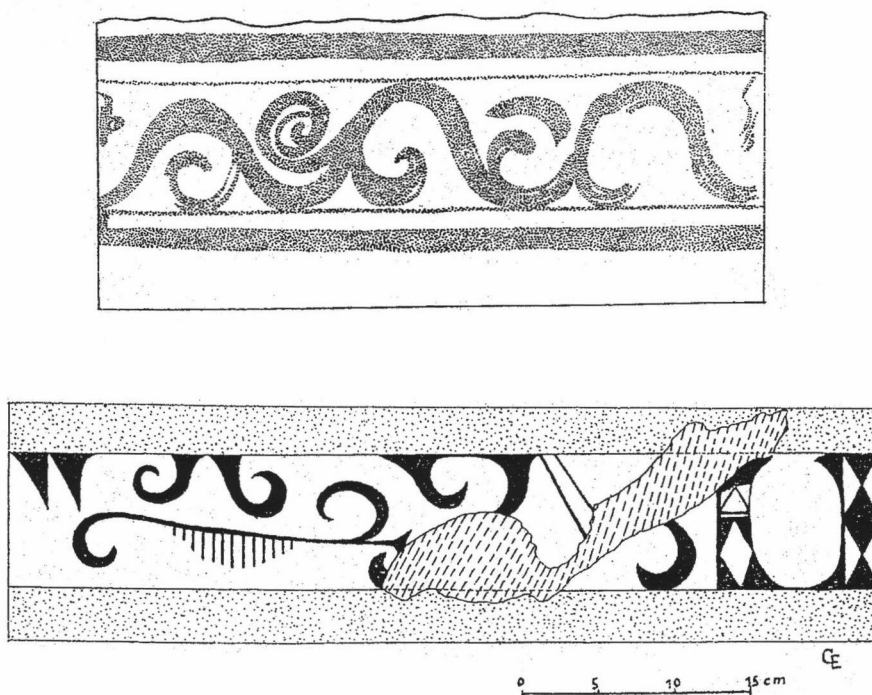
Les périodes suivantes sont marquées, au II^e siècle, par l'importation de campanienne A napolitaine, assez rare semble-t-il (patères de types divers, coupes, *gutti*) ; aux II^e-I^{er} siècles, par celle, relativement plus abondante, d'une campanienne B qui à en croire les brèves descriptions de Gauckler pourrait provenir d'Etrurie (patères, bols larges, pyxides). Les amphores d'importation signalées se limitent à quelques Dressel 1B italiques. Des lampes hellénistiques (grecques et peut-être italiennes), parfois à décor moulé, succèdent aux lampes attiques d'époque classique. On note aussi un lagynos à décor peint sur fond clair.

Au long de ces quatre ou cinq siècles, les graffiti puniques ou néo-puniques gravés après cuisson sont assez abondants : marques de marchands peut-être dans certains cas, marques de propriété probablement pour la plupart. Mais on doit noter aussi des graffiti latins ou plutôt grecs (A, AP liés, peut-être *pi*).

J.-P. MOREL

Le vase Missonnier

Ce nom a été donné à un vase modelé et peint qui a été recueilli par F. Missonnier dans un caveau de la nécropole punique de Gunugu. Il semble avoir remplacé, dans cette tombe, la ou les coquilles d'œuf d'autruche habituellement déposées auprès du défunt. La présence d'un vase biberon punique dans cette même tombe confère au vase Missonnier un âge qui peut remonter au V^e siècle av.-J.-C. Il s'agit d'un vase modelé de forme simple, globulaire, sans col ni pied.



Décor de rinceaux, en haut sur la coquille n° 28 d'Ibiza (dessin M. Astruc),
en bas sur le vase Missonnier (dessin E. Camps).

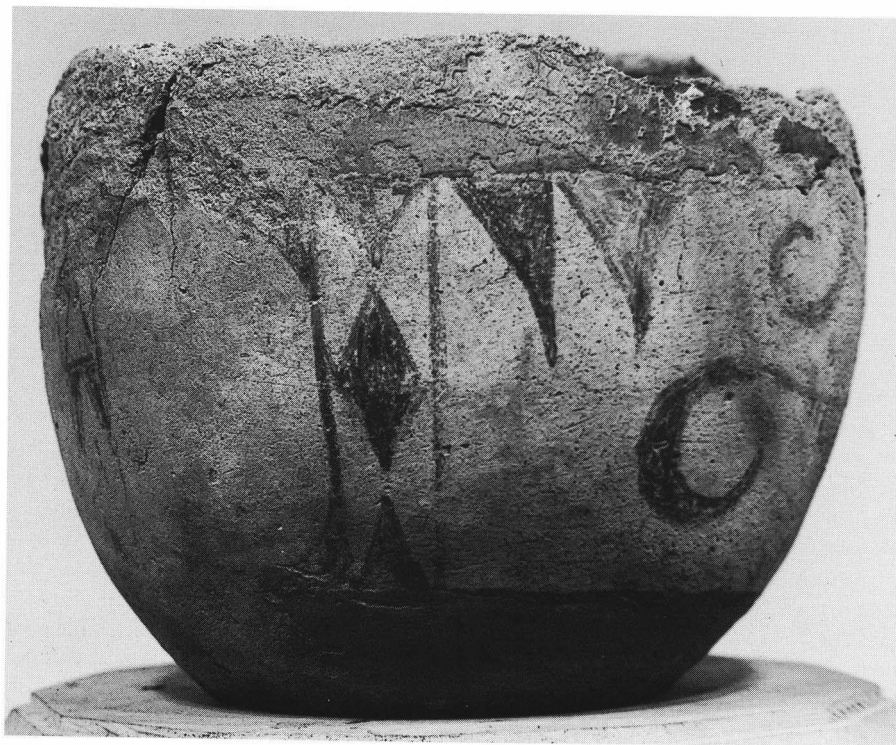
Les parois sont faiblement galbées et portent un décor complexe qui fait l'importance de cette poterie. Ce fut, en effet, le premier vase modelé et peint trouvé au cours de fouilles régulières dans un ensemble clos. Bien qu'il ait été signalé plusieurs fois par F. Missonnier lui-même (1933), M. Astruc (1954), G. Marçais (1954), L. Poinssot (1955) et G. Camps (1955 et 1961), il échappa à l'attention du Dr Gobert, dont il malmenait gravement l'hypothèse sur l'absence de poterie modelée peinte dans l'Antiquité ; au même moment, la publication des poteries peintes des nécropoles de Gastel* et de Tiddis* achevait de rejeter définitivement cette proposition.

Le principal intérêt que présente ce vase réside donc dans sa décoration complexe qui mêle des motifs végétaux orientalisants et d'autres géométriques de caractère « paléoberbère ». Ce décor était en partie caché par une croûte siliceuse, ce qui explique les erreurs dans la reproduction que F. Missonnier donna de trois faces de ce vase et qui fut reprise par les différents auteurs. Ce décor, aujourd'hui débarrassé de son dépôt, est polychrome : blanc pour l'engobe, rouge pour les bandeaux et noirs pour les motifs. Le champ qui s'offre à la décoration est délimité en bas et en haut par une bande rouge, soulignée par un filet noir. De la bande supérieure pendent deux paires de crochets noirs divergents ; ils sont plus épais et plus courts que ceux qui ornent les vases coquetiers de Gastel*. Audessous se trouve une sorte de rinceau de même style, dont le crochet de droite est ramené vers le haut (et non vers le bas comme l'avait représenté F. Missonnier). Perpendiculaire à la tige horizontale, une série de traits verticaux, diminuant régulièrement de longueur de part et d'autre, fait songer à des rames. Dans cette optique on peut assimiler le crochet de droite à la proue du navire et cela d'autant plus que le prolongement de la ligne horizontale, au-delà de ce motif, pourrait être l'éperon de cette galère. Le motif principal de ce vase serait donc un navire stylisé, symbole funéraire reconnu dans plusieurs hypogées (*haouanet*) de Tunisie, tantôt très réaliste (Kef el Blida), tantôt aussi schématisé qu'ici (Oued Magasbaïa). Mais ayant pris, depuis, connaissance d'un décor en rinceau d'une coquille d'œuf d'autruche d'Ibiza, publiée en 1957 par M. Astruc (coquille n° 28), je ne pense plus que le décor du vase Missonnier représente un navire même très stylisé.

Le motif géométrique « Gunugu » de type paléoberbère ne couvre qu'un cinquième de la surface décorée. Il est constitué de deux bandes verticales qui cloisonnent le champ décoratif. Ces bandes sont constituées de losanges et de triangles à un côté curviligne qui encadrent une sorte de médaillon. Cette partie du vase n'est pas sans rappeler les bandeaux intercalaires qui figurent sur les vases du style de Tiddis et qui perdurent jusqu'à nos jours aussi bien dans la céramique rurale que dans les tissages.

La parenté entre les décors du vase Missonnier et ceux des coquilles d'œuf d'autruche trouvées par plusieurs centaines dans la nécropole de Baria (aujourd'hui Villaricos) sur la côte andalouse ne peut cependant convaincre le lecteur du bien-fondé d'une hypothèse de M. Astruc qui supposait que les coquilles étaient importées brutes d'Afrique sans être décorées et qu'elles ne recevaient leur décoration peinte qu'en Espagne, M. Astruc allant même jusqu'à penser que certaines coquilles revenaient à Gunugu après avoir reçu leur décor et même que certains artisans de cette ville avaient acquis suffisamment d'habileté pour créer un « signe » particulier à Gunugu : il s'agirait du triangle dont le sommet est surmonté de deux crochets divergents, courbes ou coudés. M. Astruc croyait que ce motif n'existait, en Afrique, qu'à Gouraya. C'était là une grave erreur : ce motif est, au contraire, très commun. Il apparaît au Maghreb et au Sahara sur des supports les plus divers : poteries, peintures murales, tissus, nattes, tatouages...

3252 / *Gunugu*



Le vase Missonnier (photo M. Bovis).

La tombe qui contenait le vase Missonnier ne renfermait pas de coquille d'œuf d'autruche ; il semble même que ce vase si particulier et dont le décor présentait une parenté certaine avec celui des coquilles ait été déposé dans la tombe en lieu et place de l'habituelle coquille. Le vase Missonnier contenait une offrande : des ossements qui ne furent pas identifiés. Le Musée Stéphane Gsell, à Alger, possède deux gobelets modelés, provenant de la nécropole de Gunugu ; ils ont reçu un engobe blanc cantonné en haut et en bas par une bande rouge. C'est là une disposition identique à celle du vase Missonnier.

Les coquilles d'œuf d'autruche

Le mobilier funéraire de la nécropole de Gunugu comprenait, en plus des vases et des objets de parure, des coquilles d'œuf d'autruche. Après la nécropole de Villaricos, où il en fut dénombré plus de cinq cents et celle d'Ibiza qui en livra soixante-sept, Gunugu est, avec sa dizaine de coquilles conservées, le troisième site ayant livré des coquilles transformées en vase. Or S. Gsell et F. Missonnier écrivent, l'un et l'autre, qu'il y avait des coquilles dans presque toutes les tombes ; faut-il croire que seules les coquilles ayant un décor furent conservées ? Ces coquilles présentent une parenté étonnante avec les coquilles de Villaricos ; comme celles-ci, elles sont toutes coupées aux 3/4 de leur hauteur et le décor réparti en métopes. La peinture utilisée pour ce décor a attaqué la surface des coquilles qui donne l'impression d'avoir été gravée.

Les coquilles de Gunugu, bien que fort semblables à celles de Villaricos aussi bien dans la mise en place et la composition du décor que dans la fréquence des motifs orientalisants, conservent cependant une certaine originalité. M. Astruc a mis en lumière l'existence à Villaricos comme à Gunugu de « signes » (ou motifs) particuliers. Celui de Gunugu serait le triangle quadrillé portant au sommet deux appendices divergents coudés. Nous avons vu que ce « signe » est, en fait, très commun dans l'esthétique maghrébine.

Plus intéressants sont les autres éléments du décor qui ne dédaignent pas la représentation figurative ; ainsi les coquilles 1, 2 et 5 possèdent des motifs floraux qui rappellent les plants de silphium des monnaies de Cyrène. La plus richement décorée est la coquille 6 qui dans deux métopes présente une figure féminine pourvue d'ailes fixées à la taille. Elle porte un bonnet volumineux d'où s'échappent des mèches frisées. Ce personnage est vêtu d'une robe qui descend au-dessous du genou et porte des bottines. Sur la même coquille, dans une autre métope, est figurée une autruche : or ce même oiseau africain, inconnu en Ibérie, est représenté sur une coquille de Villaricos. Il est difficile de croire que ces deux coquilles auraient été ornées en Espagne et que l'une d'elle ait pu être renvoyée à son point de départ, sur la côte africaine.

La coquille 7 de Gunugu représente un personnage masculin. Tête et jambes sont vues de profil, le torse de face. Il est vêtu d'un costume ajusté, serré à la taille et montant jusqu'au ras du cou. Il semble s'aventurer précautionneusement en se protégeant d'une pelte. Une silhouette d'animal a été figurée au-dessus du personnage. S'agit-il d'une scène de chasse ?

Les coquilles de Gunugu ont été attribuées aux VI^e-V^e siècles av. J.-C., comme le sont celles du premier lot de Villaricos, ainsi que d'Ibiza et des nécropoles tangeroises dont l'une des coquilles présente le motif du triangle à appendice floral, très proche du deuxième « signe » de Villaricos et de celui de Gunugu.



Coquille n° 1 de Gunugu
(dessin de M. Astruc).

La mort d'une ville

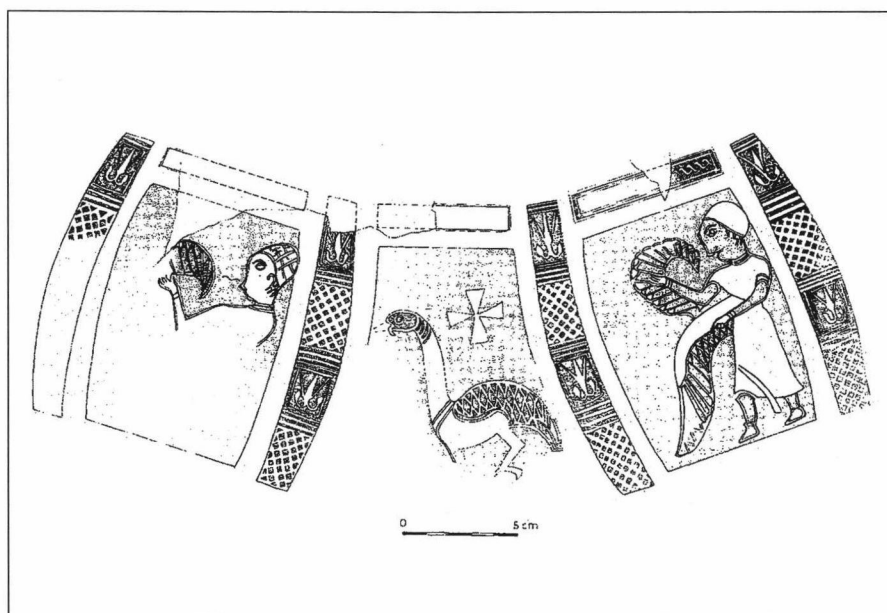
Gunugu devint le siège d'un évêché à la tête duquel se trouvait, à la fin du v^e siècle, Auxilius. Bien que le nom de la petite cité ne soit mentionné par aucun texte, il est vraisemblable que Gunugu subit le même sort que Caesarea, la capitale de la Maurétanie Césarienne, pillée et incendiée par les contingents des tribus maures qui s'étaient ralliées à Firmus.



Coquille n° 4 de Gunugu (dessin M. Astruc).



Coquille n° 7 de Gunugu (dessin M. Astruc).



Coquille n° 6 de Gunugu, musée du Louvre (dessin C. Florimont).

Conquise par les Arabes, Gunugu changea de nom et la cité logée sur le promontoire central fut appelée Bresk. Après l'effondrement de l'Empire almohade, la cité de Bresk fut disputée entre Mérinides, Abdelwadides et Hafsides. Ses ressources sont surtout celles de la terre : figuiers, cognassiers, et céréales, mais aussi un miel réputé sont produits le long du rivage. La course et la piraterie se développent dès le ^x siècle et entraînent des ripostes sanglantes. En 1144 la flotte sicilienne de Roger II s'empare de la ville et de son port (Edrissi, 1235). Ibn Khaldun (IV, 141) relate longuement les luttes entre les armées hafsides et les tribus berbères Magrawa. Bresk eut des relations faciles avec el-Andalus et accueillit les Morisques lorsque ceux-ci furent chassés d'Espagne. Mais c'est aussi de la mer que le danger s'abattit sur Bresk. Le coup mortel fut porté en 1614 par les chevaliers de Saint-Étienne qui détruisirent la ville. Bresk, héritière de Gunugu, disparut de l'Histoire.

G. CAMPS

BIBLIOGRAPHIE

- ASTRUC M., « Supplément aux fouilles de Gouraya », *Libyca*, A. E. t. II, p. 9-40.
 CAMPS G., « Recherches sur l'antiquité de la céramique modelée et peinte en Afrique du Nord », *Libyca A. A.P.*, t. III, 1955, p. 345-390.
 CAT E., *Essai sur la Province romaine de Maurétanie césarienne*, Paris, 1881, p. 138.
 CINTAS P., « Fouilles puniques à Tipasa », *Revue Africaine*, XCII, 1949, p. 263-330.
 ID. *Céramique punique*, Tunis, 1950, p. 555.
 CAUBET A., « Documents puniques : les œufs d'autruche de Gouraya », *Actes du III^e Congr. intern. d'études phéniciennes et puniques*, Tunis, 1991, p. 253-259
 GAUCKLER P., *Musée de Cherchel*, Paris, 1895.

- GAUCKLER P., *Nécropoles puniques de Carthage, Deuxième partie, Études diverses*, Paris, 1915, « Première partie, Carnet de fouilles » (pl. LXXXV-LXXXVI) ; et « Appendice : Fouilles de P. Gauckler à Gunugus (Algérie), 1891-1892 » (pl. CCLV-CCCXL).
- GSELL S., « Fouilles de Gouraya », *Publications de l'Association historique pour l'étude de l'Afrique du Nord*, Paris, 1903, p. 5-51.
- GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, Tome 1, texte, 2^e éd., Alger, 1997, Feuille n° 4, Cherchel, rubrique 3, « Promontoire du marabout de Sidi Brahim » (p. 1-2).
- MISSONNIER F., « Fouilles dans la nécropole punique de Gouraya (Algérie) », *MEFR*, L, 1933, p. 87-119.
- MOREL J.-P., « Les vases à vernis noir et à figures rouges d'Afrique avant la deuxième guerre punique et le problème des exportations de Grande Grèce », *Antiq. Afr.*, t. 15, 1980, p. 29-75.
- VILLARD F., « Vases attiques du V^e siècle avant J.-C. à Gouraya », *Libyca A. E.*, VII, 1959, p. 7-13.

G89. GURUBI

Dans le catalogue des tribus berbères insurgées en 546 contre les Byzantins, qui figure au chant II de sa *Johannide*, le poète Corippus évoque, au vers 56, ceux « qui habitent les montagnes de Gurubi et leurs vallées mauvaises » (*Qui Gurubi montana colunt vallesque malignas*).

L'identification de ce site a suscité depuis longtemps chez les historiens un débat qui n'intéresse pas seulement la géographie historique. En effet, on le situe traditionnellement en Tunisie du Nord-Est, dans le Cap Bon, en l'assimilant soit à Korba (l'antique Curubis), soit à Korbous. Sauf à supposer une déformation considérable des réalités historiques de son temps par le poète, cette identification oblige alors à admettre une transformation profonde de la situation ethnographique et politique de l'Afrique Proconsulaire au VI^e siècle : des bandes maures auraient été établies à cette époque à proximité même de Carthage. Cependant, aucun autre document n'autorise une telle conclusion : rien n'indique une déromanisation du Cap Bon au VI^e siècle, et l'hypothèse d'une présence maure dans la péninsule dans l'antiquité tardive ne repose même que sur ce seul exemple. Or, plusieurs indices conduisent à remettre en question une assimilation Gurubi/Curubis (le rapprochement avec Korbous étant quant à lui impossible puisque Korbous s'appelait dans l'antiquité Carpis). En premier lieu, l'absence complète de montagnes et de véritables vallées dans le pays de Korba constitue une anomalie singulièrement troublante et difficilement explicable. Mais il faut aussi remarquer le contexte particulier du passage de Corippus. Les guerriers de Gurubi ne sont pas isolés : ils appartiennent, dans la grande coalition de 546, à un sous-ensemble dans lequel figurent les Naffur et les hommes du chef Autiliten, deux groupes qui semblent clairement provenir de la Tripolitaine occidentale. Comme on connaît par ailleurs, grâce au géographe Julius Honorius, des *Gurbissenses* qui eux-mêmes étaient vraisemblablement localisés en Tripolitaine, cette région pourrait bien être, en fait, le véritable pays décrit par le poète. Une difficulté demeure cependant, qui est la mention de « denses forêts » à propos d'Ifera, un autre site évoqué par Corippus juste après Gurubi. On serait tenté de rapprocher Ifera de Yefren dans le Gebel Nefusa, si une végétation forestière abondante en ces lieux ne paraissait étonnante, même au VI^e siècle. Mais il faut se souvenir ici de ce que disait Al Bakri au XI^e siècle : « Au centre de la montagne des Nefusa, on trouve des dattiers, des oliviers et des arbres fruitiers en quantité » (traduction De Slane, *Journal asiatique*, 1858, p. 437). Une localisation en Tripolitaine reste donc possible même si, faute

jusqu'à présent d'une attestation toponymique, la preuve ne peut en être réellement apportée. Dans tous les cas, comme J. Partsch l'avait vu dès 1896, on doit selon nous d'ores et déjà conclure que les montagnes et les vallées maléfiques de Gurubi n'avaient probablement aucun rapport avec le Cap Bon.

BIBLIOGRAPHIE

- CORIPPUS, *Johannide*, éd. Diggle/Goodyear, Cambridge, 1970.
 DESANGES J., *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar, 1962, p. 88.
 DESANGES J., « Curbissenses », dans *E.B.*, t. XIV, 1994, p. 2158.
 MODERAN Y., « *Qui montana Gurubi colunt*, Corippe et le mythe des Maures du Cap Bon », dans *Mefra*, 99, 1987, 2, p. 963-989.
 PARTSCH J., « Die Berbern in der Dichtung des Corippus », dans *Satura Viadrina*, Breslau, 1896, p. 20-38.

Y. MODERAN

G90. GURZIL

Divinité chez les Laguatan* de Tripolitaine d'après Corippe (*Johan.*, V, 22-26). Au moment d'engager le combat, les Laguatan lâchaient sur l'ennemi un taureau représentant leur dieu Gurzil. Ce dieu était né de l'accouplement du dieu Amon*, sans doute celui de Siwa*, et d'une vache.

Cette divinité jouissait d'un culte organisé qui semble avoir dépassé celui qui était rendu aux dieux locaux africains ou aux simples génies*. Corippe mentionne, en effet, chez les Laguatan, la présence d'idoles en bois et en métal (*Johan.*, II, 404-406), sans doute images de Gurzil. De plus, le chef des Laguatan, Ierna, était en même temps prêtre de Gurzil (*Johan.* II, 109). Ce cumul des fonctions royale et sacerdotale est un fait exceptionnel chez les anciens Libyens.

Une inscription néo-punique de Lepcis Magna était censée apporter une nouvelle confirmation de l'importance de ce dieu : dans la dédicace, le nom de Gurzil aurait même précédé celui de Saturne, mais depuis, ce texte n'a pas été retenu par les auteurs. Gurzil a peut-être laissé d'autres traces dans la toponymie comme le suggère le nom des ruines de Gherza au Fezzan. Au XI^e siècle, El Bekri signale en Tripolitaine, à Gherza, un sanctuaire qui semble bien avoir conservé le nom du dieu antique. Sur ce site, une idole en pierre dressée au sommet de la colline recevait des offrandes des tribus berbères voisines.

La découverte à Volubilis d'un bas-relief représentant une divinité cornue a incité J. Morestin à étendre, jusqu'en Maurétanie Tingitane, le culte de Gurzil. Seule la présence de cornes vient à l'appui de cette hypothèse risquée.

Le rapprochement de ces données reste donc conjectural ; il n'en demeure pas moins que Gurzil fut une divinité importante.

BIBLIOGRAPHIE

- EL BEKRI, *Description...* traduction de Slane, p. 305.
 BATES O., *The eastern Libyans*, Londres, 1914.
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. V, p. 129, 138, 155, 166 ; t. VI, p. 72-73.
 MORESTIN J., « Dieu cornu Hespérus ».
 ELMER, « The libyan god Gurzil in a neo-punic inscription from Tripolitania », *Libyan studies*, t. 13, 1982, p. 49-50.
 BROUQUIER-REDDÉ V., « La place de la Tripolitaine dans la géographie religieuse de l'Afrique du Nord », *V colloque intern. de l'Afrique du nord antique et médiévale*, Avignon, 1990, p. 117-122.
 Id., *Temples et cultes de Tripolitaine*, Coll. *Antiq. Afr.*, CNRS, 1992.

G. CAMPS

G90. GUZANTES

Les Guzantes sont comptés par Hérodote (IV, 194) au nombre des Libyens cultivateurs situés au couchant du Triton* (fond du golfe de Gabès). Ils font suite aux Maxues* et aux Zauékes*. Stéphane de Byzance (*s.u.*, éd. Meineke, p. 214) confirme l'emploi par Hérodote de la forme Guzantes, ainsi que son utilisation par Hérodien. Mais certains manuscrits d'Hérodote proposent la forme Zugantes, et Stéphane de Byzance lui-même (*s.u.* Zugantis, p. 297-298) indique, d'après Eudoxe de Cnide, que les Zugantes, habitants d'une ville de *Zugantis* déjà signalée par Hécatee vers 500 av. J.-C., ont des spécialistes capables de produire plus de miel que les abeilles, particularité qu'Hérodote rapporte aux Guzantes. De plus, Stéphane de Byzance, à l'article Buzantes (p. 189) reproche à Hérodote d'avoir écrit Guzantes pour Buzantes ! Aussi St. Gsell (p. 135-139) estimait-il que Guzantes et Zugantes sont deux formes d'un même nom.

En face des Guzantes, Hérodote (IV, 195) situe l'île de Kurauis (ou Kuraunis : St. de Byz., *s.u.*, p. 346), probablement la Grande Kerkenna*, peut-être confondue avec Kerné*. Comme Hérodote évoque les montagnes des Guzantes, on serait enclin à localiser ceux-ci dans la Dorsale tunisienne. Ils étaient voisins du Byzacium*, ce qui favorisait les confusions, mais sans doute relativement éloignés de toute île. On comprend la perplexité de St. Gsell, qui, après bien des hésitations, préfère y voir une population du littoral oriental de la Tunisie.

BIBLIOGRAPHIE

- Gsell St., *Hérodote*, Alger, 1915 (p. 135-139).

J. DESANGES

G**TABLE DES MATIÈRES**

Les chiffres romains sont ceux des fascicules, les chiffres arabes indiquent les pages.

Fascicule XIX

- G1 Gabès (C. Agabi) 2950-2953
- G2 Gadabitani (J. Desanges) 2953
- G3 Gafsa (voir C 19 Capsa) 2954
- G4 Galaules (voir A 327 Autolatae/Autololes) 2954
- G5 Gaïa (G. Camps) 2954-2955
- G6 Galite île de la (P. Soumille) 2955-2961
- G7 Gamphasantes (J. Desanges) 2961-2962
- G8 Gangines (voir A 88 Aganginae) 2962
- G9 Gani (H. Claudot-Hawad) 2962-2964
- G10 Gara (voir G 66 Gour) 2964
- G11 Garama (Germa) (P. Troussset) 2964-2969
- G12 Garamantes (J. Desanges) 2969-2971
- G13 Gar Cahal (voir G 40 Ghar Cahal)
- G 14 Garum (P. Troussset 2972-2974)
- G15 Gastel (G. Camps 2974-2993)

Fascicule XX

- G16 Gauda (G. Camps) 2995-2996
- G17 Gaulois (voir C32 Celtes et D8 Dolmens) 2996
- G18 Gavage (E. Bernus, J. Akari) 2996-2999
- G19 Gazelle (H. Camps-Fabrer) 2999-3007
- G20 Gedalusii (J. Desanges) 3007
- G 21 Gemellae (P. Troussset) 3008-3013
- G22 Gémination/Géminées (S. Chaker) 3013-3014
- G23 Genette (El Briga) 3014-3015
- G24 Genévrier (P. Quézel, M. Gast) 3016-3023
- G25 Génie (H. Camps-Fabrer) 3023-3036
- G26 Genou (P. Galand-Pernet, H. Claudot-Hawad) 3036-3042
- G27 Genre (S. Chaker) 3042-3045

- G28 Gens/Gentes/Gentiles (C. Hamdoune) 3045-3052
- G29 Genseric (Geiseric) (Y. Moderan) 3052-3059
- G30 Géographie linguistique (S. Chaker) 3059-3061
- G31 Géomancie (voir D54 Divination)
- G32 Géophagie (M. Gast) 3062-3063
- G33 Gépheis (J. Desanges) 3063
- G34 Gétules (J. Desanges) 3063-3065
- G35 Gétulien (G. Camps) 3066-3067
- G36 Ghadamès (J. Despois, K.-G. Prasse, J. Lanfry) 3067-3082 (voir C61 Cidamus)
- G37 Ghana (C. Agabi) 3082-3085
- G38 Ghaniya (C. Agabi) 3085-3086
- G39 Gharb (Rharb) (G. Camps) 3086-3092
- G40 Ghar Cahal (G. Onrubia-Pintado) 3092-3096
- G41 Ghardaia (voir Cités mozabites C74) (M. Côte) 3096-3101
- G42 Ghat (Rhat) (E.B.) 3101-3106
- G43 Ghiata (C. Agabi) 3107-3109
- G44 Ghomâra (Ghumara, Ghmara) (G. Camps et J. Vignet-Zunz) 3110-3119
- G45 Ghorfa (E.B.) 3119-3124
- G46 Gibraltar (G. Camps) 3124-3127
- G47 Giddaba (Mont) (El Briga) 3127
- G48 Gigthis (Bou Grara) (P. Troussset) 3128-3134
- G49 Gildon (Y. Moderan) 3134-3136
- G50 Giligamae (J. Desanges) 3137
- G51 Gindanes (J. Desanges) 3137
- G52 Girafe (H. Camps-Fabrer) 3137-3147
- G53 Giori (Mont) (E.B.) 3147-3148
- G54 Girrei/Girrhæi (J. Desanges) 3148

Fascicule XXI

- G55 Gland (El Briga) 3151
- G56 Glawa (M. Peyron) 3151-3160
- G57 Glide (voir semi-voyelle) 3161
- G58 Glottochronologie (S. Chaker) 3161-3163

- G59 Gnawa (J.-M. Lesage) 3164-3167
G60 Goliath (voir Djalout D57) 3167
G61 Goniotaë (J. Desanges) 3161
G62 Gorâa (Dj.) (G. Camps) 3168-3169
G63 Goudron (M. Gast) 3170-3173
G64 Goulmima (Laburthe-Tolra) 3174
G65 Goundi (H. Camps-Fabrer) 3174-3177
G66 Gour (G. Camps) 3177-3188
G67 Gourara (J. Bisson) 3188-3198
G68 Gouraya (voir Gunugu) 3199
G69 Graines sauvages (E. Bernus) 3199-3208
G70 Grammaticalisation (S. Chaker) 3208-3210
G71 Graphisme (voir Écriture E3) 3211
G72 Grégoire (Y. Moderan) 3211-3213
G73 Greniers (M. Peyron, E.B., J. Vignet-Zunz) 3213-3222
G74 Guanches (voir Canaries C16) 3222
G75 Gubul (E.B.) 3222-3223
G76 Gudala/Guezzoula (G. Camps) 3223-3224
G77 Guelaa (Voir Grenier G73) 3224
G78 Guelaya (M. Al Figuigui) 3224-3229
G79 Guelma (M. Côte) 3229-3231
G80 Guelta (Voir Aguelman A102) 3231
G81 Guépard (H. Camps-Fabrer) 3231-3234
G82 Guerba (voir Outre) 3234
G83 Guercif (M. Peyron) 3234-3236
G84 Guergour (voir Hammam Guergour)
G85 Guich (M. Peyron) 3236-3238
G86 Guir (Oued) (J. Riser) 3238-3243
G87 Gulusa (G. Camps) 3243-3247
G88 Gunugu (J.-P. Morel et G. Camps) 3245-3257
G89 Gurubi (Y. Moderan) 3257-3258
G90 Gurzil (G. Camps) 3258-3259
G91 Guzantes (J. Desanges) 3250

G

TABLE DES AUTEURS

Les chiffres qui suivent le nom des auteurs donnent le numéro des notices.

A

Agabi C., 1, 37, 38, 43
Akari J., 18
Al Figuigui M., 78

B

Bernus E., 18, 69
Bisson J., 67

C

Camps G., 5, 15, 16, 35, 39, 44, 46,
62, 66, 68, 75, 76, 86, 87, 90
Camps-Fabrer H., 19, 25, 52, 65, 81
Chaker S., 22, 27, 30, 58, 70,
Claudot-Hawad H., 9, 26, 70
Côte M., 41, 79

D

Desanges J., 2, 7, 12, 20, 33, 34, 50,
51, 54, 61, 90
Despois J., 36

E

E.B., 42, 45, 53
El Briga, 19, 23, 37, 47

G

Galand-Pernet P., 26
Gast M., 24, 32, 63

H

Hamdoune C., 28

L

Laburthe-Tolra, 64
Lanfry J., 36
Lesage J.-M., 59

M

Moderan Y., 29, 49, 72, 88
Morel J.-P., 87

O

Onrubia-Pintado G., 40

P

Peyron M., 56, 73, 83, 85
Prasse K.-G., 36

Q

Quézel P., 24

R

Riser, 86

S

Soumille P., 6

T

Trousset P., 11, 14, 21, 48

V

Vignet-Zunz J., 44, 73

G

MOTS CLÉS

Les chiffres qui suivent chaque mot clé donnent le numéro des notices.

A

Agriculture : 1, 36, 67, 85
Alimentation : 18, 31, 55, 65, 69, 73
Algérie : 21, 41, 47, 79, 88
Antiquité : 1, 2, 5, 7, 11, 12, 15, 20, 21, 28, 29, 34, 49, 50, 51, 72, 88
Architecture : 36, 42, 45
Artisanat : 14, 63

B

Biographie : 5, 16, 21, 29, 38, 49, 72, 87
Botanique : 24, 55, 63, 69

C

Céramique : 15, 40
Christianisme : 72
Commerce : 1, 14, 36
Confréries : 59

F

Fezzan : 11, 12, 36, 42, 90

G

Garamantes : 11, 12
Gazelles : 19
Géographie : 1, 6, 11, 46, 39, 46, 47, 53, 85, 89
Gétules : 4, 34, 76
Girafe : 52
Guépard : 81

H

Hypogées : 15

L

Linguistique : 22, 26, 27, 30, 36, 58, 70

M

Mali : 37

Maroc : 24, 39, 40, 43, 44, 46, 56, 59, 64, 65, 66, 78, 83, 84, 85

N

Nomadisme : 11, 12, 34, 36, 42, 67, 76
Numides : 5, 15, 16, 75, 87

O

Oasis : 1, 11, 36, 41, 42

P

Pharmacopée : 63
Préhistoire : 35, 40
Protohistoire : 15, 62, 66
Punique : 88

R

Religion : 9, 25, 47, 59, 72, 90

S

Sahara : 9, 11, 12, 14, 19, 34, 36, 37, 41, 52, 54, 67, 69, 81
Sculptures : 19, 48, 65

T

Touaregs : 9, 18, 26
Tribus : 2, 4, 7, 12, 20, 28, 33, 34, 43, 44, 50, 51, 54, 56, 61, 75, 76, 78, 91
Tunisie : 1, 6, 28, 29, 37, 38, 48, 72, 91

V

Villes : 1, 11, 36, 41, 42, 48, 64, 79, 83, 88

Z

Zirides : 1
Zoologie : 19, 23, 52, 65, 81

H1. HABITATION

(voir A264. Architecture, A322. Aures, D1. Dadès, E9. Ehen et *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, Privat, 1959, n° 5 ; tome entièrement consacré à l'habitat rural au Maghreb))

H2. HABITUDE (forme d') (grammaire)

(voir Aspect, Inaccompli, Verbe)

Terminologie ancienne que l'on rencontre dans toutes les grammaires et descriptions du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle (Hanoteau, Boulifa, René Basset, Laoust, Aspinion...). On la retrouve encore dans certains travaux actuels d'amateurs.

Elle s'applique au thème verbal que les berbérissants, depuis André Basset appelle l'« Aoriste intensif » (ou « Inaccompli », dans une terminologie plus récente et plus sémantique introduite par L. Galand).

On considèrerait en effet ce thème verbal comme une forme secondaire, issue par dérivation du thème primitif d'Aoriste ; par. ex. :

- *ak°er* = « voler » > *ttak°er* (+ préfixe *tt-*) = « voler habituellement »
- *krez* = « labourer » > *kerrez* (+ tension de la 2^e radicale) = « labourer habituellement »

Sur les plans morphologiques et historiques, ce thème est effectivement un dérivé à valeur itérative ou durative : sa formation, transparente à partir du thème primitif d'aoriste, trahit immédiatement sa nature originelle de forme secondaire. C'est pour cela que pendant longtemps les grammaires berbères l'ont présenté, à tort, comme un dérivé parmi les autres. Il est également probable que les premiers berbérissants ont été influencés dans leur conception par la grammaire de l'arabe où il existe une forme dérivée (2^e forme), apparentée par la forme et le sens, et qui, dans cette langue est clairement une forme dérivée.

C'est André Basset (1929-1952) qui a montré que cette approche n'était plus fondée en synchronie et qui a intégré la « forme d'habitude » parmi les thèmes primitifs du verbe :

« Ce que nous appelons [...] aoriste intensif était réuni jusqu'ici sous le nom de forme d'habitude, considérée comme une forme dérivée, au même titre que les autres formes dérivées à sifflante, dentale ou nasale, par exemple. Il y a tout lieu de penser que ce dernier point de vue est exact historiquement [...]. Mais dans le système actuel du verbe, leurs conditions d'emploi, leur rôle sont exactement parallèles à ceux de l'impératif, de l'aoriste et prétérif... » (1952, p. 14).

Fonctionnellement, cette prétendue « forme d'habitude » est donc devenue une partie intégrante du jeu des formes de base : elle existe pour tout verbe berbère et elle s'oppose directement aux autres thèmes primitifs, notamment le prétérif. Sa généralité même fait qu'elle ne peut plus être considérée comme une forme dérivée.

Ainsi, de primitivement binaire : « prétérif/aoriste », le système verbal est devenu ternaire et oppose : « prétérif/(aoriste)/aoriste intensif » (< ancienne forme dérivée d'habitude).

Cette évolution, qui constitue une réorganisation profonde, est certainement très ancienne et on doit considérer au moins comme pré-berbère puisqu'elle est attestée dans tous les dialectes. Et, vu l'homogénéité du système verbal en berbère sur ce point, on peut même aller plus loin et se demander si la configuration actuelle du système verbal berbère ne peut pas être considérée comme « chamito-sémitique », avec un (ou deux) thème(s) d'intensif intégré(s) dans le jeu des oppositions de base du verbe !

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET A., *La langue berbère. Morphologie. Le verbe* - Étude de thèmes, Paris, 1929.
- BASSET A., *La langue berbère*, Londres (1969), 1952.
- CHAKER S., *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie) : syntaxe*, Université de Provence, 1983.
- CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (Introduction au domaine berbère)*, Paris, CNRS, 1984.
- CHAKER S., *Linguistique berbère : études de syntaxe et de diachronie*, Louvain/Paris ? Éditions Peeters, 1995.
- CHAKER S., Quelques faits de grammaticalisation dans le système verbal berbère, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, n.s., V, p. 103-121, 1997.
- COHEN D., « Les langues chamito-sémitiques », *Le langage*, Paris, (« La Pléiade »), 1968.
- COHEN D., *La phrase nominale et l'évolution du système verbal en sémitique*. Étude de syntaxe historique, Leuven/Paris, 1984.
- GALAND L., « Continuité et renouvellement d'un système verbal : le cas du berbère », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, LXXII/1, 1977.
- PRASSE K.-G., *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhague, (3 vol.), 1972-74.

S. CHAKER

H3. HABOUS

Forme francisée de l'arabe *ḥabūs* ou *ḥubs* ou *ḥubus* pl. *aḥbās* qui désigne les biens de mainmorte au Maghreb. En arabe la racine *ḥ b s* signifie immobiliser, emprisonner. Le verbe correspondant est la deuxième forme *ḥabba-sa*, immobiliser, c'est-à-dire rendre inaliénable un bien suivant les règles de la loi islamique pour en attribuer le revenu à une œuvre pieuse, immédiatement, ou à l'extinction des bénéficiaires intermédiaires désignés. Le terme employé en Orient et en Libye est *waqf*, pl. *awqāf*, sur une racine de sens voisin (arrêter), et le verbe correspondant est de la quatrième forme, *awqafa*. Nous analyserons ci-après les règles de l'institution posées par la loi islamique (A), les habous dans les zones berbères (B), la politique des États maghrébins au XX^e siècle en la matière (C).

A. Les habous en droit malékite et hanéfite

C'est un acte juridique (le plus souvent mis par écrit devant le *cadi* et des témoins) consistant à immobiliser un bien et à en affecter les revenus à des bénéficiaires.

Le constituant (ou habousant) doit être musulman (malékisme), propriétaire de la chose et capable d'en disposer. Il peut aliéner la totalité de ses biens, mais seulement le tiers s'il agit durant sa dernière maladie (malékisme). En droit hanéfite le constituant peut être le premier dévolutaire. En droit malékite le *waqf* est nul s'il n'y a pas un désaffectement du bien et sa prise de possession par les bénéficiaires ou les administrateurs. En droit hanéfite, il n'est pas nécessaire d'être musulman pour constituer un *waqf* au profit d'une œuvre musulmane ou d'intérêt public. En pratique on a consenti à la validité des *wakfs* fait par des non musulmans en faveur d'églises, ou de synagogues... Mais le musulman ne peut constituer en faveur d'une institution non islamique.

Le bien devient inaliénable et perpétuel en droit hanéfite. Toutefois, en droit malékite, si les bénéficiaires sont dans la misère, ils peuvent obtenir du cadi la vente du waqf et le partage du prix ; de plus le waqf peut n'être que provisoire si le constituant en dispose ainsi, et il peut faire retour au constituant ou à ses héritiers passé un délai fixé ; ou encore, après l'extinction des héritiers directs, il peut être hérité en pleine propriété par des lignes collatérales, à chaque fois selon ce qu'a fixé le constituant. L'institution ne concerne pas seulement les immeubles : toute source de revenu (un esclave par exemple) ou d'usage (un livre par exemple) pourrait faire l'objet d'un waqf pour de nombreux docteurs, mais il y a des divergences.

Les revenus sont affectés à des œuvres de bienfaisance ou d'intérêt public (bénéficiaires ultimes). Ce peut être par exemple l'entretien d'une mosquée, d'une école, des murailles de la ville, d'un hôpital, etc. Tel est le waqf public (*'ām*) ou le waqf de bienfaisance (*khayrī*). Mais le but de bienfaisance peut s'exercer d'abord en faveur de la famille du constituant : c'est le waqf de famille (*waqf ahlī*) ou waqf privé (*khâss*). Quand la famille du constituant disparaît, le revenu du waqf retourne à l'œuvre pie (bénéficiaire ultime) le plus souvent, mais pas toujours, comme on l'a dit. Les prescriptions établies par le constituant ont force de loi pour sa gestion, l'attribution des revenus, son statut à la fin des lignes d'héritiers. Certains constituants partagent les revenus entre une œuvre pieuse et leurs descendants : ce sont les habous mixtes. Dans la désignation des bénéficiaires privés, le constituant a une totale liberté en droit hanéfite, alors qu'en droit malékite le waqf qui écarte de l'héritage les filles de la première génération est généralement considéré comme nul (Mâlik, Khalīl), mais pas selon le 'amal fassi. Dans les deux rites le habous peut être constitué en faveur de non musulmans. Le partage pose de nombreux problèmes d'interprétation de la volonté du constituant. Se fait-il « par génération », une génération nouvelle ne touchant le revenu qu'à l'extinction complète de la génération précédente ? Ou bien se fait-il « par tête » ? La représentation peut-elle être admise ? Si, comme il est d'usage, le constituant a exclu les femmes non mariées « sous réserve qu'elles ne soient pas dans le besoin », cette clause introduit-elle un droit au partage à l'égal des autres bénéficiaires ? Ou à la moitié des mâles ? ou seulement une créance d'aliments ? Les traités consacrent de nombreux développements à ces sujets.

L'administration du waqf se fait par un *nazîr*, ou *wâkil*, désigné, en général, suivant les vœux du constituant, à défaut par le cadi (qui nomme alors un *muqaddam*). Il peut être pris parmi les bénéficiaires privés eux-mêmes. Il prend en charge les réparations, gère les locations, se paie sur le waqf et procède à la distribution aux héritiers selon ce qu'a fixé le constituant, sans oublier de prendre son salaire au passage. Il doit constituer des fonds de réserves pour les mauvaises années ou les grosses réparations. Il doit augmenter, diminuer ou supprimer la part des bénéficiaires dans certaines conditions : ainsi un apostat perd sa part et elle vient augmenter celle des autres, ou encore la naissance de bénéficiaires nouveaux la diminue si le partage se fait « par tête ». Le droit hanéfite donne à l'administrateur une certaine liberté d'action : en cas de revenus supplémentaires, l'administrateur peut accorder des dons (*'iṭā wa ḥirmân*). Il peut même échanger le waqf pour en maintenir le revenu. Tout cela laisse la porte ouverte à de nombreux détournements. Mais l'administrateur doit rendre compte de sa gestion au cadi qui peut le destituer et nommer un autre *nazîr*.

Quand les bénéficiaires privés ont disparu, l'administration du waqf, devenu public, se fait toujours aux frais du waqf et toujours sous contrôle du cadi.

En général les institutions dévolutaires de habous publics gèrent elles-mêmes les biens en question. Le préposé à la direction d'une médersa, d'une zaouïa ou d'une mosquée entretient l'établissement avec ces revenus et garde le reste pour son usage personnel. S'il s'agit d'entretien des murs (*awqâf as-sûr*) ou d'une forteresse (*borj*), les revenus sont gérés par le militaire responsable de l'ouvrage. Dans la période moderne, les gouvernements ont institué des administrations spéciales pour la gestion des habous publics.

Le locataire du waqf est celui qui met en valeur le bien (le cultivateur s'il s'agit d'un champ ou d'un verger), ou paye la location pour son usage (s'il s'agit d'un immeuble d'habitation). En principe, la location ne doit pas durer plus de trois ans. Mais, avec le temps, et dans le but d'améliorer les fonds, on a consenti divers contrats dérogeant à cette règle, comme le contrat d'*inzâl* (*enzel*) qui est une location à perpétuité en échange d'apports au fond (une réparation, une nouvelle construction, une plantation, etc.). D'autres contrats de type similaire existent (Bousquet).

La pratique au Maghreb a suivi surtout le droit hanéfite et hanbalite qui donne une grande liberté au constituant, par exemple de se désigner comme premier dévolutaire, ce qui lui permet de ne pas se dessaisir de son bien, ou d'exclure les filles (exclusion qui annule le waqf chez les malékites et chaféites, alors que l'exclusion des fils ne l'annule pas, mais il y a des divergences).

B. Les habous dans les zones berbères.

Dans les zones berbères, le habous est une institution importée par l'islam semble-t-il. Selon le schéma classique (Hanoteau et Letourneux, Surdon), il a servi à écarter les règles de l'héritage fixées par le droit musulman, règles qui sont très « partageuses », et à maintenir la propriété familiale collective en écartant les femmes de l'héritage, car susceptibles de permettre le passage de leur part du patrimoine en des mains étrangères. L'expansion du habous coïnciderait avec l'influence du droit musulman si l'on suit ces auteurs : quand les coutumes berbères sont fortes et le droit musulman faible, les femmes sont exhéredées sans problème de conscience. Quand au contraire le droit musulman est fort, il est anéanti par la constitution de habous qui permet d'écarter les mères, épouses et filles, sans le moindre accroc au droit islamique. Dans tous les cas, les femmes demeurent à la charge des agnats. On a donc trois situations principales :

1/ Exhéredation des femmes sans le moyen du habous du fait d'une coutume forte. Ainsi, chez les Imaziren du Moyen Atlas, la coutume est forte et les habous rares. Ceux qui existent ont des buts pieux et ne servent pas à tourner les règles de l'héritage. Chez les Kabyles de Grande Kabylie, la coutume a été maintenue par les tribunaux français appliquant « la coutume moyenne » de Hanoteau et Letourneux. Les djama'a, supprimées officiellement en 1874, perdurèrent avec leurs coutumes spéciales. Dans les années 1920, on s'avisait de leur permanence (Milliot, Bousquet) et des limites de l'ouvrage de Hanoteau-Letourneux. La succession se transmet aux agnats de par la coutume. Le droit de représentation est admis, mais le grand-père doit faire une déclaration spéciale à la mort de son fils pour que les droits des petits-enfants soient confirmés, déclaration qui n'est pas nécessaire chez les Imaziren. L'exhéredation des femmes ne fait pas appel au habous, mais les femmes ayant des droits sur les agnats, et les djama'a veillant à ce qu'on ne les néglige pas, de petits habous (sur quelques arbres) ont été constitués à leur profit et pour la durée de leur vie, ces biens retournant ensuite au patri-

moins et non à des œuvres pieuses. Malgré le refus de l'Algérie indépendante de reconnaître le droit berbère, et sa volonté d'appliquer le droit musulman, les femmes kabyles n'ont pas fait appel au *cadi* et ce système coutumier se maintient toujours (Chaker, N. Aït-Zai) b.

2/ Exhérédation des femmes par le moyen du *habous* du fait d'une certaine pénétration du droit musulman. Chez les Chleuhs, la coutume est moins forte et elle a dû faire droit à l'influence du droit musulman. Les *habous* au profit des seuls agnats sont donc courants. La mort de l'agnat entraîne une double succession. 1/ La succession au bénéfice des *habous*, qui va à l'agnat héritier. La représentation est admise, mais le grand-père doit faire une déclaration spéciale. 2/ La succession portant sur les acquêts réalisés par le travail. Ils doivent être partagés en deux : une part va grossir la masse *habou-sée* ; l'autre est distribuée entre les héritiers sur une base égalitaire, une part par « jeûneur » quel que soit son âge ou son sexe. Le « jeûneur » est l'adulte somatique, le travailleur de l'exploitation. Les femmes reçoivent leur part en argent (*tawqîr*) ce qui leur permet d'augmenter leur pécule (en bijoux ou en petit bétail), pécule constitué au départ par les parents de la jeune fille avant son mariage (*zhej*, dot proprement dite) et dûment déclaré au moment du mariage. Au décès d'une femme, une partie de ce pécule retourne au mari, l'autre aux parents de la femme. De plus, en pays chleuh, le système des *habous* publics fonctionne : il arrive fréquemment que la *djama'a* constitue un *habous* au profit de la tribu tout entière ou seulement du village au profit de la mosquée-maison commune, c'est-à-dire pour la bienfaisance et pour le culte en même temps (Surdon, voir aussi Berque). Autre exemple, chez les Chouïa, où la coutume ayant été affaiblie par l'application du droit musulman sous la colonisation, on retrouve le schéma classique de l'exhérédation des femmes au moyen du *habous* au profit des seuls agnats. Tous les biens *melk* des Aurès sont ainsi en *habous*. Le droit de représentation est maintenu sans qu'il soit nécessaire au grand-père de faire une déclaration spéciale.

3/ Respect de la vocation héréditaire de la femme, les *habous* n'ayant qu'un rôle public. À un stade avancé d'islamisation, on trouve le Mzab, où les *habous* qui privilégieraient certaines catégories d'héritiers sont tenus comme contraires à l'islam selon la doctrine ibadite (Mercier). Il n'y a donc au Mzab que des *habous* religieux, gérés par les *iazzaben* (clercs). La constitution en *habous* consiste à frapper d'une taxe perpétuelle (*nouba*), un bien qui reste privé (*melk*) donc aliénable. L'œuvre qui profite de cette *nouba* est généralement la mosquée commune. Autre exemple de triomphe du droit islamique, les Jbala, Riffains occidentaux, autrefois les Ghumara', chez qui les *ulémas* sont très nombreux et très influents. Aussi les règles du droit musulman sont-elles strictement appliquées, et la femme n'est pas exhérédée. Le *habous* existe, c'est celui de la mosquée du village. À l'origine le revenu de la *zakat* fut utilisé pour l'achat de parcelles qui furent constituées en *habous* au profit de la mosquée. D'autres *habous* de mosquée proviennent de constitutions faites par des particuliers propriétaires de biens *melk* (les biens *melk* existent à côté des biens collectifs, *ard jama'îya*) en échange, le plus souvent, du droit à être enterré auprès de la tombe du marabout du village. Actuellement ces biens sont gérés par le ministère marocain des *habous* (Vignet-Zunz).

Le schéma de la stratégie berbère en matière d'héritage a été longtemps considéré comme un dogme. Dans le détail, tout est moins clair. Ne serait-ce que par l'affaiblissement des propriétés collectives, par l'expansion de

l'économie monétaire, par l'émigration, les structures sociales sont fortement secouées. À l'heure actuelle de nouvelles enquêtes sont nécessaires pour voir ce qu'il reste de ce schéma classique.

C. La politique des États en matière de habous au xx^e siècle

Si les habous ont bien servi le culte et la bienfaisance, ils comportaient nombre d'inconvénients. Ils facilitaient les détournements. Mais surtout, ils retiraient de la vie économique une masse de plus en plus considérable de biens, souvent ruinés. Aussi la politique des États musulmans, souvent avant les colonisations, chercha à réorganiser les biens habous et à restreindre leur rôle. Cette politique fut continuée par la suite et jusqu'à nos jours. Voici un aperçu de ces politiques au Maghreb.

En **Algérie**, les habous représentaient la moitié des terres cultivées en 1850. Leur sort après la conquête fut différent selon qu'ils étaient situés au Nord ou au Sud.

1/ Au Nord, les habous publics ont été réunis au domaine de l'État dès le 7 décembre 1830, mais l'affaire fut mal menée et de nouveaux textes furent nécessaires (arrêté du 23 mars 1843 du ministère de la guerre, arrêté du 3 octobre 1848 du gouverneur général, loi du 16 juin 1851 sur la propriété en Algérie). L'État, en contrepartie prenait en charge les frais du culte et les dépenses à charge de ces biens (l'assistance publique et l'enseignement notamment). En pratique la confiscation des biens habous ne fut réalisée que vers 1870. L'inaliénabilité des habous privés fut supprimée par différents textes (ordonnance du 1^{er} octobre 1844, loi du 16 juin 1851, décret du 30 octobre 1858). La jurisprudence reconnut en outre l'État comme le dévolutaire final des biens habous privés quand les lignées de dévolutaires s'éteignaient.

2/ Au Sud, de manière générale, les habous publics ont été respectés, et les revenus restèrent dévolus directement aux établissements religieux (Mzab). Toutefois, en 1907, à Tougourt, les biens habous, qui étaient gérés par une commission ad hoc sous contrôle militaire, furent remis aux Domaines qui les vendit aux enchères, à des particuliers (à El Oued), et à la commune de Tougourt qui prit en charge les mosquées.

En **Tunisie** les habous représentaient le tiers des terres cultivées au milieu du xix^e siècle. La première réforme, faite par Khayr ad-Dîn en 1874, fut la création d'un organisme central, la *djam'iyat al-awqâf*, dont dépendaient des organismes provinciaux, lesquels surveillaient les gérants des habous publics. Le Protectorat maintint cette administration, mais chercha à favoriser la colonisation par le moyen de la procédure d'échange, ou par celle de l'*inzâl* (ou *enzel*, location perpétuelle en contrepartie d'une remise en état du habous) ou autres contrats de démembrement. En 1908 un Conseil supérieur des habous coiffa la *djam'iyat al-awqâf*. Plusieurs textes retouchèrent le système administratif sans trop en altérer les règles de base fixées par Khayr ad-Dîn. Son budget était indépendant de celui de l'État et la comptabilité de l'ensemble des habous fut tenue de manière régulière. Les habous privés étaient indépendants de cette structure administrative, mais, en tant que représentante du dévolutaire final, la *djam'iyat al-awqâf* pouvait agir pour sauvegarder ses intérêts si l'existence même du habous était en jeu. À l'indépendance l'administration des habous publics fut liquidée et les immeubles réunis au domaine de l'État (décret du 31 mai 1956). Les habous privés et mixtes furent abolis par le décret du 18 juillet 1957, et les biens distribués en pleine propriété soit aux bénéficiaires selon leur part dans les revenus soit aux

occupants capables de justifier leurs droits en vertu de la législation du Protectorat. Pour le détail législatif, notamment relatif aux différents contrats de démembrement, voir Mohammed El Aziz Ben Achour.

En Libye, les awqâf représentaient peu de choses en Tripolitaine, ils étaient plus importants en Cyrénaïque et contrôlés par la confrérie *sanûsiya*. La colonisation italienne (1912-1942) les maintint sous le régime ottoman qui était le leur, tout en en contrôlant et réformant l'administration, notamment en 1939. En Cyrénaïque, la résistance de la confrérie *sanûsiya*, puis sa défaite, conduisit à la saisie totale de ses awqâf, c'est-à-dire de la majeure partie des awqâf libyens, qui furent remis à la colonisation. De même, la tendance de la jurisprudence fut de ramener les awqâf tripolitains au statut réel, pour satisfaire les besoins de la colonisation. La révolution libyenne réforma l'administration des awqâf en 1972 et supprima les awqâfs ahlî en 1973. Le nombre et le rapport des awqâfs publics restants est extrêmement faible, et le culte n'est soutenu que par une subvention de l'État (Bleuchot).

Au Maroc, le traité de Protectorat mentionnait spécialement les habous et en conséquence le principe de leur intangibilité. Une direction des habous fut créée par le dahir du 31 octobre 1913 et elle devint vizirat en 1915. À la direction des affaires chérifiennes, un service du contrôle des habous, dirigé par des Français, décide avec le vizirat des habous de la politique à suivre. En mai 1914 fut créé un Conseil supérieur des habous, présidé par le grand vizir. À cette époque les habous étaient en très mauvais état et rapportaient peu. L'administration entreprit de vendre aux enchères les immeubles en ruines, ou les terrains mal situés et peu rentables. Le profit de ces ventes fut consacré à réparer et à rebâtir le patrimoine des habous. De nouveaux terrains ou immeubles furent achetés, en rachetant de nouveaux biens. L'administration des habous est restée très active au Maroc (Luccioni, Souriau).

BIBLIOGRAPHIE

A. Droit islamique classique.

Tous les manuels et traités de droit musulman classique consacrent une section au waqf. On n'en reprendra pas la liste ici. Il existe aussi des traités spécialisés :

HILLÂL AR-RA'Y (ob. 245/859), *Ahkâm al-waqf*, Haydarâbâd, 1355/1936.

al-KHASSÂF (ob. 261/875), *Ahkâm al-waqf*, Le Caire, 1322/1904.

Ibrâhîm Bn Musâ AT-TARÂBULUSÎ (ob. 922/1516), *Al-Is'âf fî ahkâm al-awqâf*, Le Caire, 1292/1875 ; traduction ADDA et GALIOUNGUI, *Le Wakf*, Alexandrie, 1893.

QADRÎ Pacha, *Qanûn al-'adl wa l-insâf lil-qadâ' 'alâ muchkilât al-awqâf*, Le Caire, 1311/1893.

ABÛ ZAHRA, *Muhâdarât fî l-waqf*, Le Caire, Dâr al-fkr al-'arabî, s. d. (1950?)

En langues européennes, de même, tous les traités et manuels de droit musulman consacrent quelques pages au waqf. Voici un choix d'ouvrages et d'articles spécialisés :

CLAVEL E., *Le wakf ou habous*, 2 vol., Le Caire, 1896.

MERCIER E., *Le code des habous*, Constantine, 1899.

MORAND M., *Études de droit musulman*, Alger, 1910, Jourdan.

PESLE O., *La théorie et la pratique des habous dans le rite malékite*, Casablanca, s. d., (1930?) 180 p.

LUCCIONI (J), « *Le habous ou waqf (rites malékite et hanéfite)* », Casablanca, s. d. (1942)

LAYISH A., « *The maliki Family Waqf According to Wills and Waqfiyyât* », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 46, 1983, p 1-32.

RYCX J.-F., « Règles islamiques et droit positif en matière de succession : présentation générale », in *Hériter en pays musulman* (M. Gast dir.), CNRS, 1987.

BEN ACHOUR (Mohammed Aziz) « Le Habous ou Waqf, l'institution juridique et la pratique tunisoise », in *Hasab wa nasab, Parenté, Alliance et Patrimoine en Tunisie* (Sophie Ferchiou dir.), CNRS, 1992, 350 p. (bibliographie)

POWERS (DS), « The Maliki Family Endowments : Judicial norms and Social Practices. » *International Journal of Middle East Studies*, 25, 3, 1993.

B. Habous et coutumes berbères

HANOTEAU G., LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel 1893, 3 vol.

HACOUN, *Étude sur l'évolution des coutumes kabyles spécialement en ce qui concerne l'exhérédation des femmes et la pratique des habous*, Alger, 1921.

MERCIER M., *La civilisation urbaine au Mzab*, Alger, 1922.

MERCIER M., *Étude sur le wakf abadhite et ses applications au Mzab*, Alger, 1927.

MARTY P., *Droit coutumier berbère*, Paris, 1928, Geuthner.

GRIGNER J., *Des différents régimes de succession au Maroc : musulman, berbère et juif*, Paris, 1935, Sirey.

BERQUE J., *Structures sociales du Haut-Atlas*, Paris, 1955, PUF, p. 363 sq.

MONTAGNE, *Les Berbères et le Makhzen*, Paris, 1930, Alcan, 426 p.

BERTRAND A., *La famille berbère au Maroc central, une introduction au droit coutumier nord-africain*, Thèse de 3e cycle, Paris, 1977.

GAST M., « Les verrous secrets d'une société indépendante au Sahara central : règles d'héritage et de transmission des biens chez les Kel-Ahaggar », in *Hériter en pays musulman, Habus, Lait vivant, Manyahuli*, Paris, CNRS, 1987

BOURGEOIS A., « Le lait vivant et sa mousse : le rôle des femmes dans la circulation des biens indivis en pays touareg », in *Hériter en pays musulman* (M. Gast dir.), CNRS, 1987

CLAUDOT H. et HAWAD M., « Le lait nourricier de la société ou la prolongation de soi chez les Touareg », in *Hériter en pays musulman* (M. Gast dir.), CNRS, 1987.

BROCK L., « Transmission des terres et transformation des stratégies matrimoniales chez les Tamejirt », in *Hériter en pays musulman* (M. Gast dir.), CNRS, 1987

FERCHIOU S., « Le système habous en Tunisie : logique de transmission et idéologie agnatique », in *Hériter en pays musulman* (M. Gast dir.), CNRS, 1987.

MAHÉ Alain, *Anthropologie historique de la grande Kabylie (XIX-XX^e s.)*, *Histoire du lien social dans les communautés villageoises*. Thèse de sociologie, 15/4/1994n C. Castoriadis dir., Paris, EHESS.

CHAKER S., « Survivance et renouveau du droit coutumier en milieu berbère (Kabylie) », in *L'enseignement du droit musulman* (M. Flory et J.-R. Henry dir.), p. 351-355.

HART (DM), *Emilio Blanco Izaga, coronel en el Rif*, Mellilla, 1995, UNED.

C. Les habous et les États.

TERRAS J., *Essai sur les biens habous en Algérie et en Tunisie*, Lyon, 1899.

CALIFANO G., *Il regime dei beni auqâf nella storia e nel diritto dell'islam*, Tripoli, 1913.

MICHAUX-BELLAIRE, « Les habous de Tanger », thèse, 1914, *Archives marocaines*, t. 22-23.

MILLIOT L., *Démembrements du habous*, Paris, 1918.

SULTAN E., *Essai sur la politique foncière en Tunisie*, Paris, 1930.

DE LEONE, « Il waqf nel diritto coloniale italiano », *Rivista delle colonie italiane*, 1930 (2), p 651-70 et p 770-87.

SCEMPLA A., *Le contrat d'enzel en droit tunisien*, Paris, 1935.

BUSSON DE JANSSENS, « Les Waqfs dans l'islam contemporain », *Revue des Études islamiques*, 1951, p. 1-71.

VERDIER, DESANTI, KARILA, *Structures foncières et développement rural au Maghreb*, PUF, 1969, p 83 sq.

SOURIAU Christiane, « Quelques données comparatives sur les institutions islamiques actuelles au Maghreb », in *Le Maghreb musulman en 1980* (C. Souriau dir.), Paris, 1981, Ed. du CNRS, p. 341-380 (p. 346-357 sur les habous)

BLEUCHOT H., « Notice sur les awqâfs en Libye », in *Le Maghreb musulman en 1980* (C. Souriau dir.), Paris, 1981, Ed. du CNRS, p. 397-400.

MAHMOOD T., « Islamic Family Waqf in twentieth Century Legislation : a Comparative Perspective », *Islamic and Comparative Law Quaterly*, 8, 1988, p. 1-20.

AÏT-ZAÏ N., « Le droit musulman et les coutumes kabyles », *Revue algérienne*, vol 23, n° 2, 1995, p 305-312.

DENOIX Sylvie (dir.), Biens communs, patrimoines collectifs et gestion communautaire dans les sociétés musulmanes, *Revue des Mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 79-80, 1997, Édisud.

H. BLEUCHOT

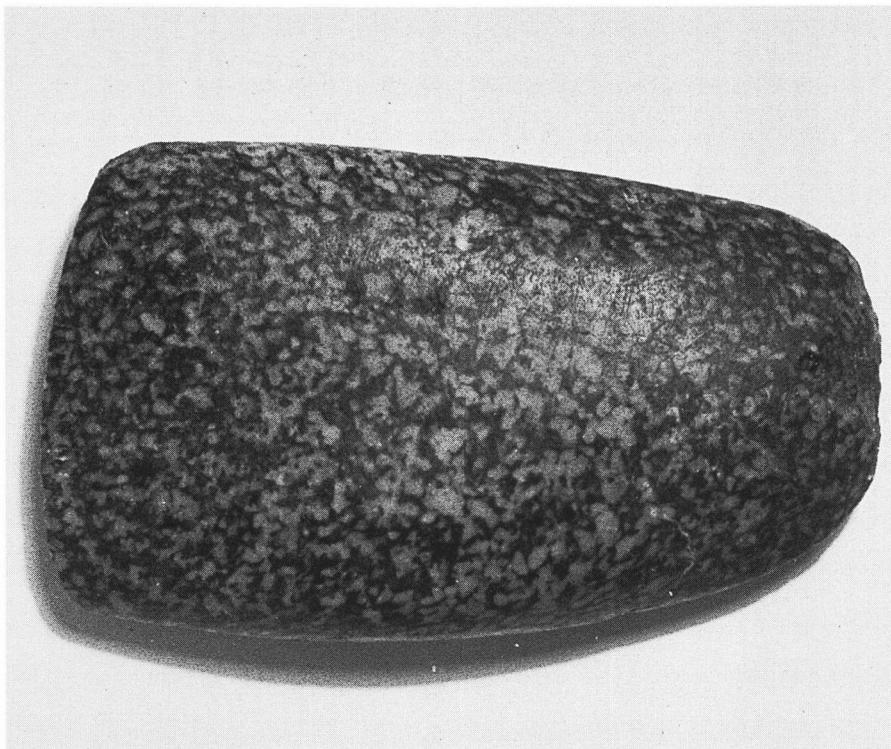
H4. HACHES POLIES

Les haches polies déjà connues de Pline (*Hist. nat.*, XXXVII, 48-51) sont certainement les outils préhistoriques les plus anciennement signalés, sans doute en raison de leur matière première, de leur couleur et de leur sensation au toucher. Elles ont d'ailleurs été parfois considérées comme des talismans.

On admettait généralement que ces haches étaient rares au Maghreb. Cela est partiellement vrai pour les découvertes *in situ* mais on les trouve en grande abondance dans les gisements de surface. Près de 900 haches viennent de la région de Mazagan au Maroc (Souville G., *Atlas préhistorique du Maroc*, 1, *Le Maroc atlantique*, Paris, 1973, p. 279-287), plus de 600 des différents sites de l'oued Beth (*ibid.*, p. 149-163) mais aussi une quarantaine à Volubilis (*ibid.*, p. 138-141) et à Bab Merzouka (Souville G., « L'industrie préhistorique de Bab



Hache triangulaire et épaisse au biseau symétrique et au tranchant curviligne ; entièrement bouchardée (oued Beth, Maroc).



Hache trapézoïdale épaisse;
entièrement polie (Achakar, Maroc).



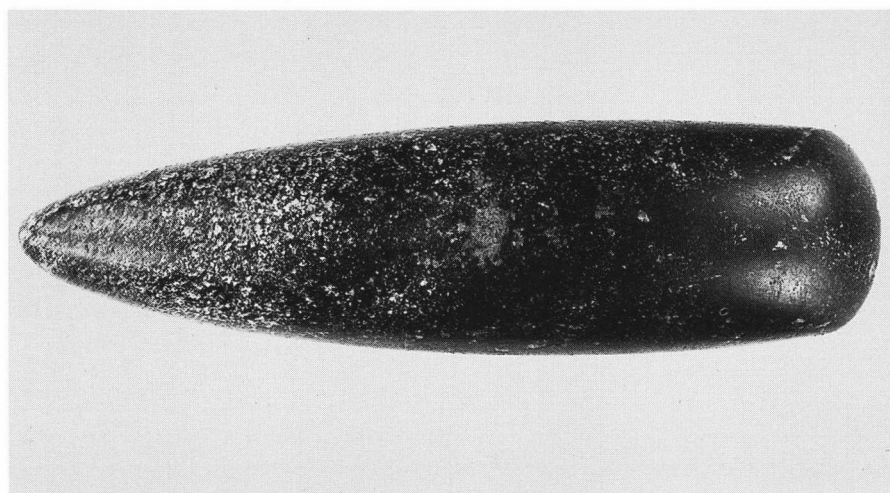
Hache en boudin; biseau symétrique; tranchant curviligne;
partie proche du tranchant polie; le reste bouchardé (Mazagan, Maroc).



Haches polies de la région de Tiaret, photo P. Cadenat.

Merzouka (Maroc) », in *L'Homme méditerranéen*. Mélanges offerts à G. Camps, 1995, p. 93-100) et une trentaine à Taforalt, toujours au Maroc. On doit en signaler également 70 dans la région de Tiaret (Cadenat P., « Notes de préhistoire tiarétienne, 1, Les haches, herminettes et pilons », *Libyca*, t. 12, 1964, p. 181-224) et une centaine à Brezina, dans le sud oranais (Souville G., « Précisions sur la classification... », *op. 1. infra*, p. 382).

Les formes sont variées : triangulaires, rectangulaires ou trapézoïdales, rarement en boudin. Les haches sont épaisses ou plates ; le tranchant est symétrique ou asymétrique, avec le cas particulier des erminettes, rectiligne ou curviligne, parfois épais (jusqu'à un cm).



Hache de l'oued Sly, Algérie, la plus grande des haches trouvées en Afrique du nord (longueur : 34 cm) (photo M. Bovis).

La forme dominante est triangulaire, plus souvent épaisse que plate, à la section ovale, avec un tranchant souvent curviligne.

Ces haches ne sont que très rarement entièrement polies. Elles peuvent être complètement bouchardées et finement piquetées sur toute leur surface. Mais en général le tranchant et les parties voisines sont soigneusement polies et le reste bouchardé. Certes le poli a pu être accentué par l'usage et surtout la nécessité d'aiguiser le tranchant. Mais souvent le poli est antérieur au bouchardage comme si l'ouvrier avait commencé par la partie utile de l'objet, terminant ensuite par bouchardage.

Il est difficile d'avoir une idée précise sur les modes d'utilisation de ces objets. La plupart étaient probablement emmanchés et pouvaient servir de haches voire de massues. Certaines, très petites, étaient sans doute votives ; elles pouvaient aussi être des jouets d'enfant. Quant aux erminettes, elles ont pu servir de hoes, comme les « haches taillées ».

Quelle est leur position chronologique ? Certaines ont été trouvées en place dans un site néolithique comme à Damous el Ahmar en Algérie orientale (Roubet C., *Le gisement de Damous el Ahmar et sa place dans le Néolithique de tradition capsienne*, Paris, 1968, p. 46-52). Il existe quelques haches aux bords concaves et au tranchant débordant avec deux épaulements qui rappellent les haches en métal. Mais la plupart d'entre elles ont été trouvées en surface, mêlées à une industrie néolithique mais aussi épipaléolithique voire plus ancienne. Elles ont pu perdurer après le Néolithique jusqu'au chalcolithique et même au delà, comme d'autres objets en pierre polie du Maghreb (pierres à rainure et à cupules, pièces à gorge).

BIBLIOGRAPHIE

SOUVILLE G., « Note typologique sur des haches polies du Maghreb », *Libyca*, Anthr.-Préhist.-Ethn., t. 16, 1968, p. 145-151.

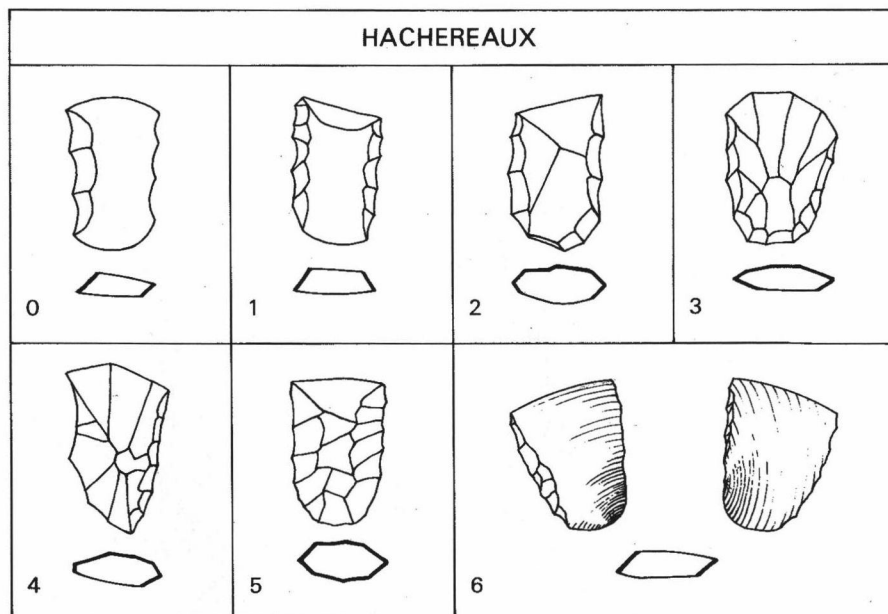
Id., « Précisions sur la classification des haches polies du Maghreb », *Miscelánea arqueológica*, Barcelona, 1974, t. 2, p. 381-387.

G. SOUVILLE

H5. HACHEREAU

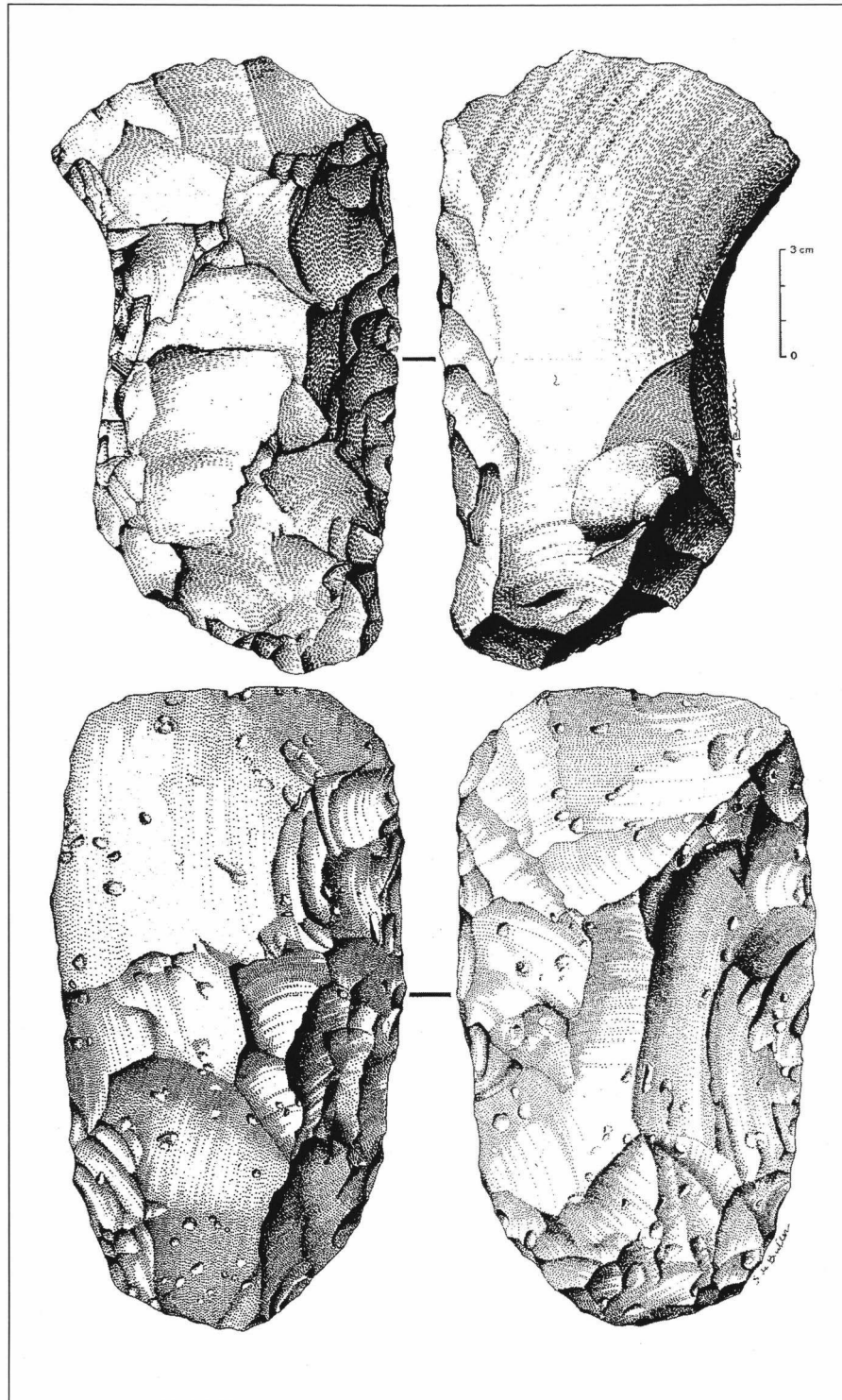
Le hachereau est un outil sur éclat à biseau terminal non retouché obtenu par la recoupe d'un enlèvement antérieur avec la surface d'éclatement. C'est un outil de grandes dimensions qui dépasse facilement 20 cm de longueur. Le nom de hachereau fut proposé en 1930 par l'abbé Breuil. Outil caractéristique de l'Acheuléen africain, il est présent sur presque tout le continent à l'exception de la vallée du Nil. Au delà des frontières de l'Afrique, on en connaît dans l'Acheuléen de Sicile et d'Espagne, leur origine africaine est d'autant plus vraisemblable que les hachereaux disparaissent quand on s'enfonce dans le continent européen ; on en connaît encore dans le Moustérien mais ce sont des outils de petite taille qui ne devaient pas avoir les mêmes fonctions que le hachereau africain. Le hachereau répondant à ces mêmes conditions, est répandu dans le Proche Orient jusqu'aux Indes.

J. Tixier a proposé une classification simple, fondée sur les techniques de débitage et comptant sept types figurés dans le tableau ci-joint. Deux de ces types donnent lieu à réflexion sur les problèmes de l'invention et de la diffusion des



Classification des hachereaux (d'après J. Tixier complété).

0. (Proto-hachereau). Fragment de galet à tranchant terminal obtenu par la rencontre de la face d'éclatement et de la face naturelle, présentant sur les bords des retouches. Le nom de proto-hachereau ne convient pas car il ne s'agit ni d'un premier hachereau ni d'un prototype, le hachereau se définissant par l'existence d'un enlèvement antérieur et, en sens opposé, à l'extrémité distale.
1. Hachereau se distinguant du précédent précisément par un seul enlèvement préalable dont la recoupe par l'éclat donne le biseau terminal du hachereau.
2. Hachereau sur éclat tiré d'un nucléus non préparé. Les bords sont largement retouchés pour donner au hachereau une forme allongée. D'autres retouches tentent d'amincir la base et font souvent disparaître le talon.
3. Hachereau sur éclat levallois. Bien reconnaissables par l'aspect de la surface supérieure qui porte les négatifs des éclats de préparation du nucléus, ces hachereaux ont souvent le tranchant en ligne brisée. Des retouches marginales régularisent les côtés.
4. Hachereau sur éclat levallois de la méthode « Tabelbala-Tachenghit ». Cette méthode ajoute un temps supplémentaire au débitage levallois ; le nucléus une fois préparé subit, sur l'un des bords qui sera à la fois le plan de frappe et le bord gauche du futur hachereau, une série d'enlèvements en « emporte-pièce ». Lorsque l'éclat est enfin débité, il présente un bord gauche largement festonné, un biseau élargi et une base rétrécie. Seul le bord droit est retouché après le débitage.
5. Hachereau à retouches bifaces couvrantes ne gardant intact que le biseau. La dissymétrie des deux faces permet cependant de reconnaître que l'outil a été fait sur éclat.
6. Hachereau sur éclat kombewa. Reconnu après la mise au point de la classification, ce hachereau, qui présente deux faces d'éclatement, pourrait être considéré comme une variété du type 2, mais il s'en distingue fondamentalement par l'aspect de ses faces et de son tranchant terminal qui est donné par la rencontre des deux faces d'éclatement. Comme sur tous les autres types, des retouches marginales lui donnent une silhouette rectangulaire ou trapézoïdale.



Hachereau de type Tablebala-Tacheghit (en haut),
hachereau de type 5 à retouches bifaces couvrantes, dessin de Butler.

techniques ; ce sont les types VI (hachereau sur éclat kombewa) et IV (hachereau issu de la méthode Tabelbala-Tachenghit. L'avantage du débitage « kombewa » (d'un site du Kenya) qui donne des éclats à deux faces d'éclatement, donc lisses, est si évident qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas connu plus de faveur chez les hommes du Paléolithique et soit cantonnée dans l'Acheuléen africain, mais cet outil apparaît sporadiquement en Eurasie et jusqu'au Japon.

Quant à la méthode Tabelbala-Tachenghit, plus complexe que la précédente, elle ajoute une phase supplémentaire au débitage levallois, de sorte qu'au dernier coup porté à l'éclat nucléus, l'éclat débité présente une forme optimale, la même que conserve la cognée moderne. Les mérites de cette méthode auraient justifié une diffusion étendue ; en fait elle ne fut appliquée, à notre connaissance, que dans deux régions limitées : dans le Sahara occidental et dans le Chaba (ex-Katanga) au Zaïr. Il semble impossible que deux groupes distants de quelque 7 000 km et séparés l'un de l'autre par la grande forêt ombrophile, aient pu entrer en contact et se transmettre de telles techniques. Il s'agit manifestement, dans les deux cas d'une même invention réalisée en deux points éloignés et qui n'a eu, pratiquement, aucune diffusion.

BIBLIOGRAPHIE

- OWEN W. E., « The Kombewa Culture, Kenya Colony », *Man*, décembre 1938
 TIXIER J., « Le hachereau dans l'Acheuléen nord-africain. Notes typologiques », *Congr. préhist. de France*, XV^e session, Poitiers, 1956, p. 914-923
 CAMPS G., *Les Civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974
 Id., *La Préhistoire, à la recherche du paradis perdu*, Paris, Perrin, 1982
 CHAVAILLON J., « Hachereau » in A. Leroi-Gourhan, *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, PUF, 1988.

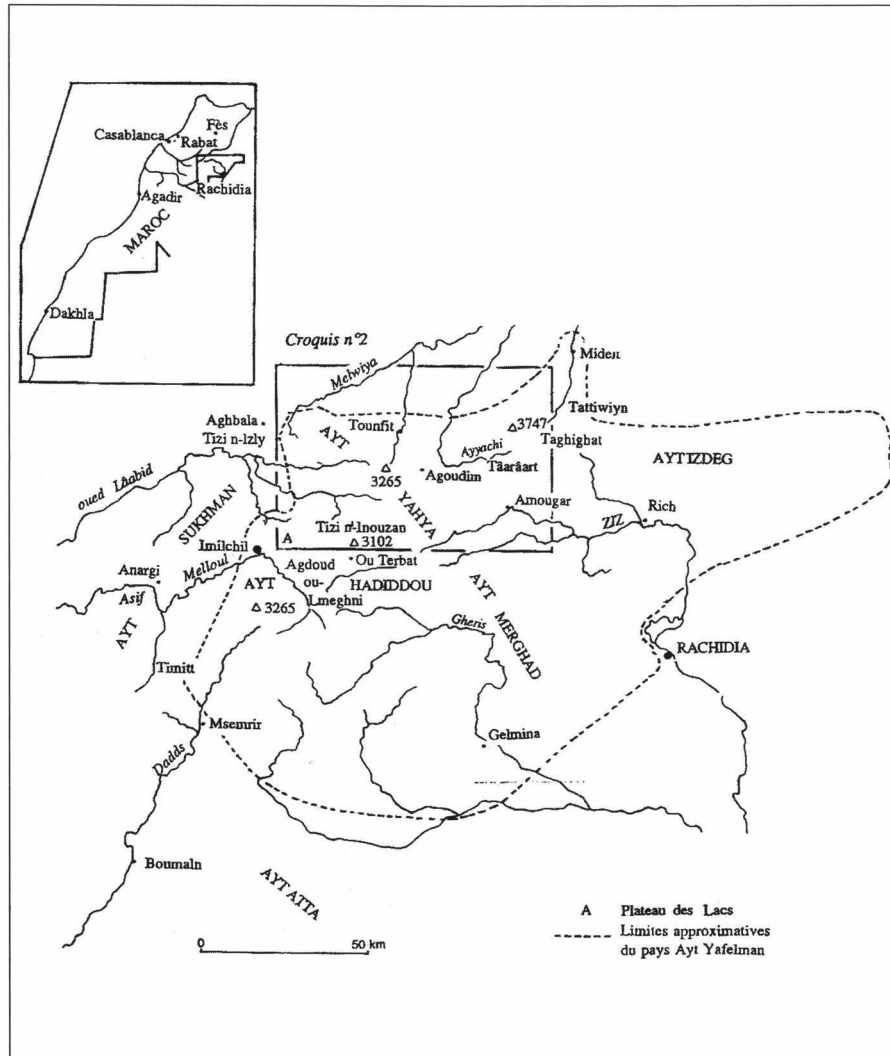
AGABI

H6. HADIDDOU (Ayt)

Orthographié «Haddidou » jusque vers 1950, s'écrit actuellement «Hadiddou » (se prononçant «Haliddou » chez leurs voisins Ayt Meryad), éponyme au sens obscur, pouvant signifier «petit », ou «costaud », selon une source orale. Tribu marocaine du Haut Atlas oriental, célèbre par la valeur guerrière et la probité de ses hommes, la beauté de ses femmes, ainsi que la laine de ses moutons, elle fait partie de la confédération Ayt Yafelman et relève de l'aire linguistique *tamaziɣt* (zone sud). Restée longtemps mystérieuse, peu connue (parfois absente des cartes du Maroc d'avant 1900) et seulement atteinte par la pénétration militaire française à partir de 1929, elle jouit depuis lors d'une certaine notoriété, principalement en raison de ses mariages collectifs et du Moussem dit d'Imilchil.

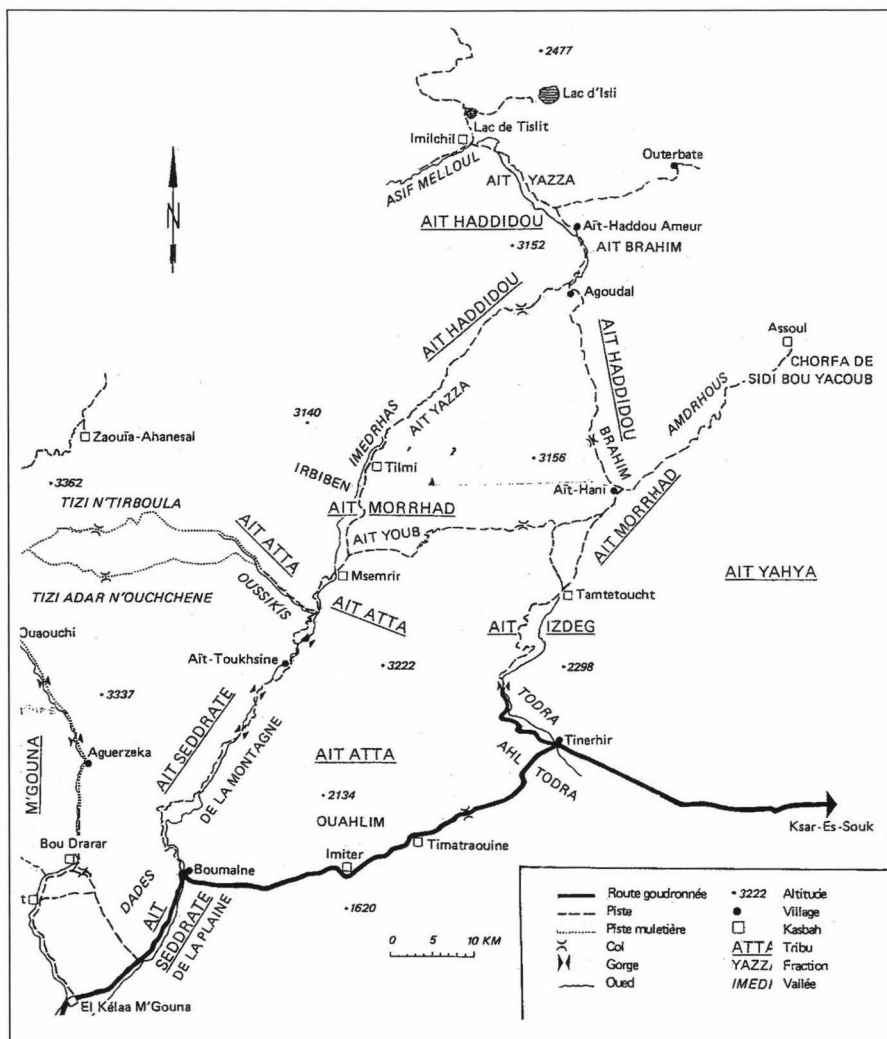
Situation géographique

Le pays qu'occupent les Ayt Hadiddou se situe partout au-dessus de 1 700 m d'altitude, au cœur du Haut Atlas oriental. Il se caractérise par de hauts plateaux désolés que traversent plusieurs chaînons montagneux orientés NE-SW selon la tendance atlasienne dominante, comme le Tissekt n-Tamda (3 022 m), le Tadaymamant (3 101 m), et le Tanyurt (2 978 m), pour aller culminer à plus de 3 700 m dans l'eeyyaši où les ayt Hadiddou estivent à côté de leurs frères Ayt Meryad.



Le pays Ayt Yafelman.

Hauteurs fréquentées par de rares mouflons* ou gazelles* de montagne, auxquels se joignent des dromadaires à la belle saison. À cet altitude seuls subsistent quelques boisements épars et malmenés de chênes-verts et genévriers. De loin en loin, de rares sources entretiennent les gazons d'altitude où alimentent torrents de montagne et cultures. Le long des cours d'eau, ce sont des oasis froides de montagne aux maigres cultures de pommes de terre, de maïs, de blé dur et d'orge, le tout piqueté de peupliers. Pays dur, ingrat, (*gas iselliwn d iqširr*, « que des cailloux et des barres rocheuses ») auquel les Ayt Hadiddou restent, pourtant, résolument attachés. Véritable château d'eau, aussi : alors qu'au Sud l'Imdyas et le Taribant s'en vont alimenter respectivement le Dadès et le Ziz, destinés à se perdre dans le Sahara, l'Asif Melloul constitue l'apport majeur à l'Oued Lhabid, lui-même affluent de l'Oum Rbie, tandis que dans l'éeyyaši prend naissance l'anzegmir, dont les eaux rejoindront celles de la Moulouya et de la Méditerranée.



Situation des Ayt Hadiddou et de leurs deux fractions, les Ayt Brahim et les Ayt Wazza (Haut Dadès et plateau des Lacs), d'après A. Bertrand.

Histoire et tradition

Originaires du Sud, selon leur tradition orale, les Ayt Hadiddou se seraient trouvés aux environs de Boumalne-du-Dadès au XI^e siècle (Kasriel, 1989 : 39), avant d'entamer leur pénétration de l'Atlas en croisade islamique, sans doute associés à la poussée almoravide, selon une source locale (Peyron, 1984). On les trouve plus au Nord dans l'Imdyas et l'Amdyous au XVII^e siècle, époque à laquelle fut formée la confédération Ayt Yafelman groupant essentiellement les Ayt Hadiddou, Ayt Meryad, Ayt Yahaya et Ayt Izdeg. Celle-ci serait intervenue en 1646 après la victoire de Tazrout sur les Ayt etta, leurs ennemis héréditaires qui leur avaient longtemps barré l'accès au *igudlan* de la montagne. Selon une autre version, c'est selon les exhortations de Moulay Ismél, soucieux d'enrayer la poussée vers le Nord des Ayt etta, que fut formée cette alliance (De la Chapelle, 1930). Sensiblement à la même époque, d'autres segments s'étendront vers le

haut Ziz (Isellaten), et, surtout, vers la vallée de l'Asif Melloul et le plateau des Lacs, dont l'occupation se serait faite en deux temps. D'abord, au dépens des Igerwan, déportés vers la région de Meknes sur ordre de Moulay Ismeïl ; puis, plus tard, par éviction progressive des Ayt etta, une fois occupés les *iyerman* d'Aqdim et d'Agoudal n-Ayt Brahim (Kasriel, 1989 : 40-42). Le village d'Agoudal fut construit après le combat célèbre au cours duquel se distinguèrent les *cinqante d'Agoudal* dont les descendants tirent encore un prestige certain. Cette dernière acquisition livra aux Ayt Hadiddou le cœur du haut-pays, et notamment le point de passage stratégique d'Imilchil (< *imi Isil*, « la porte du blé »). Ceci est valable pour les Ayt Hadiddou de haut-mont, partie noble de la tribu, parfois désignée Ayt Hadiddou n-Midoul. Terme à rapprocher d'*imidulin*, « nom désignant des populations transhumantes et sédentaires du Maroc central faisant usage d'un parler, aux affinités communes, appelé *tamidulit*, ou *tamegdulit* » (Laoust, 1934 : 189).

Un autre rameau, les Ayt Hadiddou n-Zoulit, occupaient la région du Tiaelallin, sur le cours moyen du Ziz, d'où ils furent déplacés par Moulay Ismeïl selon Laoust (1932 : 190) suite à leurs déprédations, et remplacés par les Ayt Izdeg. De la Chapelle (1930), en revanche, affirme que cela s'est passé sous Moulay Sliman, au début du XIX^e siècle. Malgré cela, les coupeurs de route Ayt Hadiddou sévissaient encore vers la fin du siècle le long de la *triq es-seltan*, entre Iyrem n-Ssuq (Rachidiya) et le Tizi n-Tal'emt.

En fait, les termes Midoul et Zoulit rappellent, également, les origines mythologiques des Ayt Hadiddou, dont se font écho Hart (1978), ainsi que Laoust (1934 : 190).

« Une légende les fait descendre d'un certain Midoul, fils de Jalout, ancêtre des Berbères, qui eut encore d'autres fils, dont Zoulit, Malou, etta et Baïbbi. À l'exception de ce dernier, dont on ignore la postérité, les autres furent les fondateurs de grandes confédérations de tribus. En fait, Midoul, comme Malou, sont des noms communs (*amalu*, *umalu*) arabisés par l'auteur de la légende. »

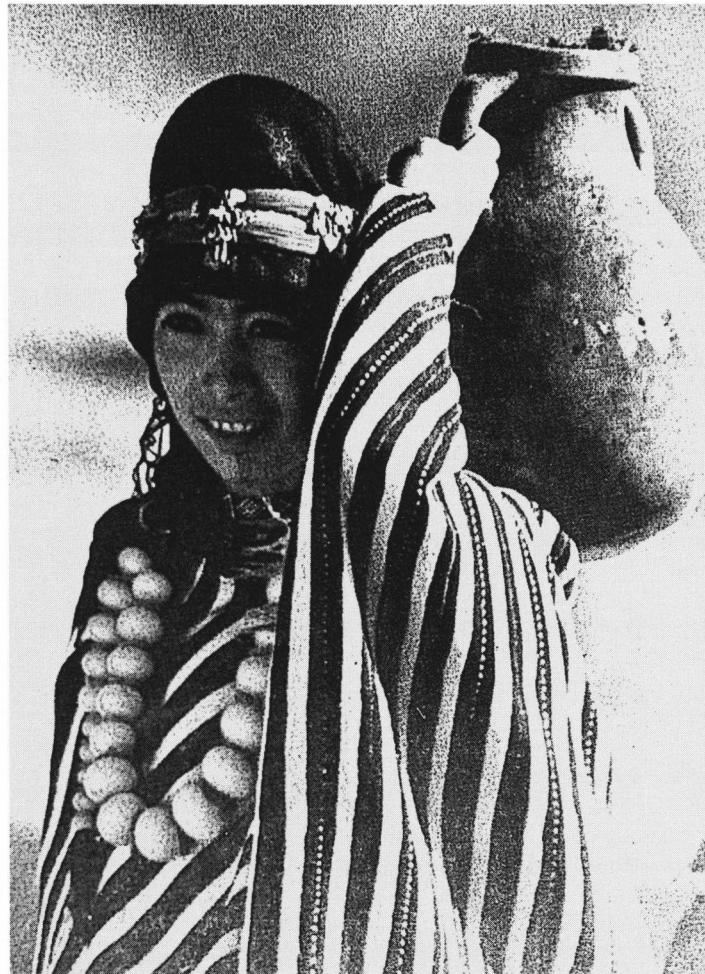
Les Ayt Hadiddou ont conservé une riche littérature orale. C'est chez eux que l'on a relevé un corpus important de devinettes* (Bynon, 1966/1967) et de proverbes (Azdoud, 1994). Si certains jeunes se laissent aller à fumer en dansant, chez les personnes d'âge mûr, la tradition de l'imposante danse linéaire, *ahidus*, est jalousement conservée. Certains bardes itinérants (*imdyazn*) sont originaires de la région, ayant conservé un répertoire de chants, dont bon nombre remontent à l'époque héroïque, relatant notamment les péripéties de la résistance contre l'armée française (Peyron, 1996).

Isolés dans leurs cantons montagnards, les Ayt Hadiddou ne se sentirent guère concernés par l'occupation successive du Gharb et du Moyen-Atlas. Faisant la guerre entre eux ou contre leurs voisins Ayt Sukhman en Ayt Meryad jusque vers la fin des années 1920, ce n'est que lors du dramatique épisode d'Ayt Yaëqoub (juin 1929) que, se sentant menacés, les Ayt Hadiddou sous Ou-Sidi de Tilmi, jouèrent un rôle important dans cette bataille. Celle-ci devait voir les forces françaises sérieusement malmenées, bien que finalement victorieuses (Gershovich, 1998 p. 58). Il leur restera encore quatre années de liberté ; quatre années sous la coupe énergétique de Ben Ahmed (dit Ou-Sidi) et de son frère, les « chorfas de Tilmi » (Guillaume, 1946), tous deux partisans inconditionnels de la résistance à outrance. Ou-Sidi devait disparaître en juillet 1933, tué par une patrouille sous le Tizi n-Inouzan, mais auparavant ses hommes se signalèrent à nouveau en tuant un officier français devant Teadlount à la fin de l'été 1932, puis lors de la prise du poste du Msedrid, tenu par des Légionnaires, le 1^{er} mai, 1933. À la fin de l'été son frère sera parmi les derniers à se rendre, à Aybalou n-Kerdous.

Organisation socio-politique

Les Ayt Hadiddou durent alors pactiser avec les autorités du Protectorat qui désenclavèrent leur haut-pays grâce aux pistes ouvertes, pour l'essentiel, par les unités de Légion (*laližu*). Quatre commandement administratifs furent créés : Imilchil, Msemrir, Ou-Terbat et Amougger, unités qui correspondent encore largement au découpage actuel. Seuls les Ayt eamr d'Anefgou furent séparés de leurs frères de l'Asif Melloul, étant englobés avec les Ayt Yahya de Tounfit par le capitaine Parlange, qui commandait en ce lieu, mesure visant à préserver leur patrimoine forestier des coupes abusives des autres Ayt Hadiddou (Peyron, 1984).

Malgré la bonne volonté évidente du conquérant, qui ouvrait des marchés, soignait les blessés et semblait s'intéresser au bien-être des populations, celles-ci ressentirent durement le poids de la défaite, de la soumission, ainsi que cette calamité qu'était la paix universelle. Leurs armes rendues, la poudre ne pouvait plus parler ; avec elle s'était ainsi envolé l'honneur, thème que véhiculeront de nombreux couplets poétiques. Désormais, tout était subordonné au bureau (*Ibiru*),



Jeune femme Ayt Hadiddou revenant de la fontaine, photo A. Bertrand.

à l'officier des A.I. (Affaires Indigènes) tout-puissant (*illa qebtan nniy ax!* « le capitaine nous domine »! diront les bardes). L'indépendance ne fit que confirmer cet état de choses, un caïd marocain, issu de l'École des cadres de Kénitra se substituant au *hakem* français.

Les spécialistes purent alors se pencher sur leur cas et étudier à loisir l'organisation socio-politique des Ayt Hadiddou, dont on ne savait pratiquement rien, sinon les tableaux de commandement dressés peu de temps auparavant par Guennoun (1933). Pendant longtemps, on n'attribuera au Ayt Hadiddou de Midoul que deux clans principaux : les Ayt Yezza et les Ayt Brahim (Bousquet, 1956, p. 114-115). Nuance facile à distinguer, les femmes Ist Yezza portant la cape rayée de noir et de blanc, leurs sœurs Ist Brahim étant vêtues de l'*ahandir* de bleu foncé finement rayé de rouge. Puis, on constata que les choses étaient plus compliquées, que la tribu constituait un laboratoire ethnologique digne d'intérêt.

Hart (1979, p. 71), fut le premier à démontrer que leur organisation sociale reconnaissait plusieurs sous-segments à des niveaux séparés, comme les Yahya w eisa, les Brahim u Yahya, les Haddou w Yahya, etc. Toutefois, on sait que l'effet de mode que suscita l'école segmentaire anglo-saxonne pendant les années '60 et '70, fut ultérieurement battu en brèche, aussi bien par certains de ces premiers défenseurs (Hart, 1993, p. 233), que par une toute récente étude sociologique sur les Ayt Hadiddou à laquelle s'est livré l'autrichien W. Kraus. Ce dernier fait remarquer, en effet, que : « L'organisation tribale sociale basée sur le système segmentaire a été remplacée par des formes d'organisation politique en rapport avec l'état » (1991, p. 109).

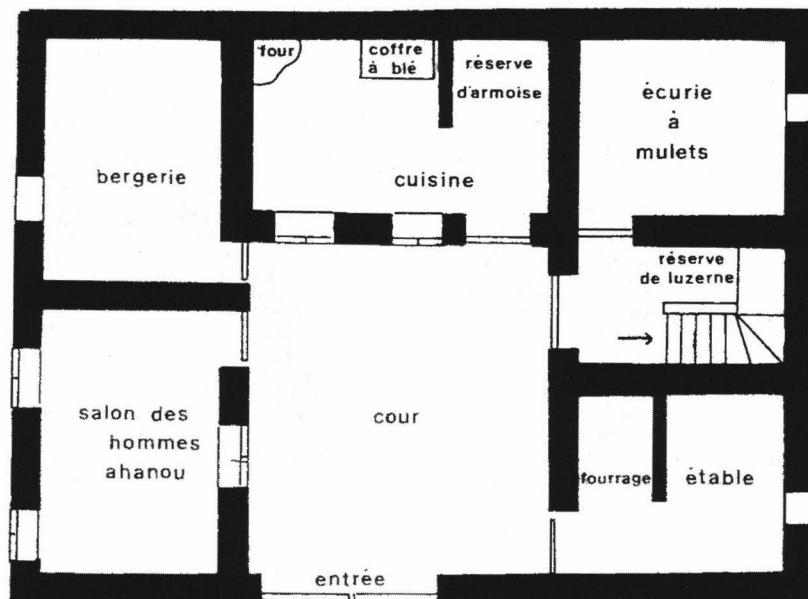
À l'époque héroïque, des vendettas pouvaient déterminer de véritables petites guerres entre lignages, la dernière remontant à 1923 (Bousquet, 1956, p. 123). Afin de mettre un terme aux hostilités, les Ayt Hadiddou s'en remettaient à une cour de justice (*istinaf*) située au qsar des Imelwan dans l'Imdghas. Le prix de sang (*diyit*) était payé par ceux qui comptaient le moins de morts de leur côté. La loi coutumière (*taeqqit*) des Ayt Hadiddou était, par ailleurs, consignée par écrit en arabe chez un responsable qualifié d'*axatar n tieaqqidin*. Quant aux prestations de serment collectif pour vol ou meurtre, elles se tenaient chez les chorfas de Sidi Bou Yaeqoub, n-Imelwan (Hart, 1979, p. 73-74).

Mais c'est surtout au niveau des mariages que les Ayt Hadiddou sont devenus célèbres. Les hommes restent monogames et ne se marient, en principe, qu'à l'intérieur de la tribu, même si les femmes divorcent souvent au bout de quelques mois, ceci étant perçu comme rentrant dans une stratégie de libération de la tutelle familiale (Kasriel, 1989). Ce n'est que chez eux que semble avoir survécu l'institution des *timyriwin*, ou « mariages collectifs », autrefois largement répandue chez Ayt Yafelman et Ayt Sukhman.

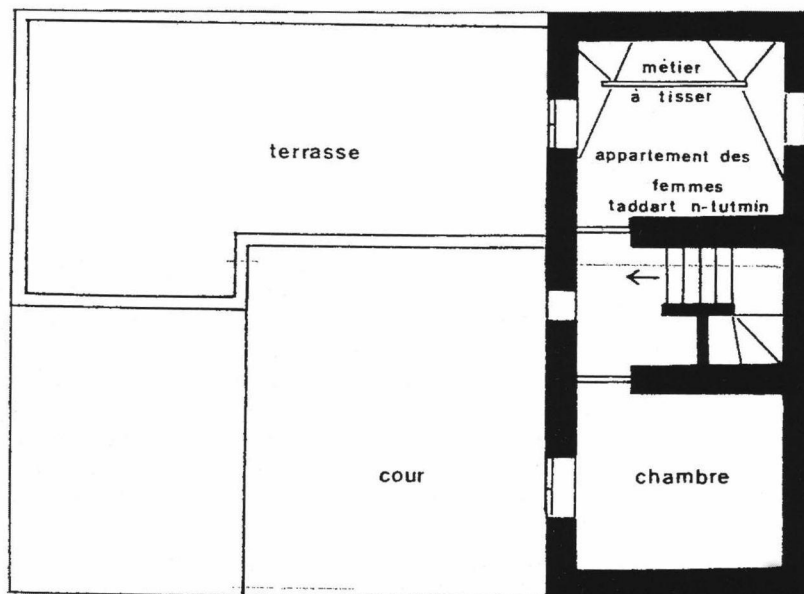
M. PEYRON

Genre de vie et évolution économique

Les Ayt Hadiddou sont des semi-nomades et vivent de leurs troupeaux de moutons, mais comme les autres tribus montagnardes, ils sont tentés, surtout les femmes, par la sédentarisation qui progresse aux dépens du pastoralisme. Tous les observateurs, J. Couvreur, M. Kasriel et M. Peyron, ont noté la réduction du



REZ - DE - CHAUSSEE



Type de maison Ayt Hadiddou, d'après M. Kasriel.



Coiffure de femme Ayt Hadiddou (Ayt Brahim), dessin M. Morin-Barde.

nombre de tentes montées sur le plateau des lacs. M. Peyron donne les chiffres suivants :

Juillet 1977 : 30 tentes

Septembre 1988 : 10 tentes

Août 1988 : 6 tentes

Juillet 1989 : 6 tentes.

Il ne faut pas en déduire trop rapidement que le semi-nomadisme disparaît du Haut Atlas. Il existe même encore de vrais nomades, en particulier chez les Ayt Moryad, même si quelques familles ont construit des maisons en dur à Tattiwiyn, au sud du centre administratif de Midelt. Dans leur majorité les Ayt Hadiddou sont restés des semi-nomades, malgré les crises conjonctuelles comme la chute du cours du mouton ou des phénomènes climatiques tels que la sécheresse qui réduisent les pâturages et les troupeaux. Ils passent progressivement d'une vie exclusivement pastorale à une économie de marché, certains deviennent des salariés. Les recensements de 1958 et de 1983 révèlent un essor démographique important puisque la population des deux fractions de la tribu, les Ayt Yazza et les Ayt Brahim, est passée de 6 750 à 12 432 personnes.

Cette population occupe une vingtaine de villages qui s'égrainent sur une cinquantaine de kilomètres le long de la vallée de l'Asif Melloul. La maison hadiddou révèle l'importance de la famille qui la possède, mais si sa taille varie selon le nombre d'occupants, elle présente le même plan fidèlement reproduit et son aspect monumental. Les murs épais, en terre banchée, s'élèvent rectilignes jusqu'à la terrasse couronnée de créneaux. On retrouve les mêmes merlons sur les



Mariée Ayt Hadiddou (Ayt Ali ou Iggo), photo A. Bertrand.

bastions rectangulaires qui font saillie à chacun des angles. Ils n'ont plus qu'un rôle décoratif, mais il n'y a pas si longtemps ils servaient à abriter les tireurs défenseurs de la maison. Ils conservent aujourd'hui leur caractère prophylactique que renforcent les cornes de bélier fichées dans la maçonnerie et les marmites retournées sur les pignons pour les protéger de la foudre. La demeure hadiddou possède normalement un étage et, au rez-de-chaussée, une cour sur laquelle s'ouvrent les salles où se réunissent les hommes de la maison, la cuisine, la bergerie, l'étable et l'écurie. L'étage est la partie réservée aux femmes qui peuvent se rendre sur la terrasse. Dans l'une des chambres se dresse le métier à tisser. Comme dans tant de maisons du Sud marocain, les murs et le haut des tours quadrangulaires portent un décor géométrique en relief très caractéristique.

Bâties selon le même modèle, les villages Ayt Hadiddou sont de plus en plus marqués par l'emprise étatique. Le nombre des écoles a triplé de 1978 à 1985. A Imilchil, qui est le centre administratif, les représentations de l'État modifient l'aspect traditionnel de la bourgade. Les bâtiments administratifs se multiplient : on compte cinq écoles, le bâtiment de la Commune, le tribunal, la gendarmerie, un dispensaire, un bureau de poste sans oublier la résidence du caïd et celle du super-caïd. Avec ses 1 500 habitants et la localisation entre ses murs des bâtiments représentant l'État, Imilchil est devenue la capitale des Ayt Hadiddou. Rien d'étonnant, donc, si le plus célèbre des *moussem* celui qui se tient à Aït Aneur a pris le nom d'Imilchil dont il est éloigné de 20 km.

Ce *moussem**, ou plutôt cet *agdoud*, est placé sous la protection de Sidi Mohammed el-Mehreni. La fête et la foire durent trois jours, à l'équinoxe d'automne, au moment où s'achèvent la transhumance d'été et l'engrangement des récoltes. En quelques heures la colline qui sert de champ de foire se couvre de tentes et des milliers d'hommes et de femmes se pressent auprès de produits de tout genre exposés sur le sol. Le bétail, moutons accrochés en double ligne par leurs cornes, chameaux entravés, rares chevaux, est l'objet du marché le plus achalandé. Les produits de l'artisanat féminin, tissages traditionnels mais aussi tissus industriels, qui les concurrencent, attirent les jeunes femmes restées, cependant, fidèles aux vêtements de leur tribu. Celles-là portent la *taherdit*, sorte de cape rayée sobrement en blanc et noir, des femmes Ayt Yazza, d'autres, comme celles des Ayt Brahim, sont plus colorées : les larges rayures noires et indigo sont séparées par d'étroits filets rouges et blancs. Autre élément classificatoire des femmes hadiddou, la coiffe qui change de forme lorsque la femme se marie. Chez les Ayt Yazza, la femme mariée porte une coiffe conique, l'*aqlous* dont l'armature est un bâtonnet de 10 centimètres de long qui relève un foulard teinté à l'indigo. Chez les Aït Brahim, le foulard n'est pas teinté à l'indigo et la coiffe est moins haute.

L'*agdoud* d'Imilchil doit sa célébrité à une activité matrimoniale particulière ; il a été surnommé la « foire aux fiancées ». La tradition permet en effet la rencontre et le mariage d'un homme et d'une femme veuve ou divorcée. Les discussions entre les deux parties n'ont pas la longueur ni l'âpreté de celles des noces habituelles et, peu éloignée de la sépulture de Sidi Mohammed el-Merheni, se dresse la tente du notaire qui enregistrera le consentement des fiancés et la promesse de mariage.

À la fin de la journée s'organise l'*haidous* traditionnelle, danse archaïque à laquelle participent hommes et femmes (voir Danse, E.B., XIV, D 10).

BIBLIOGRAPHIE

- AZDOUD D., « Proverbes de Aït Hadiddou du Haut Atlas marocain », in *Proverbes berbères*, (Éd. F. Bentolilal), Paris, L'Harmattan-AWAL, 1994, p. 105-116.
- BELLAOUÏ A., « Rapports Villes-Campagnes dans le versant septentrional du Haut-Atlas occidental », In *Évolution des rapports Villes-Campagnes au Maghreb*, Pub. de la Fac. des Lettres, Colloques et séminaires, Rabat, 1988, n° 10, p. 113-156.
- BERTRAND A., *Tribus berbères du Haut Atlas*, Lausanne, Édita. Vilo, 1977, p. 10, 22, 24, 30, 33/97-103/112-135.
- BONJEAN F., *Le Maroc en roulotte*, Paris, Hachette, 1950, p. 185-186.
- BOUSQUET G.H., « Le droit coutumier des Aït Hadiddou de l'Asif Melloul & Isselaten », in *Annales de l'Inst. des Études orient. d'Alger*, 1956, XIV, p. 113-230.
- BYNON J., « Riddle-telling among the Berbers of central Morocco », in *African Language Studies*, Londres, VII, 1966, p. 80-104, + VIII, 1967, p. 168-167.
- CHAPELLE (Lieut. De La), & REYNIERS, *Moulay Ismaïl & les Berbères sanhaja*, 1930.
- CHIAPURIS J., *The Ait Ayash of the high Moulouya plain*, Ann Arbor, Michigan, 1979.
- CLERISSE H., *Du Grand Nord à l'Atlas*, Paris, Sté d'Ed. & de Publ., 1933, p. 195-253.
- COUVREUR G., « La vie pastorale dans le Haut Atlas central », in *R.G.M.*, 13/1968, p. 15/32-34/37-40.
- DENAT Cne, *La coutume des Aït Yazza (des Aït Haddidou)*, Bureau des A.I., d'Imilchil, ronéo. 30 juin, 1935.
- DROUIN J., *Un cycle oral dans le Moyen-Atlas marocain*, Paris, Sorbonne, 1975, p. 27/39/125.
- GERSHOVICH M., « The Ait Ya'qub incident and the crisis of French military policy in Morocco », *The Journal of Military History*, NY, 62 (Jan. 1998), p. 57-74.
- GUENNOUN S., *La montagne berbère, Les Aït Oumalou et le pays Zaïan*, Rabat, Omnia, 1933, p. 314-315/369-372.
- GUENNOUN S., « Les berbères de la Haute-Moulouya », in *Études et Documents Berbères*, n° 7, p. 136-176, 1990.
- GUILLAUME Gal., *Les Berbères et la Pacification de l'Atlas central*, Paris, Lavauzelle, p. 404-441.
- HART D.M., « Notes on the socio-political structure and institutions of two tribes of the Ait Yafelman confederacy : the Ait Murghad & Ait Hadiddu », in *R.O.M.M.*, Aix-en-Provence., XXVI, 2, 1978, p. 55-74, (trad. BESM, Rabat, 1979, p. 68-77).
- HART D.M., « Faulty models of North African & Mid-Eastern tribal structures », in *R.E.M.M.*, 68-69, 1993/2-3, p. 225-238.
- HART D., « Institutions des Aït Morrahd et Aïd Hadiddou », in *Actes de Duchaim*, Bull. économique et social du Maroc, 1979.
- HURÉ A. Gén., *La Pacification du Maroc (dernière étape : 1931-34)*, Paris, B-Levrault, 1952, p. 122-152.
- JACQUES-MEUNIE Dj., *Greniers-citadelles du Maroc*, Paris, Arts & métiers graph., 1951, 2 vols.
- KASRIEL M., *Libres femmes du Haut-Atlas ?*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- KERANTEM (Lieut. De), *Fiche de tribu des Aït Haddidou*, Bureau de l'Assif Melloul, 1948, Arch. du serv. hist. de l'Armée, Vincennes.
- KRAUS W., *Die Ayt Hdiddu : Wirtschaft und Gesellschaft im zentralen Hohen Atlas*, Wien : Österreichischen Akademie der Wissen-schaften, 1991.
- LAOUST E., « L'habitation chez les transhumants du Maroc central », in *Hespéris*, 1934, p. 180-186.
- LECOMTE Lieut., *Notice sur les Aït Haddidou*, Mzilal, 15 avril, 1929, Aix-en-Provence, Archives du gouvernement général de l'Algérie.
- LEFEBURE C., « Sous les nuées, du courage », in *Montagnes Magazine*, Hors Série « Gens d'en haut », n° de mai, Meylan, 1990, p. 21-33.
- MAHER V., *Women & property in Morocco*, Londres, CUP, 1974, p. 9/29/58/153/216.

- MEZZINE L., *Le Tafilaht*, Rabat, Pub. de la Fac. des Lettres, 1987, p. 97/120-121/314 & 319.
- MORIN-BARDE M., *Coiffures féminines du Maroc*, Aix-en-Provence, Édisud, 1990, p. 66-73 & 166.
- PARLANGE Lieut., « Résumé succinct des renseignements intéressant l'avant-pays de Rich », Doc. d'Archives, Vincennes, 1927, p. 3-4, 9 & 15.
- PEYRON M., « Contribution à l'histoire des Ayt Yafelman », in *R.O.M.M.*, 2/1984.
- PEYRON M., « Mutations en cours chez les Ayt Yafelman », *Cahiers de l'URBAMA*, Tours 7/1992, p. 79-98.
- PEYRON M., « Les bardes berbères face à la pénétration militaire française », *AWAL* 14/1996, p. 47-63.
- PEYRON M., *Tounfite et le pays Aït Yahia (Maroc Centre)*. Thèse de Doctorat de 3^e Cycle, Géographie, Université de Grenoble II, 1975, 152 p. et annexes.
- PEYRON M., « Habitat rural et vie montagnarde dans le Haut Atlas de Midelt (Maroc) », *Revue de Géographie Alpine*, n° 2, Grenoble, 1976, p. 327-363.
- PEYRON M., « Les rapports Villes-Campagnes au Maroc : le cas des massifs orientaux de l'Atlas », in *Évolution des rapports Villes-Campagnes au Maghreb*, Pub. de la Fac. des Lettres, Colloques et Séminaires, Rabat, n° 10, 1988, p. 157-163.
- RABATÉ M.-R., *Imilchil*, Coll. Les beaux moussems du Maroc, Casablanca, 1970.
- RAYNAL R., « La terre et les hommes en Haute Moulouya », *Bull. éco. et soc. du Maroc*, n° 86-87, 1960, p. 281-346.
- REYNIERS F., *Taougrat, ou les Berbères racontés par eux-mêmes*, Paris, Geuthner, 1930, p. 73-75.
- ROBICHEZ J., *Maroc central*, Grenoble, Paris, Arthaud, 1946, p. 91-200.
- TARRIT Cdt., « Étude sur le front chleuh », in *Bull. Soc. Géo. du Maroc*, 2^e/3^e/4^e trim., Rabat, 1923, p. 534 & 537.
- VERNON De Balby de, Lieut., *Les jema'as et l'expérience faite en pays Aït Hadiddou*, Mémoire, CHEAM, Paris, 1950.
- VIAL J., *Le Maroc héroïque*, Paris, Hachette, 1938, p. 273-275.

H7. HADJ AHMED (Elkhaj-Akhmed, El-Xag Axmed)

El-Hadj Ahmed ag-el-Hadj-el-Bekri (Elkhaj Akhmed en *tamâhaq*) fut *amenûkal* de l'Ahaggar de 1861 à 1877. Il succéda à Ag-Mama ag Sidi et, à sa mort, fut remplacé à la tête des Kel-Ahaggar par Ahitayel ag Mokhammed-Biska, fils de sa tante maternelle.

L'accession au pouvoir

Le premier *amenûkal* connu des Kel-Ahaggar fut Salah à qui succéda son fils Mokhammed el-Kheir lui-même remplacé, à la fin du XVIII^e siècle, par son fils Sidi. Ce dernier épousa Kella, considérée comme une descendante de Tin-Hinan et comme l'ancêtre fondatrice du groupe noble dominant (Kel *yela*) dans l'Ahaggar. Ce sont deux fils issus de cette union, Yunès et Ag-Mama ag Sidi qui se retrouvèrent ensuite à la tête des Kel Ahaggar. Il semblerait donc, comme l'avait justement relevé Benhazera (1908 : 107), que les premiers dirigeants de l'Ahaggar se sont succédé selon un axe patrilinéaire. Ils étaient membres de « la plus importante tribu noble du Ahaggar » celle des Tégéhé-n-U-Sidi. Ces derniers, selon Duveyrier, appartenaient à la même lignée que les Imenân avec qui ils ne faisaient « qu'une même tribu... leur séparation n'indique qu'une bifurcation du même arbre. » (1864 p. 322). Quant à Yunès et Ag Mama, ils pouvaient se prévaloir tant de leur ascendance paternelle que de leur ascendance maternelle car fils de Sidi ag Mokhammed el-Kheir et de Kella.

Ag-Mama ag Sidi, le « doyen des centenaires du Sahara », vivait encore en 1861 mais, aveugle et affaibli, il était dans l'incapacité de gouverner (Duveyrier 1864,

p. 368). Aussi il devint nécessaire de lui trouver, de son vivant même, un successeur. Taytoq et Kel-γela, les deux principaux groupes nobles de l'Ahaggar, vont alors s'affronter. Les premiers proposent Mokhammed, fils aîné d'Ag Mama et descendant de cette lignée d'où, depuis Salah, sont issus tous les *imenûkal* (sg. *amenûkal*) de l'Ahaggar. Les Kel-γela soutiennent eux Elkhaj-Akhmed qui deviendra effectivement le sixième *amenûkal* connu de l'Ahaggar. Le conflit Kel-γela/Taytoq qui se manifeste alors, y compris sous forme d'attaques armées réciproques, est ancien et remonte au moins au milieu du XVIII^e siècle (voir A.O.M.22H73). Pour tenter de mettre fin à ces tensions, l'*amenûkal* Sidi ag Mokhammed el-Kheir avait déjà procédé à une nouvelle répartition des groupes tributaires entre les trois principales tribus nobles de l'Ahaggar et avait marié ses deux fils (Yunès et Ag-Mama) à des femmes Taytoq (Gast 1986). La lutte opposant Elkhaj-Akhmed et Mokhammed ag Ag-Mama ravive donc un conflit tenace. Après la nomination d'Elkhaj-Akhmed, de nombreux Taytoq et leurs tributaires (Tégéhé-n-Efis notamment) se réfugieront au Soudan où certains s'installeront de manière définitive. Surtout, depuis cette date, les Taytoq se retrouvent évincés de la compétition pour le pouvoir.

De par son ascendance maternelle, Elkhaj-Akhmed pouvait postuler au rang d'*amenûkal*. Sa mère (Zahra) était en effet l'aînée des six filles de Kella, la sœur de Yunès et Ag Mama. L'opposition entre Mokhammed ag Ag Mama et Elkhaj-Akhmed, la rivalité entre Taytoq et Kel-γela peuvent à ce niveau être interprétées comme un conflit entre deux modes de transmission. Pour accéder au pouvoir recherché, chacun de ces groupes a intérêt à mettre en avant soit une transmission du pouvoir en voie patrilinéaire soit une transmission en voie matrilineaire. Or, il ne s'agit pas seulement de faire triompher le candidat présent mais aussi de s'assurer que la charge d'*amenûkal* n'échappera pas à son groupe dans le futur. En effet, si de par son ascendance paternelle, Mokhammed ag Ag Mama l'avait emporté, cela aurait également signifié que ses propres fils et ceux de son frère cadet, tous membres des Taytoq, auraient eu priorité à lui succéder. De même, le choix d'Elkhaj-Akhmed manifeste que la règle matrilineaire l'emportant, l'*amenûkal* sera désormais choisi parmi les descendants masculins des filles de Kella et appartiendra (comme le démontre l'histoire des Kel-Ahaggar) aux Kel-γela.

Cependant, d'autres facteurs que sa place dans la descendance matrilineaire de Kella furent nécessaires à Elkhaj-Akhmed pour assurer sa victoire. Les lignes consacrées par Duveyrier à la succession d'Ag Mama sont sur ce point éclairantes. Après avoir rappelé les difficultés auxquelles furent alors confrontés les Kel-Ahaggar, cet auteur précise qu'avec Elkhaj-Akhmed se trouvaient « miraculeusement réunies sur la tête d'un homme trois conditions importantes : le titre de marabout qui imposait le respect ; la qualité d'étranger qui anéantissait toutes les rivalités locales ; la condition de fils d'une sœur de Guemâma. » (1864 p. 369).

Ainsi, outre l'ascendance maternelle, deux autres faits, d'ailleurs intimement liés, interviennent en faveur d'Elkhaj-Akhmed : « sa qualité d'étranger » et surtout son « titre de marabout ». Son père, El-Hadj-el-Bekri, appartenait en effet aux Ifoyas et les ascendants paternels d'Elkhaj-Akhmed se rattachaient, depuis plusieurs générations, à une lignée « maraboutique » bénéficiant d'un prestige politico-religieux très important dans l'ensemble du Sahara central. Son grand-père paternel, El-Hadj-el-Foqui, à qui de nombreux miracles sont attribués, était le fondateur de Timâsinin, site que développa par la suite le père d'Elkhaj-Akhmed. Ses oncles paternels, Sidi Moussa et Sidi Yemma, étaient également considérés comme des saints hommes, dépositaires de la baraka de la lignée et à l'origine eux aussi de nombreux miracles. Enfin, le frère d'Elkhaj-Akhmed n'était autre que le célèbre Cheikh Othman qui, à l'initiative de Duveyrier, entreprit un voyage en France durant l'année 1862 (Gardel 1961 et Pandolfi 1998).

Cette incontestable aura religieuse qui s'attachait à la famille d'Elkhaj-Akhmed semble avoir joué un rôle déterminant dans sa désignation comme *amenûkal*. Le poids important pris par la religion est d'ailleurs illustré par le fait que les religieux de Tombouctou sont intervenus en faveur d'Elkhaj-Akhmed (Duveyrier 1864 : 369). Ainsi, Sidi el-Bakkaï, marabout kunta dont l'influence s'étendait sur l'ensemble du Sahara, envoya un de ses frères dans l'Ahaggar même pour y soutenir Elkhaj-Akhmed.

Le choix d'Elkhaj-Akhmed marque tout à la fois la victoire des Kel-yela dans la lutte qui les opposait aux Taytoq et la reconnaissance de la primauté du principe de transmission matrilineaire du pouvoir. Les Taytoq cependant n'accepteront jamais leur éviction du pouvoir et « tensions et jalousies n'ont cessé depuis lors d'empoisonner les relations entre Taytoq et Kel-yela. » (Gast 1986 p. 288).

Deux événements importants vont marquer le règne d'Elkhaj-Akhmed : la guerre fratricide qui opposera Kel-Ahaggar et Kel-Ajjer et la naissance des premiers centres agricoles de l'Ahaggar.

La guerre contre les Kel-Ajjer

Le conflit opposant Kel-Ahaggar et Kel-Ajjer trouve son origine dans la situation politique régnant dans l'Ajjer après l'éviction des Imenân par les Urayen. Ces derniers devenus les maîtres du pays persécutent les quelques Imenân continuant à y résider. Finalement, en 1872, ces derniers vont chercher refuge auprès des Kel-Ahaggar. Là, leurs femmes, dénommées *timenukalin* et fort réputées pour leur beauté, vont s'employer à réclamer vengeance auprès de leurs hôtes. « Les pleurs des belles timenukalin font leur effet sur les galants guerriers ahaggar ; la sultane Tâber'out, par ses larmes, excite la compassion et le zèle des plus blasés, des moins vaillants. Ahitarel ag Mohammed Biska [...] déclare à la sultane : "Maintenant que tu es venue chez nous, je ne me reposerai pas sans avoir essuyé tes larmes." » (Gardel 1961 p. 148) De fait, en 1874, après l'échec d'une ultime tentative de conciliation, Elkhaj-Akhmed déclare la guerre aux Kel-Ajjer. Mais, il est plus que probable qu'il s'agisse là d'une cause conjoncturelle venue se greffer sur plusieurs rivalités de fond ayant pour enjeu le partage ou le monopole des bénéfices provenant du commerce caravanier. Opposition entre Kel-Ahaggar et Kel-Ajjer mais aussi, chez ces derniers, entre Urayen et Imanyasaten (cf. de Bary 1898). Ce conflit, « le fait le plus important de l'histoire de l'Ahaggar entre 1850 et 1900 » selon Foucauld (1925 p. 38), dura quatre ans. Ses péripéties furent nombreuses : victoire des Kel-Ahaggar sous les murs de Ghat en 1874, revanche des Kel-Ajjer unis à des arabes du Fezzan au combat de Tânhart où périrent de nombreux Imenân ainsi que yotman le fils d'Elkhaj-Akhmed (1875), combat d'Ugmîden qui vit la victoire des Kel-Ahaggar en 1877... On peut suivre le déroulement de cette guerre dans l'ouvrage du Lieutenant Gardel (1961) mais également par l'intermédiaire des nombreuses poésies composées, dans les deux camps, lors de ce conflit (voir Foucauld 1925 et 1930).

Très âgé et malade, Elkhaj-Akhmed, réfugié dans la Taëssa, ne participa pas aux dernières expéditions et c'est sous la direction d'Ahitayel ag Mohammed-Biska, que les Kel-Ahaggar partirent au combat d'Ugmîden. Elkhaj-Akhmed mourut à la fin de l'année 1877 et fut enterré à Terhenânet. C'est Ahitayel ag Mohammed Biska (fils d'Amena troisième fille de Sidi et Kella) qui succéda à son cousin germain Elkhaj-Akhmed. Après le combat d'I-n-eleggi, cet *amenûkal*, aidé en cela par l'intervention de nombreux religieux qui servirent d'intermédiaires entre les différents camps en présence (de Bary 1898), conclura la paix avec les Kel-Ajjer.

L'initiateur de l'agriculture dans l'Ahaggar

Jusqu'au milieu du XIX^e, les terres de l'Ahaggar échappaient à l'agriculture et ce n'est qu'à partir des années 1840-1860, qu'eurent lieu les premières tentatives de mise en culture de terrasses alluviales (voir Gast 1968). À l'initiative de ces premiers essais agricoles, on trouve déjà celui qui deviendra quelques années plus tard *amenûkal* de l'Ahaggar : Elkhaj-Akhmed. C'est lui qui, vers 1820-22, suscita la première communauté agricole d'Idélès en incitant des esclaves à y travailler la terre. Mais, très vite, ces premiers essais avortèrent : les esclaves pressentis n'avaient ni l'expérience ni la « qualification technique » nécessaires à une telle entreprise (voir Barrère 1971). Les Kel-Ahaggar, toujours à l'initiative d'Elkhaj-Akhmed, allèrent chercher ailleurs ces « moniteurs agricoles » qui leur faisaient défaut. Ils firent appel à des agriculteurs du Touat et du Tidikelt et permirent à un certain nombre d'entre eux de venir se fixer sur leurs terres pour les cultiver. Ces nouveaux venus étaient des noirs sahariens dénommés *harâtîn* (sg. *hartânî*) en langue arabe et *izeggâyen* (sg. *azegga*) en tamâhaq. Se joignirent également à eux quelques Mrabtines (Ahl Azzi) communément appelés Kel-yezzi dans l'Ahaggar. Grâce à leur maîtrise des techniques d'irrigation et notamment du système de drains par gravité (*foggara* en arabe, *éfeli* en tamâhaq), ils purent mettre en valeur certaines terrasses d'oueds et furent ainsi à l'origine des premières communautés rurales de l'Ahaggar. Rapidement, en effet, ces premiers venus demandèrent à leurs familles de les y rejoindre pour s'y fixer de manière définitive. Au début du siècle, le Père de Foucauld pouvait dénombrer environ 300 familles de cultivateurs « toutes originaires du Tidikelt et établies dans l'Ahaggar depuis moins de 50 ans » (1951 p. 632).

Cette venue et cette installation de gens originaires du Touat-Tidikelt peuvent s'expliquer par diverses raisons : vie misérable dans leur terroir d'origine, crainte de la puissance militaire des Kel-Ahaggar... Mais, il paraît également indéniable que l'action d'Elkhaj-Akhmed qui pouvait jouer auprès de ses populations du prestige religieux reconnu à sa lignée fut ici déterminante. La tradition rapporte d'ailleurs qu'il lui suffit d'une *takûté*, offrande à Dieu d'un grand repas réunissant tous les habitants du ksar *mrabtîn* d'In-Salah, pour convaincre ceux-ci de déléguer un certain nombre des leurs en Ahaggar. Une seule condition restrictive fut posée : tabac et piment ne devaient pas y être cultivés afin de conserver à leur région d'origine le monopole de ces deux denrées.

Elkhaj-Akhmed favorisa également l'installation et le travail des cultivateurs notamment à Idélès et surtout Tazrouk où il pouvait compter sur la collaboration de son affranchi Karzika. C'est Elkhaj-Akhmed lui-même qui lors de l'ouverture de la première *foggara* en ce lieu fournit le *magsur* (une charge de mil, deux outres de beurre de chèvre, deux ou trois chèvres à égorger) destiné à nourrir l'équipe travaillant à ce projet. D'ailleurs, outre Karzika et quelques *mrabtîn* venus du Touat, tous les autres participants à cette première tentative agricole à Tazrouk étaient des esclaves appartenant à Elkhaj-Akhmed.

Cette politique novatrice, qui favorisa la venue et l'installation de personnes étrangères sur des terres qui leur avaient été jusqu'alors interdites, eut à terme des conséquences considérables sur l'histoire de l'Ahaggar. En effet, « le développement de ces communautés rurales a constitué une brèche de plus en plus large dans le système socio-politique et socio-économique des Touaregs. C'est à partir de l'existence des communautés rurales, devenues progressivement autonomes, que ceux-ci ont perdu la maîtrise des rapports de production et qu'un monde de sédentaires a peu à peu développé un autre type de civilisation technique et économique et une autre culture avec l'usage de la langue arabe. » (Gast 1987, p. 522).

Le tombeau d'Elkhaj Akhmed.

ElKhaj-Akhmed est enterré sur une petite butte située au milieu du lit de l'oued Terhenânet à environ 8 km en amont du village du même nom. Au sommet de cette butte, un muret de pierres sèches d'une hauteur de 60 à 80 cm délimite un cercle de 6 mètres de diamètre environ, qui entoure deux tombes. Elles sont toutes deux orientées vers le sud. La plus grande, à la tête de laquelle est planté un mât en bois de 190 cm de haut, est celle d'Elkhaj-Akhmed. Celle qui, de taille moins importante, se trouve à ses côtés est attribuée à son « secrétaire » (*elkhodja*) d'origine arabe. Il y a quelques années encore se trouvait près de ces tombes une grosse pierre ronde (« comme un ballon ») qui servait aux ablutions sèches des pèlerins et avait la réputation de transmettre un peu de la baraka du défunt, tant il est vrai que la bénédiction divine ne disparaît pas après la mort des hommes qui la possèdent mais « subsiste dans la terre et les pierres le leurs tombeaux et dans tous les objets qui se rattachent au lieu funéraire. » (Nicolaisen 1961 : 119)

Dans le lit même de l'oued, entre la rive droite et la butte, a été délimitée à l'aide de pierres sèches une aire de prières (*tamejjîda*). Jusqu'au début des années 1970, les Dag-γâli qui nomadisaient dans les environs avaient l'habitude de se réunir en cet endroit. Ces rassemblements ne suivaient pas un calendrier fixe. Ils étaient décidés, par le chef (*amγar*) et les principaux notables de la tribu, surtout quand une période de forte sécheresse se prolongeait. Comme nombre de marabouts du Sahara, Elkhaj-Akhmed est en effet réputé avoir une action bénéfique quant à la venue de la pluie tant désirée.

La plupart des participants arrivaient la veille au soir et établissaient leur campement au pied de deux gros rochers aux formes caractéristiques (semblables à de gros champignons) qui se trouvent à quelques 500 mètres en aval du tombeau sur la rive droite de l'oued. D'autres les y rejoignaient le lendemain matin. Quand tout le monde était réuni, on égorgeait plusieurs chèvres en l'honneur de l'*amenûkal* défunt. Puis les hommes participaient à une prière collective dans l'aire prévue à cet effet ; les femmes y assistaient, elles, à distance. Un des « anciens » enduisait de beurre de chèvre le mât en bois planté à la tête de la tombe. Ce cérémonial terminé, un repas (*takûtê*) au cours duquel étaient consommées les chèvres sacrifiées, réunissait les personnes présentes sur le lieu du bivouac. Quelque temps après, tous les participants rejoignaient leurs campements respectifs parfois très éloignés de cet endroit.

Suite à la sédentarisation des Dag-γâli dans des centres éloignés les uns des autres et surtout des pressions et mises en demeure – au nom de l'islam – venues de l'extérieur, ces pèlerinages ont cessé à partir de 1973-1974. Mais depuis 1993 un rassemblement sous forme de *ziara* est à nouveau organisé auprès du tombeau d'Elkhaj-Akhmed à l'initiative de ses descendants. Quoi qu'il en soit ce tombeau est toujours demeuré pour nombre de Kel-Ahaggar un lieu privilégié de dévotion. Haltes et prières y sont fréquentes pour les gens passant à proximité. Souvent on en profite pour formuler un vœu ou faire appel à l'action bénéfique du défunt. Outre la venue de la pluie, la baraka de ce dernier est en effet jugée très efficace en cas de disparition d'un objet ou d'un animal. Nombreux sont les récits qui illustrent un tel pouvoir (Pandolfi 1998). Elkhaj-Akhmed y apparaît davantage comme un personnage hors du commun, comme un homme bénéficiant de pouvoirs surnaturels que comme un *amenûkal* parmi d'autres. En ce sens, il prend place dans la mémoire Kel-Ahaggar aux côtés de Mûsa ag Amastan (Gast 1961), lui aussi considéré comme un être qui aurait transcendé la simple condition humaine.

BIBLIOGRAPHIE

- ARCHIVES D'OUTRE-MER, Aix en Provence, Carton 22H73.
- BARRERE G., Problèmes économiques d'un centre de culture d'altitude au Sahara : Idélès, *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, XVIII, 12, 1971, p. 540-565.
- BARY E., von. *Le dernier rapport d'un européen sur Ghât et les Touaregs de l'Air* (traduit et annoté par H. Schirmer), Paris, Librairie Fischbacher, 1898, 222 p.
- BENHAZERA M., *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, Alger, A. Jourdan, 1908, 233 p.
- DUVEYRIER H., *Les Touaregs du Nord*, Paris, Challamel, 1864, 488 p.
- FOUCAULD Ch. de, (recueillies par), *Poésies touarègues. Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Leroux, 1925, t. I, 658 p., t. II, 1930, 461 p.
- FOUCAULD Ch. de., *Dictionnaire touareg-français, dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Imprimerie Nationale, 4 vol., 1951-52, 2028 p.
- GARDEL G., *Les Touaregs Ajjér*, Alger, Baconnier, 1961, 388 p.
- GAST M., « Histoire de Moussa ag Amastane par Khabti ag Abahag », *Bulletin de Liaison Saharienne*, 41, 1961, p. 71-77.
- GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar*, Paris, A.M.G., 1968, 458 p.
- GAST M., « Histoire des Kel-Ahaggar », *Encyclopédie berbère*, III, 1986, p. 282-303.
- GAST M., « Alimentation au Sahara central », *Encyclopédie berbère*, IV, 1987, p. 515-528.
- NICOLAISEN J., « Essai sur la religion et la magie touarègues », *Folk*, 3, 1961, p. 112-162.
- PANDOLFI P., *Les Touaregs de l'Ahaggar*, Paris, Karthala, 1998, 473 p.

P. PANDOLFI

H8. HADJ-HAJJ

Linguistes et grammairiens hésitent sur l'origine de l'expression *hadj* qui désigne à la fois le pèlerinage à la Mecque et le titre attribué à tout croyant qui a accompli ce pèlerinage.

La tradition préislamique

Adam expulsé du paradis terrestre serait descendu à La Mecque. Il n'aurait rencontré Eve qu'après une longue errance sur le plateau d'Arafat situé à 20 km environ de La Mecque et fonda ensuite la Ka'ba qui, emportée par le déluge allait être rebâtie par Abraham et son fils Ismaël, sur ordre de Dieu. Ceux-ci placèrent dans un coin de l'édifice une pierre de couleur vive et brillante apportée par l'archange Gabriel; signalisant le point de départ du périple des pèlerins (*t'aouaf*), elle perdit bientôt son éclat et serait devenue noire en raison des péchés des hommes. Le démon Iblis poussa Abraham à désobéir à Dieu qui lui avait prescrit de sacrifier son fils Ismaël au lieu d'Isaac. Alors, Abraham ramassa des cailloux au lieu dit Mozdalifa et en lapida le diable à Mina. Abraham abandonna sa servante Agar avec son fils Ismaël. Affolée, la mère craignant de voir l'enfant mourir de soif courut sept fois entre les deux collines de Safa et Marwa pour chercher de l'eau. Un ange apparut et fit jaillir la source ou le puits de Zemzem qui permit de sauver l'enfant innocent de la mort. Ismaël qui devait être offert en holocauste par Abraham ne dut son salut qu'au bélier apporté par l'Archange Gabriel.

Le récit de ces événements fabuleux permet de comprendre certaines cérémonies du *hadj*, pèlerinage à ne pas confondre avec la *ziâra* (visite pieuse à un autre endroit sacré ou vénéré tel que Médine, ou le tombeau d'un saint).

Le hajj islamique

Avant l'apparition de l'Islam, le plateau d'*Arafat* en Arabie était déjà vénéré par les différentes tribus arabes qui allaient visiter la Ka'ba et adoraient les idoles qui existaient aussi près de La Mecque.

Au voisinage de La Mecque, le *hajj* prit donc la suite de dévotions antérieures à l'Islam. Devenu la cinquième obligation canonique observée par les Musulmans, il attire chaque année un nombre croissant de pèlerins qui augmentent encore depuis le renouveau de la pratique religieuse.

Le voyage et sa réglementation en Algérie coloniale

Les modalités du déplacement à La Mecque depuis le Maghreb jusqu'en Arabie a évolué au cours des siècles. Il fut d'abord effectué à pied, par caravanes à travers des pays rudes et souvent désertiques, le seul trajet du Caire jusqu'à La Mecque nécessitait 37 longues journées de marche ; le chemin préféré était autrefois celui qui allait du Caire vers un des ports de la mer Rouge en face de Djedda. Pour les Nord-Africains, c'est Rabegh, petite ville côtière au Nord-Ouest de La Mecque qui marque le point précis où commence le territoire sacré du pèlerinage.

Les caravanes étaient constituées d'une foule hétéroclite où se côtoyaient grands personnages et pauvres hères, commerçants et leurs montures transportant les marchandises, piétons, cavaliers ou chameliers. Les pèlerins furent longtemps exposés à des dangers nombreux et divers, provenant des pirates ou des Bédouins. Mais les autorités de La Mecque parvinrent à conclure des accords avec les chefs des tribus des pays traversés pour atteindre l'Arabie, en vue d'assurer la liberté de passage aux pèlerins. Parmi les caravanes celle provenant d'Égypte est toujours très remarquée et accueillie solennellement.

Le bateau et bientôt l'avion allaient remplacer les moyens anciens de déplacements. Dès 1881, l'administration coloniale en Algérie établissait une première réglementation fixant les conditions du pèlerinage au départ des ports algériens.

Le règlement sur le pèlerinage de la Mecque est publié le 10 décembre 1894. L'article 1 précise que tout candidat au pèlerinage doit justifier qu'il dispose de la somme indispensable pour le voyage aller/retour, fixée à l'époque, à 1 000 francs. Il doit, en outre, fournir la preuve que sa famille n'aura pas à souffrir de son absence et qu'il s'est acquitté des impôts et taxes dont il est redevable. Cet arrêté révèle une attitude soupçonneuse, particulièrement à l'égard des fidèles « qui retardent leur retour de la Mecque et reviennent par voie de terre » et le Gouverneur général les accuse d'être affiliés à la confrérie snoussiya. Tout pèlerin d'Algérie qui s'est soustrait aux conditions imposées par l'arrêté, sera, au retour, interné dans un pénitencier, pour une durée fixée par le Gouverneur général.

Le candidat au pèlerinage doit demander l'autorisation au maire ou à l'administrateur civil qui la transmettront au préfet ou au général commandant la Division.

Arrivés au port d'embarquement, les pèlerins, si cela n'est déjà fait, sont répartis en groupe de vingt suivant les pays d'origine. Cette division est accompagnée de la désignation des chefs de groupe qui doivent remettre aux différentes autorités, militaires, navales et consulaires (à Djeda) tout rapport exigé d'eux. Ce sont ces chefs de groupe qui assurent la distribution des vivres fournis par l'Administration. L'arrêté prévoit même la longue liste des denrées nécessaires à l'alimentation des pèlerins durant le voyage : boîtes de sardines, légumes secs, pain, biscuit, lait condensé, couscous, épices, condiments, huile, etc. Tout navire prêt

à transporter des pèlerins sera visité par une « Commission spéciale » dont la composition sera fixée par le préfet ou le Général commandant la Division.

Le prix du transport n'est pas arrêté, il sera débattu entre le pèlerin et l'armateur. La route maritime conduit les pèlerins des différents ports algériens à Djeda, avec une seule escale à Yambo pour les pèlerins désirant se rendre à Médine. Aujourd'hui, l'Arabie saoudite assure la police et les États les plus modernes, l'organisation du voyage par *charters*.

Mais au prix du transport en avion s'ajoutent les frais des compagnies de transport et ceux d'hébergement très élevés pour une durée généralement de quinze jours : aussi les pèlerins partagent-ils le plus fréquemment tentes et chambres. Il faut y adjoindre la location des services d'un Saoudien.

Le caractère social et mercantile du pèlerinage

C'est la raison pour laquelle le déploiement de ces foules immenses, qui convergent en même temps vers les Lieux saints dont l'Arabie saoudite est la gardienne, entraîne la nécessité d'obtenir en plus du titre de transport, celles d'un visa, de multiples autorisations, des certificats de vaccination, autant de contraignantes formalités qui peuvent apparaître comme une sorte d'exploitation morale et physique. Mais tous ces tracasseries, toutes ces formalités répondent au souci de garantir la sécurité des pèlerins, surtout depuis les événements sanglants qui ont marqué l'Arabie lors du pèlerinage de 1979, avec l'attaque de la Grande Mosquée.

Au Moyen Âge le pèlerinage était déjà l'occasion d'une grande foire internationale de commerce, commune à tous les pays arabes. Aussi les activités mercantiles autour du *hajj* se sont-elles maintenues, au grand dam de bon nombre de Musulmans. Ne retrouve-t-on pas des phénomènes analogues sur tout lieu de pèlerinage, quelle que soit la croyance. Tentes et baraques se dressent un peu partout abritant de nombreux commerçants qui, dans des étals aussi variés que colorés, au milieu d'une foule très dense, offrent aux pèlerins les innombrables objets souvent de pacotille, autant de souvenirs qui seront distribués au retour aux membres de la famille ou aux amis : colifichets, perles ou eau miraculeuse de Zemzem, etc. Par ailleurs existent de nombreux divertissements destinés aux participants les moins pieux qui trouvent auprès des fakirs, diseurs de bonne aventure, des amusements qui contrastent avec l'attitude austère des autres pèlerins, qui eux, passent la nuit à réciter des prières.

La mise en condition du pèlerin

Tout bon musulman doit faire au moins une fois dans sa vie le pèlerinage à La Mecque, si toutefois sa santé, ses finances, la sécurité durant le voyage et le séjour aux Lieux saints le permettent.

Le pèlerin participe au pèlerinage d'abord à titre individuel mais aussi au sein d'une communauté en raison du fait qu'il n'existe ni clergé ni église hiérarchisée dans l'Islam orthodoxe qui ne veut pas placer d'intermédiaire entre Dieu et l'homme.

Avant de pénétrer dans la zone sacrée de la cité sainte, les pèlerins se mettent en état d'*irham* ou abstinence.

Les vêtements

Le pèlerin, bien avant d'entrer à La Mecque enfle une paire de sandales et durant les cérémonies revêt l'*ihram*, vêtement rituel qui symbolise son état de sacralisation, composé de deux pièces d'étoffe neuve sans couture ni ourlet croisées de manière

à laisser découvertes une partie du bras droit et qui ressemble pour les hommes à celui que portent les nomades afars ou somalis et qui servira plus tard de linceul. La tête doit alors rester nue ainsi que les mains. Le pèlerin doit s'abstenir d'avoir des rapports sexuels, de se raser, de se couper les cheveux ou les ongles et d'utiliser des parfums ; il doit s'abstenir de toute parole ou action immorales (toute dispute est interdite) et de toute forme de divination. Les femmes restent entièrement voilées, seuls le visage et les paumes des mains restent découverts.

La mise en place du cérémonial

Les cérémonies selon lesquelles se déroulent le pèlerinage musulman se concrétisent autour de deux pôles essentiels : la Ka'ba* fondée par Abraham et la source qui allait sauver de la soif Ismaël et sa mère Argar.

Ce n'est qu'après son retour de Médine et la conquête de La Mecque que le Prophète va rompre définitivement avec le Judaïsme et que progressivement la Ka'ba, maison sacrée, lieu fondateur du monothéisme, va devenir le centre où convergent tous les regards. Le Prophète, lors de son triomphe en l'an 8 de l'hégire fit rejeter toutes les idoles hors de la Ka'ba qu'il consacra uniquement au service d'Allah.

Le *hajj* s'organise entre les années 5 et 8 de l'Hégire. Désormais, pour prier, la Ka'ba est constituée comme *qibla* (orientation pour la prière) c'est vers elle que le fidèle doit se tourner et non plus vers Jérusalem conformément au Coran (II, 145) dont plusieurs passages sont consacrés à l'obligation du *hajj* (III, 196-203).

La mosquée sainte ayant été érigée autour de la Ka'ba, seul le personnel du culte et quelques rares privilégiés peuvent approcher du centre de cet espace.

Contrairement au petit pèlerinage (*'umra*) qui peut être accompli avant ou après le grand pèlerinage, le *hajj* ne peut avoir lieu qu'à la fin du mois d'*oul qa'da* et durant la première moitié du mois de *dhû-l-hijj*, chaque année aux mêmes dates du calendrier lunaire.

Le déroulement des cérémonies

Les premières cérémonies individuelles à La Mecque se déroulent entre les premiers jours du dixième mois et le début des cérémonies collectives.

Elles commencent à La Mecque. Le 7 du mois, les ablutions de purification et la grande prière de présentation ont lieu à la grande Mosquée (*irham* et *talbiya*).

Elles sont suivies de la *tawaf* ou circumdéambulation qui consiste à faire rituellement sept fois le tour de la Ka'ba recouverte d'un voile noir entouré d'une inscription en or. On embrasse la pierre noire à chaque *tawaf*.

La course (*sa'y*) permet de parcourir quatre fois à l'aller et trois fois au retour la distance de 420 mètres qui sépare les deux buttes sacrées de Safa et Marwa en souvenir des angoisses d'Argar.

Les autres cérémonies ont lieu à date fixe, hors de la ville, dans les environs de La Mecque.

À Mina d'abord, située à 4 km à l'ouest de la ville, les pèlerins passent la nuit, le 8 du mois.

Dans une vallée désertique devant le mont 'Arafat, localisée à 20 km au pied du mont de la Miséricorde, une station (ou immobilité) collective très impressionnante, rythmée de prières, dure de midi au coucher du soleil (*wuquf*) (le douzième mois de l'année lunaire). C'est le rituel le plus important et qui donne toute sa grandeur au pèlerinage.

Au retour, c'est dans la plus grande confusion et dans un vacarme assourdissant ponctué de coups de feu, de musique, que l'on se dirige vers Muzdalifa où

on stationne durant la nuit. C'est une carrière située à proximité de Mina où les pèlerins ramassent 49 cailloux ; cette cérémonie atteste de notables transformations par rapport à la période antéislamique durant laquelle il s'agissait vraisemblablement d'un culte au dieu de l'orage et du tonnerre.

Les pèlerins reviennent à Mina et y séjournent trois jours, du 10 au 12, Mina qui, à sept kilomètres de La Mecque, faisait, antérieurement à l'Islam, l'objet d'un culte solaire où l'on retrouve une partie des rituels de sacrifice et de lapidation. On rappelle ainsi comment Abraham chassa le démon de ces lieux : c'est là qu'auront lieu le sacrifice du bétail (en souvenir du sacrifice d'Abraham) et la lapidation rituelle de piliers symbolisant le démon : le premier jour, le 10 sont jetés les sept premiers cailloux sur le premier pilier-stèle (*Jamrat el-Aqala*) marquant le lieu où le démon tenta Abraham de désobéir à Dieu. Le deuxième jour, le 11, vingt et un petits cailloux viennent frapper le second pilier (*Al-Wusta*) et le troisième jour le reste des cailloux est projeté sur le dernier pilier (*Al-Saghra*). Après les lapidations chaque pèlerin égorge un ou plusieurs animaux licites : le bélier du sacrifice qui en principe doit être entier peut être cependant remplacé par un bouc, un mouton, une chèvre, ou, pour les plus riches, les dignitaires par un chameau. Des milliers d'animaux sont présentés par les Bédouins et les marchands de Mina aux pèlerins qui les achètent souvent à des prix fort élevés. C'est de préférence en haut d'un rocher situé à l'extrémité occidentale de la vallée près de la Ka'ba que se fait l'immolation. En principe le partage en trois parts de la bête sacrifiée permet de réserver la première aux plus démunis, en mémoire du sacrifice d'Abraham et du salut d'Ismaël, la seconde au pèlerin lui-même, la troisième à l'offrande. Il fut un temps où le pèlerin pouvait ramener sa part, une fois séchée et salée dans son pays d'origine. Cela est devenu irréalisable, de même d'ailleurs que le partage de la première part avec les pauvres. Plus d'un demi-million de bêtes égorgées en même temps provoquent des amoncellements de dépouilles animales qui suivent les cérémonies du sacrifice. Or il est impossible de récupérer ces tonnes de viande. Ce gaspillage est dénoncé par beaucoup, comme une atteinte à la misère et à la faim qui règne dans de nombreux pays d'où viennent les pèlerins. Prévu par le gouvernement saoudien, des fosses ont été creusées et aménagées pour recevoir les carcasses abandonnées par les pèlerins.

Rappelons que le Prophète a dit « tout Arafat est lieu de stationnement, tout Muzdalifa est lieu de stationnement, tout Mina est place de sacrifice ».

Dès son retour à La Mecque, après s'être fait raser la tête, le pèlerin retrouve ses vêtements ordinaires : il peut boire de l'eau sacrée de Zemzem. Le quatrième jour qui suit la fête, le pèlerin doit quitter la Ville sainte pour ne pas la profaner par ses excès et auparavant il peut visiter d'autres lieux vénérés : Maqam Gebril où Gabriel toucha la terre et Mahomet pria ; Maqam Ibrahim grande pierre où se trouvait Abraham construisant le temple ; les tombeaux d'Agar et d'Ismaël ; la gouttière de la Miséricorde d'où s'écoule l'eau du toit de la Ka'ba ; Bab Essalam, la porte du salut ; la source Zemzem dont l'eau possède des propriétés miraculeuses.

La plupart des pèlerins se rendent ensuite à Médine pour effectuer une visite pieuse (*ziara*) au tombeau du prophète ; mais ce n'est pas une obligation. En effet, une région désertique et difficile sur une distance de 450 km sépare La Mecque de Médine. Puis peut se faire une visite au cimetière d'El Ba'qi où reposent quelques uns des familiers du Prophète.

Le rituel et la spiritualité du pèlerinage

Sur place, les pèlerins s'en remettent à un guide indispensable pour répéter après lui qui les récite très correctement, les formules et prières propres à chaque moment du pèlerinage.

De nombreuses prières sont prévues par le rituel pour proclamer l'unité de Dieu. Des brochures sont diffusées rappelant au pèlerin qu'il est venu là pour visiter le lieu de séjour de Dieu et répondre à la loi coranique exécutant ainsi l'ordre du Dieu unique. Chacun entre en communication avec Dieu à titre personnel mais aussi en communion avec tous les fidèles. Il s'agit ensuite à travers de nombreux sermons de louer le Prophète en souvenir de sa dernière prédication à Arafat.

S'il faut demander pardon de ses fautes ainsi que prier pour tous les siens, la prière de la fête de l'Aïd el Kebir est suivie du pardon accordé à ses frères musulmans.

Les bienfaits du pèlerinage et l'aura du pèlerin

Parmi cette foule considérable, si impressionnante, qui se presse annuellement autour des Lieux Saints de l'Islam ne recevront le pardon de tous leurs péchés, que ceux qui, tout au long du déroulement des cérémonies, auront prié rituellement, dans le respect total des traditions.

Même si certains gardiens marocains sont appelés *hajj* alors que, pèlerins en marche vers La Mecque, ils se sont arrêtés à Tunis, le pèlerin qui lui, a mené à terme son voyage, a mérité pleinement l'aura de son titre de *hajj*. Il l'a gagné au prix de privations souvent très dures, de longues marches éprouvantes, de contraintes pénibles et ce titre d'honneur dans le monde musulman lui vaudra désormais et jusqu'à sa mort respect et déférence dans son pays.

BIBLIOGRAPHIE

- ARKOUN M., « Le hajj dans la pensée islamique », chapitre VII de *Lectures du Coran*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1982.
- DOUTTÉ E., *L'Islam algérien en l'an 1900*, Alger, Giralt, 1900.
- ÉTIENNE B., « Le pèlerinage dans l'Islam » in CHÉLINI J., BRANTHOMME H., *Histoire des pèlerinages non chrétiens. Entre magique et sacré : le chemin des dieux*, Paris, Hachette, 1987, chapitre II, p. 365-381.
- GILIS C. A., *La doctrine initiatique du pèlerinage à la maison d'Allah*, Paris, ed. de l'Œuvre, 1982.
- IBN JOBAÏR, *Voyages* trad. GAUDEFRY-DEMOMBYNES, Documents relatifs à l'histoire des Croisades, Paris, Geuthner, première partie, 1949 ; deuxième partie, 1951.
- LABI M., « La Mecque et l'énorme augmentation du nombre de pèlerins », *Hérodote*, n° 36, janvier-mars 1985, Les centres de l'Islam, N° 2 Géopolitique des Islams.
- MARCAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, Aubier, Paris, 1946.
- MARTY G., « Les Marocains à Tunis », *IBLA*, 1949, p. 25-32.
- MASSIGNON L., « Le rite islamique du hajj », *Actes VII Congr. Hist. Relig.*, 1951, p. 146-158.
- PAREJA F., « Le pèlerinage musulman », in *En terre d'Islam*, I, 1946, n° 36, p. 235-250 ; II, Des origines à nos jours, 1948, p. 3-11 ; III, Routes et organisation, p. 166-177.
- SOUALAH M., *L'Islam et l'évolution de la culture arabe depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Alger, Soubiron, 1934.
- WENSINCK A.-J., « Hadjadj », *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, p. 209-214.

H. CAMPS-FABRER

H9. HADJAR EN-NESR (Le Rocher du vautour)

Ce nom est celui d'une forteresse bâtie chez les Ghomara* par Kacem, arrière petit-fils d'Idriss II. Les Idrissides se battirent farouchement pour garder cette place forte mais finalement ils furent chassés du Maghreb el Acksa par Mussa

el-^cAfiya qui fut, à son tour vaincu par Guennoun. Celui-ci reconstitua une principauté ayant Hadjar en-Nesr comme capitale.

La rivalité très vive entre Fatimides d'Ifrikiya et les Omeiyades d'Espagne eut souvent pour objet la possession d'Hadjar en-Nesr. Les Omeiyades sortirent vainqueurs de la compétition et le dernier souverain de Hadjar en-Nesr, el-Hasan, fut emmené prisonnier en Espagne.

Malgré de nombreuses analyses de textes et de recherches sur le territoire des Ghomara, la localisation de Hadjar en-Nesr demeure incertain. Ce nid d'aigle desservi par un unique chemin sur lequel deux hommes ne pouvaient se croiser était à trois journées de marche de Ceuta. R. Basset croit reconnaître Hadjar en Nesr en un pic très élevé situé entre les territoires des Branes, des Tsoul et des Sanhadja.

BIBLIOGRAPHIE

Voir « Ghomara » E.B., G40.

BASSET R., « Hadjar en Nesr », *Encyclopédie del'islam*.

EL BRIGA

H10 HADJARIEN

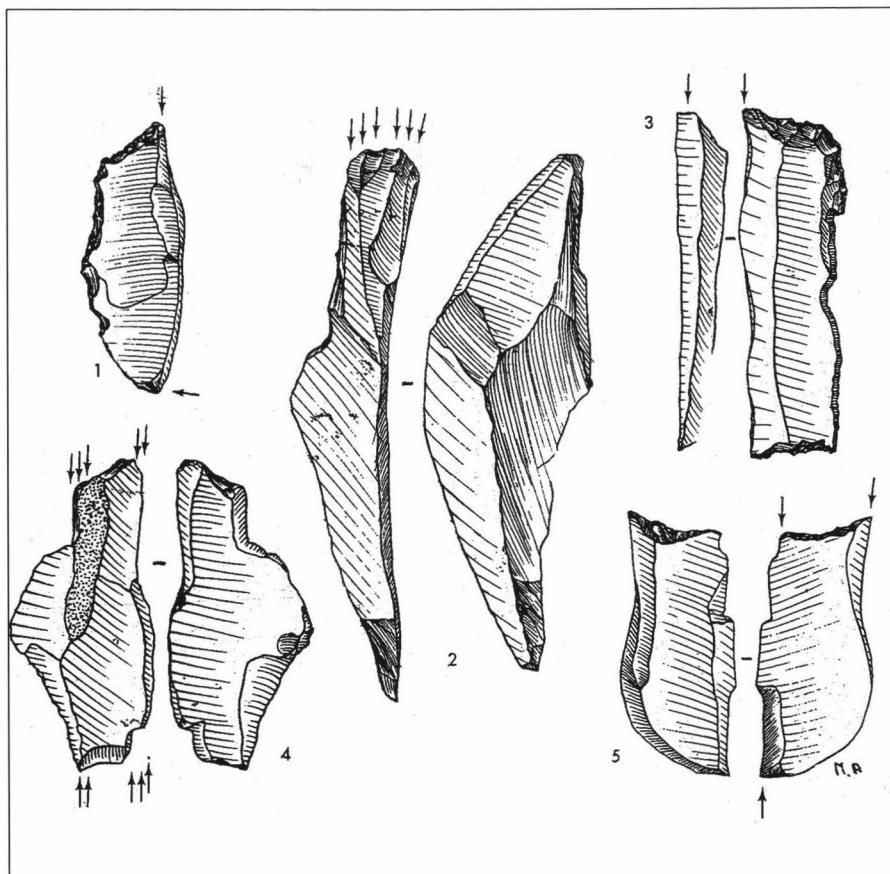
Facies néolithique sans poterie de la région de l'oued Mya (Bas-Sahara), il s'épanouit au cours des V^e et IV^e millénaires. Il succède à un Epipaléolithique et est suivi par un Néolithique avec poterie. Cette position chronologique lui a valu le qualificatif de Protonéolithique.

En raison de la mauvaise conservation du matériel osseux, il n'existe aucune donnée anthropologique.

Les gisements hadjariens typiques se présentent sous l'aspect de petits mame-lons d'une cinquantaine de mètres de long, entièrement nappés de silex ; les limites nettes des sites, la continuité dans le dépôt archéologique impliquent une occupation permanente des lieux. Ces gisements se localisent à proximité des sebkhas, plus particulièrement dans les zones où le relief de celles-ci est tourmenté, parfois ils reposent sur la sebkha elle-même. Ils sont ainsi liés aux sebkhas non pas en tant que sebkhas fonctionnelles mais en tant que réceptacles d'eau douce dans leurs cavités de déflation. Il est donc probable que ce faciès, de situation géographique bien définie, reste rattaché à un mode de vie particulier.

L'industrie se caractérise par les traits suivants :

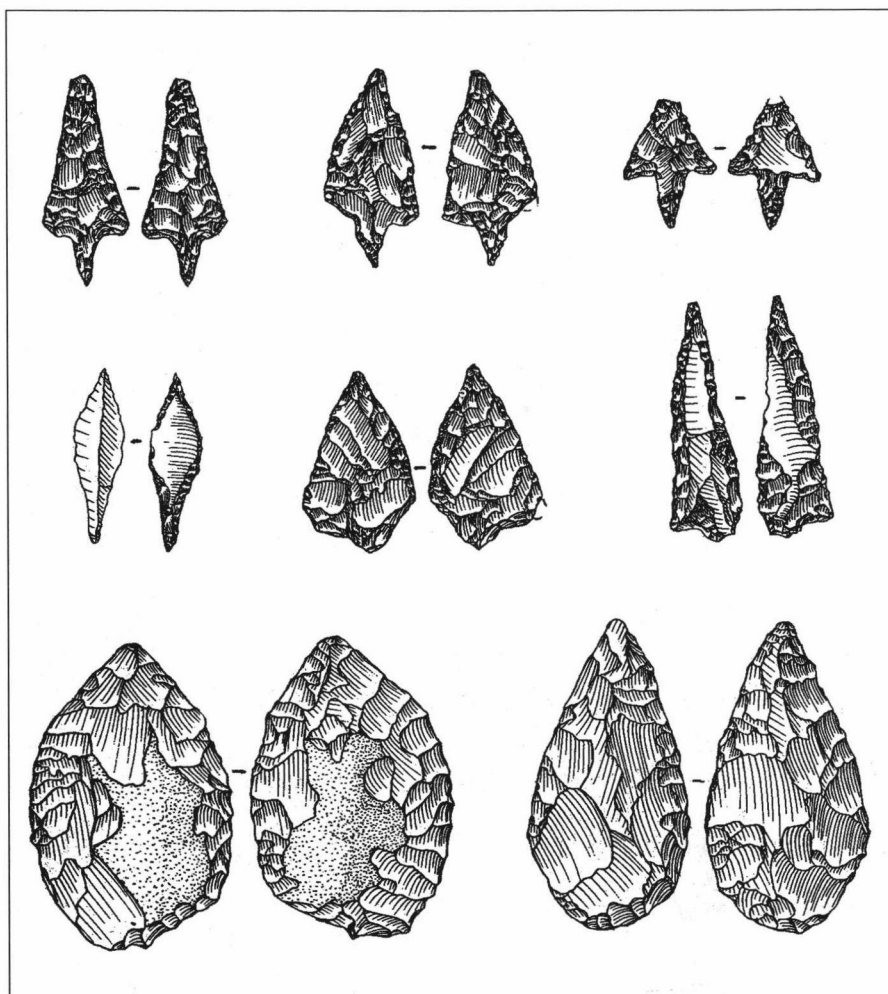
- présence de nucléus cannelés pyramidaux et de nucléus en mitre ;
- indice de transformation peu élevé, environ 3 ;
- présence simultanée de :
 - trapèzes à côté(s) convexe(s) ou doubles troncatures
 - scalènes-perçoirs
 - armatures à écusson
- abondance de l'œuf d'autruche qui est peu décoré avec prédominance de décor rectiligne ;
- absence de poterie.



Site Asech III (site 6910) : burins, d'après G. Aumassip.

À titre d'exemple de répartition du matériel taillé, celui du site 6601 (dit Bonh Belh) se ventile ainsi :

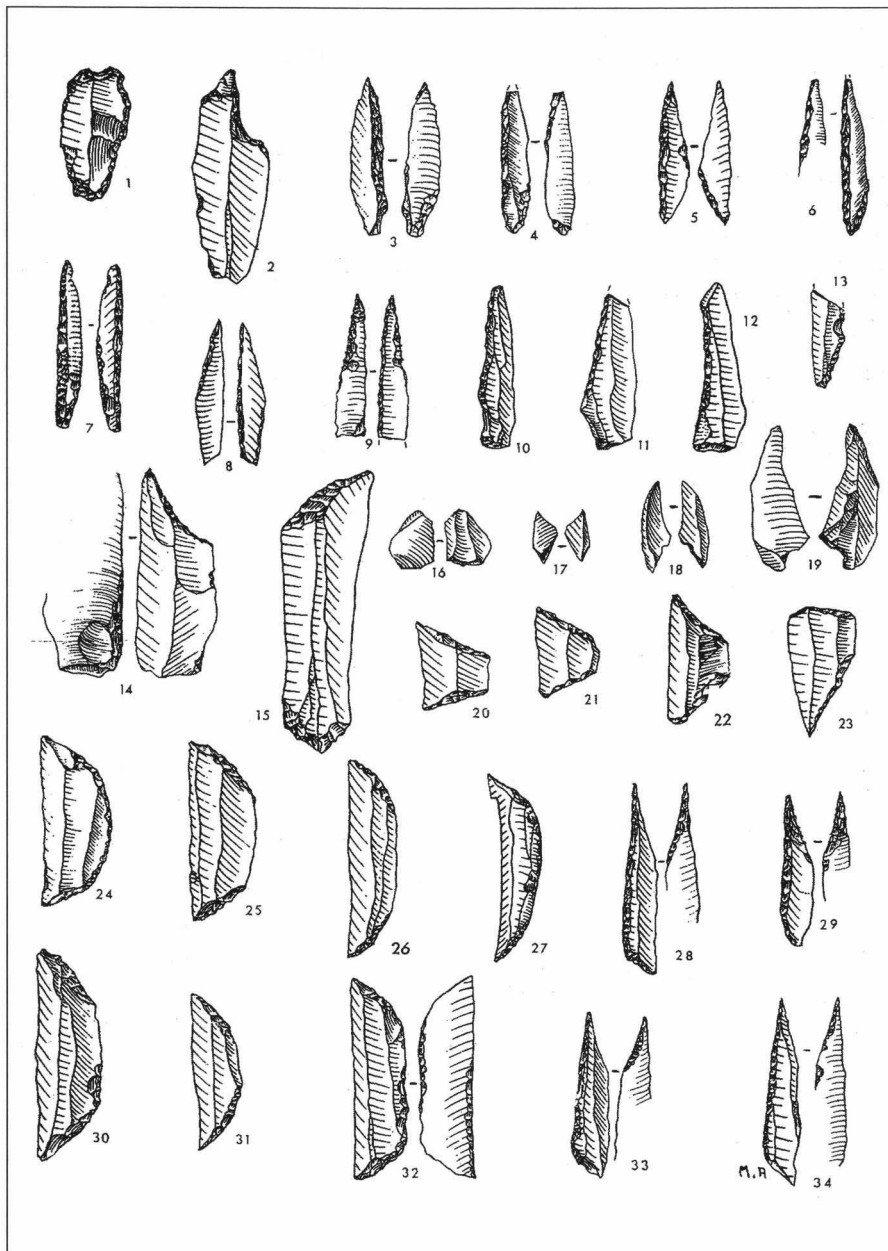
— grattoirs	3,4 %
— perçoirs	5,7 %
— burins	0,5 %
— éclats et lames à bord abattu	2,8 %
— lamelles à bord abattu	28,5 %
— pièces à coches	8,4 %
— racloirs	2,3 %
— troncatures	4,7 %
— microlithes géométriques	23,1 %
— technique du microburin	12,1 %
— têtes de flèches	4,6 %
— divers	3,3 %



Site Asech III (site 6910) : pointes de flèches, pièces foliacées, racloirs convergents, d'après G. Aumassip.

Dans ces industries certains types se manifestent avec une grande régularité :

- mèches de forêt;
- burins multiples mixtes avec enlèvement sur troncature outrepassée servant d'appui à l'enlèvement sur cassure;
- lamelles à bord abattu rectiligne;
- lamelles aiguës à bord abattu rectiligne et base retouchée qui s'apparentent à des pointes de Mechta el-Arbi;
- lamelles à bord abattu partiel;
- scies;
- trapèzes à côtés convexes;
- scalènes-perçoirs à angle arrondi.



Site Asech III (site 6910) : lamelles à bord abattu (3 à 12), trocatures (14, 15), microburins (16 à 19), trapèzes (20 à 23), scalènes-perçoirs (28 à 34), d'après G. Aumassip.

Des oscillations qui atteignent parfois une certaine ampleur existent dans la représentation de certains groupes d'outils, en particulier burins, lamelles à bord abattu, microlithes géométriques et en liaison avec ceux-ci des microburins; elles pourraient être liées à des spécialisations.

La sédimentologie des sables liés à ces gisements atteste une légère humidité au cours de leur constitution. Elle est perceptible dans les migrations réduites et la recristallisation du calcaire et du gypse.

BIBLIOGRAPHIE

- AUMASSIP G., « Note sur le Néolithique saharien », *Bull. Asequa*, n° 25, mars 1970, p. 17-21.
- AUMASSIP G., ESTORGES P., DAGORNE A. et MAHROUR M. (présentée par Th. Monod), *De l'existence d'un Néolithique sans poterie dans le Bas-Sahara et de ses relations avec les sebkhas*, c.r. Acad. Sc. Paris, t. 274, avril 1972, p. 2467-2470.
- AUMASSIP G., (avec la collaboration de P. Estorges, A. Dagorne et M. Mahrour), *Néolithique sans poterie de la région de l'oued Mya (Bas-Sahara)*, Mém. du C.R.A.P.E., XX, 1973, SNED Alger, 227 p., 131 fig.
- ESTORGES P., DAGORNE A. et MAHROUR M., *Remarques morphologiques sur les sebkhas de la région de Ouargla*, Coll. sur la Géomorphol. les ressources nat. et les probl. de dével. du Sahara septentrional. Union Géogr. Intern., commission des zones arides, Ouargla, sept. 1971, Ronéo.

G. AUMASSIP

Achevé d'imprimer en septembre 1999
Dépôt légal 3^e trimestre 1999

Imprimerie France Quercy - N° d'impression : 92295

Imprimé en CEE



9 782744 900976

ISBN 2-7449-0097-4